UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04054 2391

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

7420

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/saintantoinedepa00fr

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR

Vrai portrait de saint Antoine de Padoue.

SAINT ANTOINE DE PADOUE

SA VIE

Les Treize Mardis

et autres dévotions en son honneur

PAR LE

R. P. Frédéric de Ghyvelde, O. S. F.

Commissaire de Terre-Sainte.

BIBLIOTHÈQUE MARIANISTE
TRANSFERRED
IX 12

SE TROUVE A

L'imp. Franciscaine Miss. "*Marie-Antoine.*"

180 Grande Allée, Québec.

1896

IMPRIMATUR :

FR. ARSENIUS-MARIA A SERVIÈRES,

Min. Prov.

IMPRIMATUR :

C.-A. MAROIS, V. G.

Quebeci ; die 6 nov. 1896.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

VIE
DE
SAINT ANTOINE DE PADOUE

AVANT-PROPOS

Le Livre que nous offrons, avec confiance, au Public, se compose de Deux Parties entièrement distinctes.

La première contient la vie de saint Antoine de Padoue que nous avons extraite, presque textuellement, en la résumant, de la grande vie du Saint par le R. P. At, prêtre du Sacré-Cœur, (1) avec quelques emprunts à L'Auréole Séraphique, *déjà bien connue de nos lecteurs. Les documents de cette vie ont été puisés surtout dans les Bollandistes, et ceux que nous avons choisis de préférence viennent de deux sources : la vie Anonyme,* Vita Anonyma *et le Livre des Miracles,* Liber Miraculorum. *Tous les passages entre guillemets, et sans citation, pour éviter la répétition des renvois au bas des pages, sont empruntés à ces deux sources précieuses.*

La Deuxième partie, Méditations pour les treize

(1) Un vol. in-8°, chez Louis Vivès, Libraire — Ed. Paris, 1895 ; 2°., Ed.

Mardis, *est entièrement de nous : nous les avons écrites dans le genre de celles du Mois du T. S. Rosaire.*

Puisse la lecture de ce nouveau Livre, publié spécialement pour les pieux abonnés à la Revue du Tiers-Ordre, à qui il sera offert en Prime, *tourner tout entière, comme celle des précédents, à la gloire du bon Dieu pour la sanctification des âmes.*

Saint Médard de Warwick, en mission, *4 octobre 1896, Fête de N. S. Père saint François.*

CHAPITRE I

NAISSANCE DE SAINT ANTOINE. — SES PREMIÈRES ANNÉES. — SON ENTRÉE CHEZ LES CHANOINES RÉGULIERS. — SA VIE RELIGIEUSE.

A la fin du douzième siècle de l'ère chrétienne, l'an 1195, un enfant naissait, qui était destiné à être un des plus grands thaumaturges de son temps. Il s'appela d'abord Fernandez de Bouillon : le monde devait le connaître sous le nom d'Antoine de Padoue. Le Portugal fut sa patrie. C'est l'antique Lusitanie, sur la plage occidentale de la Péninsule hispanique, encadrée par l'Océan, par le Duro, et les chaînes de montagnes qui la séparent de l'Andalousie et de l'Estramadure. Elle était chère aux Romains, par la beauté de sa topographie, la pureté de son ciel, la richesse de son sol, et la douceur de ses fruits. Ils y fondèrent des établissements qui durèrent autant que leur gloire.

Fernandez de Bouillon vint au monde le 15 août, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, à Lisbonne,

ville située sur la rive droite du Tage, et à une faible distance de son embouchure. Il eut pour père Martin de Bouillon et pour mère Marie-Thérèse Tavera, alors qu'ils étaient encore dans la fleur de l'âge. Martin de Bouillon était de la lignée de Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade et premier roi franc de Jérusalem. Marie-Thérèse Tavera descendait d'une ancienne maison qui avait régné dans les Asturies au huitième siècle.

On conserve avec respect le berceau des rois. Les deux berceaux de Fernandez de Bouillon sont restés des reliques que les siècles chrétiens ont enveloppées d'amour. Le palais de ses ancêtres, après avoir été le siège des Comices de Lisbonne, est devenu la somptueuse église de saint Antoine. On a eu le soin d'enchâsser dans le monument la place de la chambre où naquit l'apôtre franciscain : véritable perle plus précieuse que l'or et le marbre dont elle était ornée. Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut l'eau sainte de la régénération, ont échappé aux ravages du temps. Ils sont là tout entiers, attestant avec une éloquence irrésistible la puissance de la grâce et le parti qu'en peut tirer une âme qui sait en profiter. Ceux qui vont prier dans la cathédrale de Lisbonne, y font encore des pèlerinages ; ils appuyent leur tête contre cette piscine qui fait penser ; ils ressuscitent dans leur âme

les germes divins que le baptême y sema ; ils versent des larmes au souvenir de leurs péchés, et ils se relèvent meilleurs et consolés. A quelques pas de là, dans la même enceinte, leurs yeux se reposent avec émotion sur un degré en pierre, placé à l'entrée du chœur. Il a gardé la trace d'une croix miraculeuse que le jeune Fernandez traça de son doigt pour dissiper la vision du diable qui lui était apparu sous une forme horrible. Six siècles sont passés sur cette croix ; et ils ne l'ont effacée ni sur la pierre, ni dans le cœur des pieux chrétiens qui lui ont voué un culte de vénération.

Le cœur d'une mère vertueuse est un vase très pur que le Saint-Esprit remplit de ses bénédictions, et qui, en s'épanchant dans l'âme de son enfant, l'enrichit des dons célestes. La première enfance de Fernandez s'écoula sous les yeux de sa pieuse mère ; et dès lors on vit se développer en lui des instincts merveilleux.

A peine sorti des langes, il était déjà remarquable par la délicatesse de sa conscience et la pureté de ses mœurs. Tandis qu'à cet âge, les enfants ont coutume de se montrer légers, et courent avec avidité après les bagatelles et les folies du monde, lui était rempli d'une sagesse précoce, et il imitait l'exemple de ses pieux parents. Il visitait fréquemment les églises et les monastères. Volontiers il tendait ses petites mains vers les pauvres afin de soulager leur misère. Il avait un

goût naturel pour la prière : la pensée de Dieu provoquait son recueillement sans effort. Les noms de Jésus et de Marie furent les premiers que ses lèvres prononcèrent en se déliant. Sa mère lui faisait réciter fréquemment la salutation angélique et il profitait admirablement de ses pieuses leçons. Il donnait déjà à Dieu de précieux gages, mais ils devaient être suivis de plus riches offrandes. De graves écrivains nous assurent qu'à cinq ans, Antoine, marchant sur la trace de plusieurs autres saints, prit une détermination importante qui aurait été une témérité, si l'inspiration surnaturelle n'en avait pas été la raison dernière. Un jour, en contemplant une image de la Vierge Marie, il se sentit épris de ses charmes ; et jaloux de l'imiter, il prononça le vœu perpétuel de virginité.

Quand le moment fut venu de lui donner une éducation digne de son rang et de sa destinée, on songea à le confier à des maîtres. Les Chanoines de la cathédrale de Lisbonne avaient ouvert un collège que la confiance des grandes familles du pays rendit bien vite florissant, et qui continuait à préparer des générations fortes, capables de défendre les droits de Dieu, et d'assurer l'ordre dans la société européenne encore incertaine de ses voies.

Lors donc que le jeune Fernandez eut atteint l'âge de raison, il fut placé par ses parents à l'école de

l'église de la bienheureuse Mère de Dieu, pour y apprendre les lettres humaines et pour y être formé à la vertu, sous la direction des ministres du Christ dont un jour il devait être le hérault. Ainsi son enfance s'écoula comme celle du patriarche Jacob, loin du bruit et dans la paix de l'innocence. Jacob habitait sous les tentes du désert : lui vécut caché dans le secret de la face du Seigneur.

Les historiens sont d'accord pour reconnaître que Fernandez était doué de facultés supérieures, et que ses progrès dans l'étude furent très rapides ; et l'un d'eux nous a laissé un tableau de ses mœurs, tandis qu'il faisait ses études. En voici les principaux traits. Le nouvel écolier de la cathédrale avait une gravité charmante, il n'aimait pas les jeux bruyants ; il ne prononçait pas de paroles inutiles ; il avait pour le silence un certain goût qui est ordinairement le signe d'une âme élevée au-dessus de la terre et très unie à Dieu. Il ne riait jamais aux éclats ; à cet âge tendre, il avait de la vie une science précoce. Humble à ses propres yeux, il ne se doutait pas des mérites dont il était rempli. Doux envers ses amis, délicat en matière de charité, il ne commettait jamais de jugement téméraire, cette tentation ordinaire aux esprits pénétrants. Il avait pour ses maîtres un respect religieux ; et il étendait ce respect à toutes les créatures sur lesquelles il voyait luire

un rayon de la lumière divine. Fernandez resta, jusqu'à l'âge de quinze ans, parmi les élèves de la cathédrale de Lisbonne, portant l'habit des clercs de cette église, servant à l'autel et étant regardé par tous comme un ange de piété et d'innocence.

Arrivé à sa quinzième année, le jeune Fernandez songea sérieusement à quitter le siècle. Dieu lui inspira d'entrer chez les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Ces religieux qui jouissaient d'une grande réputation de science et de sainteté avaient un monastère dans les environs de Lisbonne. C'est là que Fernandez alla demander son entrée. Quand le noble postulant, prosterné aux pieds de l'abbé, eut obtenu la grâce d'être admis au nombre des Frères, il se releva bienheureux. Il quittait son père et sa mère : le Seigneur le recueillait dans son amour. Il avait laissé le manoir de ses aïeux ; il entrait en possession de l'héritage des saints. Il avait donné aux pauvres les richesses de la terre ; il était comblé de biens spirituels qui valent davantage.

Cependant deux années ne s'étaient pas encore écoulées au monastère de Lisbonne, et Fernandez comprit que cette demeure n'offrait pas aux désirs ardents de son cœur une solitude assez profonde ; les visites de ses parents et de ses amis ne troublaient que trop ses pieux exercices. Après avoir mûrement réfléchi

et beaucoup prié, il résolut de s'éloigner du voisinage de Lisbonne et obtint de ses Supérieurs la permission de passer au monastère de Sainte-Croix de Coïmbre, qui était le chef-lieu de la Congrégation.

Les Chanoines Réguliers menaient la vie contemplative. Ils partageaient leur temps entre la prière et l'étude. Seulement ils avaient conservé la tradition apostolique ; et à l'exemple des anciens Pères, ils se reposaient de leurs méditations par le travail des mains. Le chœur, la cellule et le jardin furent les trois théâtres sur lesquels brilla la vertu de Fernandez. Scrupuleux observateur de la Règle, il quittait tout au premier son de la cloche qui était pour lui la voix de Dieu. Mais il ressentait une douceur particulière à l'heure de la prière. Pendant le sommeil il veillait encore ; une soif mystérieuse le consumait et le faisait soupirer après le saint temple. Le silence de la nuit favorisait l'essor de ses pensées ; et la psalmodie était pour lui pleine de charmes.

Tandis qu'il ornait son âme de vertus, Fernandez ne négligeait pas de cultiver son intelligence ; il avait suivi, à l'école de la cathédrale de Lisbonne, les cours de grammaire et de littérature ; il était versé dans la connaissance de l'antiquité païenne. Mais cette connaissance n'est que la parure de l'esprit humain. Pour le rendre puissant, il faut autre chose. Fernandez le

savait : aussi ni la nuit ni le jour, il ne s'accordait aucun repos. Autant que les circonstances le lui permettaient, il était sans cesse occupé de la science divine, exerçant son esprit dans de saintes pensées, et dans les méditations célestes. L'Écriture Sainte était son étude de prédilection. A cette étude, il joignait celle des Pères de l'Eglise. Les monuments de leur éloquence étaient constamment dans ses mains. Il les parcourait avec attention et en tirait un grand profit. Sa mémoire était prodigieuse : il retenait tout ce qu'il lisait. C'est ce qui explique pourquoi en peu de temps il fut si versé dans la science sacrée.

Mais parce que la science enfle, le jeune étudiant de Sainte-Croix en chercha le correctif dans l'accomplissement des devoirs de la vie monastique. Il savait que la charité qui édifie, préserve encore l'âme de la sécheresse, compagne inévitable de l'étude. C'est pourquoi il saisissait avec empressement toutes les occasions qui s'offraient de l'exercer. Il était admirable au chevet de ses frères malades : il leur prodiguait des soins délicats dont les dispositions de son cœur doublaient le prix. Là, il oubliait les livres, mettant au-dessus de toutes les spéculations l'honneur de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Un jour, il reçut la récompense de son dévouement. Tandis qu'il assistait un Frère, il comprit, pendant une crise plus grave qu'à

l'ordinaire, qu'il n'était pas tourmenté d'une infirmité corporelle, mais qu'il était agité par le démon. Aussitôt il se dépouilla de l'aumusse qu'il portait sur ses épaules, comme tous les Chanoines Réguliers, et il la jeta sur le pauvre patient qui fut instantanément délivré. Dieu qui autrefois attacha au manteau d'Elie la puissance de diviser les eaux du Jourdain, et à l'ombre des vêtements de Pierre la vertu de guérir les malades, permit que l'habit de son serviteur Fernandez opérât ce miracle, en attendant que les multitudes enthousiastes se suspendissent aux plis de sa robe de bure, et que le miracle de Sainte-Croix de Coïmbre se continuât le long des chemins de l'Europe, sur les intelligences fascinées par l'erreur et sur les consciences déshonorées par le péché.

Fernandez opposait encore aux périlleux labeurs de la pensée le travail des mains, que la règle prescrivait à tous les religieux. Il se soumettait avec joie à cette obligation. Il laissait la plume pour prendre la bêche ; il passait sans effort de la méditation des principes à la culture du potager. Son humilité trouvait son compte dans une occupation dévolue ordinairement aux illettrés du couvent. Il n'était pas fâché de mortifier sa chair, en la courbant vers la terre, et en la condamnant à l'arroser de ses sueurs. La grâce le poursuivait partout. Les anciens auteurs racontent qu'un

jour, tandis qu'il se livrait à quelque modeste travail, aux environs de l'église, il entendit le signal de l'élévation de la messe. Selon son habitude, il se prosterna le front dans la poussière, pour adorer la sainte victime ; mais la muraille de l'église s'ouvrit, et le Bienheureux put à son aise contempler l'hostie sacrée dans les mains du prêtre. O Seigneur, c'est ainsi que vous traitez ceux qui vous aiment ! A ceux qui quittent tout, vous vous donnez vous-même ; ainsi vous leur composez des félicités sans proportion avec les sacrifices qu'ils s'imposent.

Fernandez de Bouillon croissait en âge, en science et en vertu. Cette âme bienheureuse était comme un bel arbre planté sur le bord d'un ruisseau. Il se dilatait dans le courant des eaux célestes, afin de porter son fruit à l'heure marquée par la Providence. Il était la gloire de son Ordre, la joie de ses condisciples et l'orgueil de ses maîtres. Cependant il leur préparait une déception douloureuse. Le dessein de Dieu était encore dans l'ombre ; mais l'heure de sa manifestation approchait.

CHAPITRE II.

SAINT ANTOINE ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE. — SON DÉPART POUR L'AFRIQUE. — IL TOMBE MALADE. — SON RETOUR. — IL SE TROUVE AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE SON ORDRE A ASSISE ; INCONNU DE TOUS. — L'HERMITAGE DE MONTE-PAOLO. — PREMIER SERMON A FORLI. — IL Y RÉVÈLE SON TALENT.

Tandis que les aimables vertus de Fernandez de Bouillon parfumaient encore les solitudes de Sainte-Croix de Coïmbre, au fond de l'Ombrie, François d'Assise avait commencé à étonner le monde par les merveilles de sa sainteté. Son Ordre, devenu déjà célèbre après quelques années d'existence, allait s'étendant de royaume en royaume. Il avait traversé les Pyrénées, et s'était fixé en Espagne sous la direction de son illustre Fondateur. De là il avait pénétré en Portugal, où le Bienheureux Zacharie et deux autres religieux fondèrent, vers l'année 1216, le couvent d'Alenquer, puis celui de Saint-Antoine d'Olivarez, près de

Coïmbre, qui leur fut donné par la reine Urraque, épouse d'Alphonse II. Les religieux du petit couvent d'Olivarez venaient demander l'aumône aux Augustins de Sainte-Croix, dont ils eurent bientôt conquis l'affection par leur modestie et leur humilité. Lorsque Fernandez vit pour la première fois les disciples de François d'Assise, il se sentit ému jusqu'au fond du cœur ; il avait compris jusqu'à quel détachement des choses terrestres pouvait conduire l'amour du Sauveur. Quelque temps après, un des religieux du couvent d'Olivarez étant venu à mourir, Fernandez vit son âme s'élever glorieuse vers les célestes demeures. Cette vision fut pour lui comme un parfum délicieux : il sentit croître son estime pour cet Ordre, et le désir d'y chercher un refuge plus assuré commença à germer dans son esprit.

Un événement plus solennel changea ce désir en une résolution inébranlable. Vers 1219, cinq Frères-Mineurs entraient en Portugal, se dirigeaient de là vers les contrées de l'Espagne occupées par les Maures, pénétraient ensuite au Maroc, où ils terminaient leur vie par un glorieux martyre. L'an 1220, leurs précieuses reliques étaient rapportées à Coïmbre, au milieu de nombreux et éclatants miracles, et déposées dans l'église même du monastère de Sainte-Croix.

En apprenant les circonstances du martyre des cinq

Frères-Mineurs, et surtout en vénérant leurs reliques, Fernandez sentit dans son cœur un immense désir d'imiter ces vaillants soldats de Jésus-Christ, et de donner son sang pour la gloire de son divin Maître. Cette pensée ne pouvait quitter son esprit ; il y rêvait le jour et la nuit. " Puissé-je, se disait-il à lui-même, puissé-je être rendu participant du triomphe de ces martyrs ! Plût à Dieu qu'il me fût donné de fléchir les genoux et d'offrir ma tête au glaive du bourreau pour l'amour de Jésus-Christ. ! " Et il redoublait ses prières et ses austérités, afin que Dieu lui fit connaître sa sainte volonté et les moyens de l'accomplir.

Un jour, tandis que retiré à l'écart pour mieux cacher à ses frères son secret, il versait d'abondantes larmes, sans pouvoir sortir encore entièrement de ses perplexités, saint François, qui était en Italie, lui apparut dans une vision miraculeuse, rapportée par tous les historiens, et il lui annonça de la part de Dieu, qu'il devait entrer dans la Religion des Frères-Mineurs. En même temps il souleva devant ses regards un coin du voile de l'avenir, lui faisant ainsi connaître les bénédictions qui étaient réservées à son apostolat.

Tous ses doutes étant levés, Fernandez, sans perdre un instant, alla trouver son Supérieur, lui découvrit les désirs de son âme et le conjura de ne point s'opposer à leur exécution. Grande fut l'affliction de celui-ci. De-

puis dix ans Fernandez édifiait la pieuse demeure des Augustins par une ferveur qui ne s'était pas démentie un seul jour : il était considéré comme une des gloires futures de l'Ordre. Craignant néanmoins d'aller contre les desseins de Dieu en s'opposant à cette demande, le vénérable Supérieur laissa à Fernandez la liberté de répondre à l'appel du ciel ; mais il voulut que la cérémonie de vêture eût lieu dans le monastère de Sainte-Croix.

Fernandez s'empressa de révéler sa résolution aux Frères-Mineurs, et leur dit entre autres choses : " Frères bien-aimés, je désire de toute l'ardeur de mon âme prendre le saint habit de votre Ordre ; seulement, promettez-moi de m'envoyer, quand je l'aurai revêtu, au pays des Sarrasins, afin que je puisse mêler mon sang à celui de vos saints Martyrs et avoir part à leur couronne. " Ravis de joie en entendant ce discours, les disciples de François bénirent le Seigneur et promirent à Fernandez de venir le lendemain au monastère de Sainte-Croix pour le revêtir de l'habit de leur Ordre. Le lendemain, en effet, Fernandez quittait la blanche tunique des chanoines Réguliers, pour prendre l'humble et grossière bure de Saint-François. Il dit adieu ensuite à cette maison, témoin de ses rapides progrès dans la piété et la science, emportant le regret de tous ses confrères. Ceux-ci ne purent retenir leurs larmes

en voyant s'éloigner l'objet de leur légitime orgueil et de leurs espérances les plus chères.

Ce fut vers le mois de juillet de l'année 1220 que Fernandez de Bouillon entra chez les Franciscains, au petit couvent de Saint-Antoine-des-Oliviers (Olivarez) près de Coïmbre : il avait vingt-cinq ans. Il prit alors le nom d'Antoine, soit qu'il voulût par là se faire oublier du monde, soit qu'il voulût honorer de cette manière le saint patriarche de la vie cénobitique, à qui le couvent d'Olivarez était dédié.

Après s'être bien pénétré de l'esprit de sa nouvelle Règle, après l'avoir étudiée dans ses moindres détails, et avoir imploré dans la pénitence et l'humiliation les lumières du Père céleste, Antoine obtint de passer en Afrique pour y reprendre l'œuvre des cinq glorieux Martyrs, ses Frères. Il espérait faire luire la lumière de la foi sur ces régions infortunées, ou devenir victime de son zèle. Dieu en avait décidé autrement ; Antoine était réservé aux travaux et au martyre de la vie apostolique.

A peine débarqué sur le sol africain, il fut saisi d'une fièvre violente contre laquelle les remèdes et les soins furent sans effet. Frère Philippin, son compagnon, en avertit les supérieurs, qui lui donnèrent ordre de retourner en Espagne ; mais Dieu lui-même se chargea de conduire Antoine où l'appelait sa volonté. Comme

le vaisseau qui le portait s'approchait des côtes d'Espagne, une violente tempête l'assaillit et le conduisit en Sicile. De là, après quelque temps de repos, Antoine, accompagné de frère Philippin, se rendit à Assise, où saint François avait convoqué un Chapitre général pour la fête de la Pentecôte (1221).

Tout dans cette auguste assemblée intéressa la piété d'Antoine et son désir de perfection. Il contempla avec bonheur cette intrépide phalange d'apôtres, prêts à donner leur sang pour Jésus-Christ. Il admira surtout son bien-aimé Père, et recueillit précieusement toutes ses paroles pour les conserver pieusement dans son esprit et dans son cœur. Se réputant indigne de la société de ces serviteurs de Dieu, Antoine gardait le silence et se plaçait toujours au dernier rang ; aussi personne ne le remarqua, ni ne s'occupa de lui. A la fin du Chapitre, lorsqu'on distribuait les charges et les missions diverses, nul ne le réclama ; d'ailleurs, étranger au pays, il n'était connu de personne (1), et seul, parmi tous ses Frères, il allait rester à la disposition du Général, lorsque frère Gratien, Provincial de Bologne, l'ayant rencontré, lui demanda s'il était prêtre : sur sa réponse affirmative, il obtint du Général qu'Antoine fût associé à sa Province pour dire la messe dans le

(1) Excepté de saint François, son séraphique Père, qui lui était apparu, comme nous l'avons vu précédemment, lorsqu'il était encore dans son couvent de Sainte-Croix, à Coïmbre.

couvent solitaire de *Monte-Paolo*, près de Forli.

Antoine passa environ dix mois dans cette retraite. Inconnu au monde, il était ignoré même de ses frères. Il célébrait tous les jours l'auguste Sacrifice, et partageait ensuite son temps entre la contemplation et les plus humbles emplois de la maison. Un des frères s'était creusé une petite cellule dans le flanc d'un rocher pour y vaquer plus tranquillement à la prière ; Antoine obtint que celui-ci lui en fit l'abandon. Il s'y livra aux rigueurs de la pénitence la plus austère et à la méditation des Saintes Ecritures, heureux de pouvoir ensevelir dans la solitude les faveurs du ciel, et d'immoler dans une rigoureuse pénitence une vie échappée au martyre.

L'an 1222, plusieurs religieux du couvent de Monte-Paolo se rendirent, avec quelques frères Dominicains, auprès de l'évêque de Forli, pour recevoir les Saints Ordres ; Antoine les accompagnait ainsi que le Supérieur de la communauté. Le gardien, prié par l'évêque d'adresser aux ordinands quelques paroles d'édification, renvoya l'honneur aux enfants de saint Dominique. Ceux-ci s'en étant excusés, le gardien s'adressa à ses religieux, mais sans plus de succès. Saisi alors comme d'une inspiration soudaine, il se tourne vers Antoine, à qui personne n'eût osé songer, et lui enjoint, au nom de l'obéissance, de prendre la parole (1).

(1) *Aur. Sér.*, Saint Antoine de Padoue : I.

L'Auteur de la Vie Anonyme du Saint, reprodui dans les *Acta Sanctorum*, place ici ces touchant réflexions : " Le Supérieur, en lui ordonnant de parle ne pensait pas qu'il sût un mot d'Ecriture Sainte, qu'il eût jamais lu autre chose que ce qui est renfern dans l'Office divin. Il espérait néanmoins qu'il pourra dire quelque chose, parce que, dans de très rares c constances, il l'avait entendu exposer son avis en bo termes, quand il y était contraint. Chose étonnant Ce grand homme, à qui la mémoire tenait lieu de bibli thèque, et qui était merveilleusement doué pour exp ser la théologie mystique, passait parmi ses frères po un religieux qui savait mieux laver les ustensiles de cuisine, que développer les mystères de l'Ecritu Lui-même avait conjuré son Gardien de lui accord la faveur de laver les assiettes à la cuisine, et de balay chaque jour les corridors du couvent, confessant qu n'était pas bon à autre chose, tandis qu'en réalité il ét un vase d'élection, orné des plus riches dons du Sai Esprit. En conséquence, il lavait chaque jour la vaisse avec beaucoup de dévotion et une profonde humili et il mettait également de l'ordre dans les cellules ses frères, donnant ainsi un rare exemple d'humilité de mépris de lui-même. "

Invité donc à prendre la parole devant ce religie auditoire, Antoine hésita d'abord : il essaya de s'ex

ser ; mais bientôt cédant à l'obéissance, il vint se prosterner aux pieds de l'évêque pour recevoir sa bénédiction et commença à parler.

Il prit pour texte de son discours ces paroles de l'Apôtre : " *Le Christ s'est rendu obéissant pour nous jusqu'à la mort.* " Elles s'appliquaient très exactement à sa situation personnelle. " Animé de la crainte de Dieu, il s'exprima d'abord avec simplicité ; mais à mesure qu'il avançait dans le développement de son sujet, il employa un langage si brillant, il s'éleva à une telle hauteur, dans l'exposition des doctrines mystiques, qu'il plongea tout son auditoire dans l'admiration, autant à cause de son éloquence qui était une surprise, qu'à cause de sa parfaite charité dont on resta très édifié. On avouait tout haut qu'on n'avait jamais entendu un pareil discours. Au milieu de l'enthousiasme général, les cœurs étaient remplis de consolation. A partir de ce moment, les Frères entourèrent de vénération celui dans lequel ils venaient de découvrir, comme par miracle, la lumière de la divine sagesse, qui se conciliait chez lui avec une si remarquable humilité. "

Informé aussitôt par le Provincial de Bologne des merveilles opérées en la personne d'Antoine, le séraphique Patriarche François lui ordonna d'annoncer aux peuples la parole évangélique. Ce fut en 1222 et

à la vingt-septième année de son âge que saint Antoine inaugura son ministère apostolique.

CHAPITRE III

SAINT ANTOINE : SES QUALITÉS APOSTOLIQUES. — SES PREMIÈRES MISSIONS. — IL ENSEIGNE LA THÉOLOGIE A BOLOGNE. — IL PRÊCHE LE CARÊME A VERCEIL. — La RÉSURRECTION D'UN MORT. — SON DÉPART POUR LA FRANCE. — MONTPELLIER : IL Y ENSEIGNE LA THÉOLOGIE. — LARCIN DU PSAUTIER. — BILOCATION. — TOULOUSE : MIRACLE DE LA MULE. — APPARITION DE LA SAINTE VIERGE.

Les historiens placent ici le tableau abrégé des qualités apostoliques d'Antoine, cet homme vraiment extraordinaire, à qui les générations futures, dans leur admiration, pleine de reconnaissance, décerneront le titre d'*Apôtre* et de *Thaumaturge* par excellence.

Antoine avait d'abord l'éloquence. Quand il prêchait, " ce n'était pas un homme, mais un ange descendu du ciel pour convertir les âmes. Dieu avait répandu sur sa personne une grâce merveilleuse ; il lui avait donné une langue pleine de faconde, une voix au timbre argentin, qui retentissait au loin comme une trompette, ce qui lui permettait de se faire entendre de tous ses audi-

teurs. Quoiqu'il fût né dans un pays étranger, et qu'il y eût passé tout le temps de son éducation, il parlait l'italien avec autant de correction et d'élégance que s'il n'avait jamais mis le pied en dehors de l'Italie. "

Mais le génie n'était pas le seul élément de son éloquence : le caractère en était le trait distinctif. Ici Antoine se rapproche des plus bèaux types de l'antiquité juive et chrétienne. Il était ardent dans l'action : pour procurer le salut des âmes, il déployait une vigueur indomptable. "Quand il prêchait, il était d'une rare impartialité. Il s'adressait aux grands comme aux petits : il les transperçait tous indistinctement des flèches de la vérité. Il argumentait avec les incrédules, et il les écrasait sous les coups de sa logique. Il exhortait les bons ; avec eux il devenait tendre et suppliant. Il admonestait les impies, et les faisait rougir de leur conduite. Ainsi, il distribuait les avertissements avec une parfaite convenance, accommodant son discours selon les circonstances et les personnes ; de telle sorte que la doctrine du salut était servie aux auditoires, comme le pain sur la table d'un banquet.

Celui qui était allé en Afrique pour y chercher la mort, ne craignait pas de s'y exposer quand il le fallait. Pour rien au monde il n'aurait trahi la vérité. Il protestait intrépidement contre la tyrannie qu'on faisait peser sur le pauvre peuple ; et le regard courroucé des grands

du siècle ne l'épouvantait pas. Il ne cédait à aucune considération personnelle. La flatterie ne l'amollissait pas ; la popularité ne le séduisait pas, l'opinion ne le troublait pas. Quand les puissants de son époque étaient en faute, il leur adressait de si vives réprimandes, que les plus célèbres prédicateurs, en l'entendant, tremblaient de tant de courage et de tant de fermeté, jusqu'à se cacher le visage dans leurs mains pour couvrir la rougeur que leur lâcheté y faisait monter. C'était un autre Elie enflammé du zèle de la gloire de Dieu. Il mettait dans sa parole le feu de l'Esprit-Saint dont il était consumé intérieurement ; ce feu réchauffait les tièdes, il excitait ceux qui dormaient, il ranimait ceux qui étaient ensevelis sous les glaces de la mort.

Enfin Antoine était un Saint ! La sainteté fut sa grande force : elle explique mieux que tout le reste l'action puissante de cet ouvrier évangélique. "En vérité on peut dire de ce Bienheureux ce que le patriarche Isaac disait de son fils Jacob : *Le parfum qui s'exhale des vêtements de mon fils, est semblable à celui qu'on respire dans un champ rempli d'herbes odoriférantes sur lequel est descendue la bénédiction de Dieu.* Il était inondé de la grâce des faveurs célestes ; il était orné merveilleusement des fleurs embaumées de toutes les vertus. Il était remarquable par son humilité ; il était célèbre par sa sagesse ; le miel découlait de ses lèvres éloquentes ;

sa charité était un foyer toujours allumé ; il possédait à un très-haut degré l'esprit de pauvreté ; il était renommé pour l'élégance et le charme de ses manières ; il était hors de pair pour la dignité et la droiture de son caractère ; sa conversation était tranquille ; son commerce était doux et facile ; par là il était agréable à Dieu et aux hommes. Rien n'égalait sa discrétion, qu'on peut appeler la mère des vertus, parceque sans elle, les vertus se tournent en vices. Cette qualité brilla principalement dans ses discours, dans les conseils qu'il donnait, dans l'exercice de la confession ; en un mot dans ses paroles et dans ses actes ; tout ce qu'il faisait, était frappé au coin d'une sainte modération. "

Antoine est un des plus fameux thaumaturges de l'histoire. Depuis les temps apostoliques, il n'est guère surpassé que par saint François qui semble lui avoir transmis en héritage, avec ses vertus, les merveilleux privilèges dont il était doué. Les annales de l'Ordre séraphique sont remplies de faits qui forment une démonstration opulente de la puissance surnaturelle qu'il exerça pendant sa vie et après sa mort. Sa prédication était accompagné de ephénomènes qui faisaient revivre, les belles scènes de la Bible, quand, autour de Jésus les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les paralytiques marchaient, et les morts sortaient de leur tombeau.

Antoine fit ses débuts comme missionnaire dans les

principales villes de la Lombardie et de la Romagne. Les détails manquent sur cette partie de sa vie apostolique, qui du reste fut courte, puisque c'est en 1222 qu'il commença à prêcher l'Evangile, et que l'année suivante 1223, nous le trouvons appliqué à une autre fonction. On sait cependant qu'il remua profondément ces provinces, et qu'il recueillit des fruits abondants de salut. Dès lors son avenir commença à se dessiner. Les foules électrisées par son éloquence lui donnèrent le surnom de " trompette évangélique. " Cette glorieuse appellation lui est restée : les générations chrétiennes le répètent encore avec amour. En suivant les pas de l'apôtre, et en assistant aux œuvres merveilleuses qu'il accomplira, il nous sera facile de voir qu'elle est justifiée. O Antoine, vos pieds sont déchirés par les ronces, et couverts par la poussière du chemin ! Et cependant qu'il sont beaux, tandis que vous gravissez les collines des deux côtés de l'Apennin, annonçant la paix et la donnant à ceux qui la veulent ! Il nous est doux de vous entendre prêcher la loi sainte, sur la montagne de Sion, avec le talent que le père de famille vous a confié. Nous vous suivrons tandis que vous préparerez le salut d'Israël, et que vous vous écrierez : Voici le règne du Christ béni.

Ce fut en effet, en 1223, nous l'avons insinué plus haut, tandis qu'Antoine poursuivait le cours de ses

missions dans la Romagne, qu'il reçut de saint François l'ordre d'enseigner la théologie à ses frères. La lettre du saint Patriarche était ainsi conçue : " Je trouve bon que vous expliquiez aux Frères les enseignements de la sainte Théologie, mais de telle manière cependant, et c'est là mon désir formel, que cet enseignement n'éteigne ni chez vous ni chez les autres l'esprit de la sainte oraison, conformément à la Règle que nous professons." Fidèle à ces conseils, d'une sagesse profonde, Antoine fit de sa chaire une école de science et de sainteté ; bientôt il vit se presser autour de lui, et les jeunes frères de son couvent de Bologne, et une foule d'autres jeunes gens, attirés par le désir de s'instruire, dans cette ville qui était alors une des plus savantes de l'Europe.

En 1224, Antoine interrompait cet enseignement, et se substituait un de ses frères pour aller prêcher le Carême à Verceil. Cette mission lui avait été offerte par l'évêque Hugues qui gouvernait le diocèse. Il s'en acquitta avec son zèle accoutumé ; et les résultats dépassèrent ce qu'on attendait de lui. D'après le témoignage des historiens, l'église de Saint-Eusèbe, dont les proportions étaient considérables, ne demeurait jamais vide : nuit et jour le peuple s'y pressait, impatient d'entendre la parole de l'homme apostolique que la Providence lui avait envoyé. Un événement extraordinaire vint encore augmenter le mouvement de conversion que la grâce

avait déjà produit. Un matin, tandis que l'infatigable missionnaire prêchait devant une nombreuse assistance, on entendit des sanglots et des cris déchirants qui partaient d'une des chapelles latérales de la basilique : on célébrait les funérailles d'un jeune homme que la mort avait ravi à la tendresse de sa famille. Les proches et les amis, en proie à la plus vive douleur, inondaient le cercueil de leurs larmes, en déplorant la perte qu'ils avaient faite. Cette scène émut ceux qui étaient présents ; et bientôt l'église retentit des gémissements qui sortaient de toutes les poitrines. Antoine participa à l'émotion générale, et interrompit son discours. Il éleva les yeux au ciel, et parut comme absorbé dans une ardente prière. Quand il reprit la parole, ce fut pour s'adresser au mort qu'on allait porter en terre. Il lui ordonna au nom de Jésus-Christ qui avait ressuscité le fils de la veuve de Naïm, de revenir à la vie, et de sortir de son cercueil. A la voix de l'apôtre, le jeune homme se leva, et il marcha, rayonnant de santé, devant sa famille transportée d'étonnement et de bonheur !

Dans le courant de l'année 1224, saint François ordonna à Antoine de passer les Alpes et de se rendre en France, afin d'y annoncer la parole de Dieu. L'impure hérésie des Albigeois (1) désolait toujours le midi

(1) Hérétiques des XIe, XIIe et XIIIe siècles. Ils renouvelèrent les erreurs et les débordements des manichéens : ils admettaient deux principes, celui du bien et celui du mal ; rejetaient

de ce royaume, menaçant la société d'une complète destruction, et la foi d'une ruine totale.

Antoine s'arrêta d'abord à Montpellier ; il évangélisa cette ville et les contrées voisines, battit en brèche l'hérésie, combattit la corruption des mœurs qui se propageait dans ces provinces à l'égal de l'erreur, dont elle est toujours la compagne inséparable. Le Seigneur qui l'envoyait comme autrefois les Apôtres et les Prophètes, daignait autoriser sa parole par les plus éclatants prodiges, et les multitudes subjuguées rentraient dans le sentier de la vérité et de la vertu.

Pendant son séjour à Montpellier, Antoine fut chargé d'enseigner la théologie à ses Frères. Il composa à cette époque son *Commentaire sur les psaumes.* C'est le principal ouvrage d'un Saint dont la vie fut si courte et les travaux si multipliés ; encore devons-nous à un miracle la conservation de ce précieux recueil. Voici le récit de Wadding, le grand Annaliste de l'Ordre : " Pendant que le Saint professait la théologie aux

les saintes Ecritures, le baptême des enfants, le mariage ; ne voulaient ni temples, ni évêques, ni prêtres, et niaient la vérité du saint sacrifice de la Messe. Leurs mœurs étaient corrompues et leur ignorance extrême *(Glaire = Dictionnaire des Sciences Eccl.)* — *Manichéens*, hérétiques du IIIe siècle : ils admettaient deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal .... Ils admettaient deux âmes dans chaque homme, l'une intellectuelle et raisonnable, et l'autre mauvaise : ils disaient que Jésus-Christ n'avait pris qu'un corps fantastique, que le baptême de l'eau était inutile, que l'homme n'était pas libre, que toutes les religions étaient indifférentes. — (Id.).

Frères, dans la ville de Montpellier, il arriva qu'un novice quitta l'Ordre, et emporta furtivement, pendant la nuit, un Commentaire des Psaumes, d'une très-grande valeur, dont le serviteur de Dieu faisait usage pour ses instructions. A cette nouvelle, l'homme de Dieu ressentit une profonde douleur. Il se mit aussitôt en prière ; et par une permission miraculeuse de la Providence, le diable, armé d'une hache, alla à la rencontre du novice fugitif, tandis qu'il se préparait à passer un pont. Il lui dit d'une voix terrible : Retourne vers le serviteur de Dieu, Antoine : rentre dans l'Ordre que tu as déserté, avec le Psautier que tu as volé ; autrement, au nom du Très-Haut, je vais te tuer, et je te jetterai dans la rivière. Le novice épouvanté demeura comme frappé de stupeur. Mais comme il résistait encore, à l'instant le diable devint d'une taille gigantesque ; son visage était si noir et ses traits si horribles, que le novice, saisi d'une terreur divine, reprit aussitôt le chemin du couvent. Il alla trouver l'homme de Dieu ; il lui rendit son Commentaire ; et, confessant humblement son péché, il demande avec d'abondantes larmes à rester dans l'Ordre. "

En ce temps-là, il arriva un événement qui rendit la sainteté d'Antoine éclatante, même auprès des plus prévenus. Tandis qu'il était en chaire, un jour de grande fête, en présence de tout le clergé de la ville, au mi-

lieu d'un immense concours de peuple, en commençant son sermon, il se souvint qu'il avait à remplir dans son couvent un office pour lequel il avait omis, par mégarde, de se faire remplacer. C'était la règle, qu'aux principales solennités, deux Religieux des plus considérables de la communauté, chantaient au chœur l'*Alleluia* pendant la messe conventuelle. Ce jour-là le serviteur de Dieu était désigné pour ce rôle. Cette pensée lui causa un vif chagrin. Alors on le vit s'incliner dans la chaire, comme s'il succombait au sommeil, la tête couverte de son capuce. Mais ô prodige ! au même instant, l'homme de Dieu parut dans l'église des Frères Mineurs, où il chanta l'*Alleluia* tandis que l'immense auditoire de la cathédrale le considérait immobile et silencieux dans sa chaire. Ce spectacle dura une grosse heure. Mais le miracle fut bientôt découvert. " Le Dieu tout-puissant, ajoute l'Annaliste des Frères Mineurs, qui avait voulu que le sublime et très-pieux docteur saint Ambroise fût transporté à Tours pour assister aux funérailles du Bienheureux Martin, et qui avait permis que notre Bienheureux Père saint François apparût au milieu du Chapitre provincial d'Arles (1), tandis qu'Antoine prêchait sur l'inscription de la Croix, ce même Dieu accomplit en faveur de ce vénérable apôtre le miracle que je viens de raconter, afin de démontrer qu'il était égal en mérite aux saints dont

(1) Comme nous le verrons plus loin.

il partageait les privilèges. A peine l'homme de Dieu eût-il rempli avec diligence son office, qu'il revint à lui ; et il continua avec une éloquence incomparable le sermon qu'il avait commencé. "

Pendant l'été de 1225, Antoine arriva à Toulouse : il y trouva les Albigeois en possession de toutes les libertés.

C'est à Toulouse que, selon le sentiment de la plupart des historiens, Antoine opéra le fameux miracle, connu sous le nom de miracle de la mule. On n'a pas oublié que, parmi les erreurs professées par les Albigeois, on comptait la négation de la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement de l'autel. Or un jour, Antoine soutint sur cet article de la foi catholique une longue dispute avec un hérétique obstiné et influent dans la cité. Pressé par les raisons solides et lumineuses de l'apôtre, l'hérétique semblait ébranlé et sur le point de rendre hommage à la vérité : mais il s'arrêta en si bon chemin. Comme les juifs, ces éternels modèles de l'aveuglement intellectuel, il demanda des signes. — " Prouvez-moi, dit-il, par un miracle public, que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, ainsi que vous vous êtes efforcé de l'établir par vos syllogismes. Je vous jure que je renoncerai aussitôt à mes doctrines, pour me soumettre humblement à celles que vous prêchez. " — Le défi était solennel ;

un autre aurait hésité à le relever. Antoine, toujours inspiré par l'Esprit-Saint, répondit avec tranquillité qu'il acceptait. — Alors l'hérétique lui dit : " Je possède une mule : pendant trois jours je la laisserai enfermée dans mon étable et privée de toute nourriture. Après ce temps écoulé, je l'amènerai sur la place, devant toute la multitude réunie, et je lui offrirai à manger. De votre côté, vous porterez l'hostie consacrée et vous la présenterez à ma mule. Si, malgré la faim dont elle sera dévorée, elle se détourne du foin et de l'avoine que je lui offrirai, pour se prosterner à deux genoux devant votre Sacrement, je resterai convaincu et je me déclarerai catholique. " — Antoine donna son consentement à cette proposition et se retira. Il se prépara par la prière à venger Jésus-Christ des outrages que lui infligeait l'impiété manichéenne. En se reconnaissant indigne d'être l'instrument de la grâce qu'il espérait, il demandait à Dieu d'arracher de l'esclavage de l'erreur tant d'âmes simples et droites que le torrent de l'opinion triomphante entraînait loin de son Eglise. Le jour de l'épreuve étant venu, l'hérétique se rendit sur la place, suivi d'une troupe immense d'adeptes qui espéraient jouir de la confusion de l'apôtre franciscain. Il conduisait sa mule par la bride, et portait avec lui la nourriture qu'il savait lui être le plus agréable. Cependant Antoine célébrait la messe dans

une chapelle voisine, avec une ferveur plus grande qu'à l'ordinaire. Quand il eut fini, il se recommanda aux anges du sanctuaire ; et, calme malgré l'émotion qui remplissait son cœur, il se dirigea vers le théâtre où la puissance du ciel allait se manifester. Il tenait dans ses mains l'ostensoir d'or au milieu duquel reposait l'Agneau qui efface les péchés du monde. Sa tête penchée, ses yeux voilés de modestie, son front resplendissant d'une lumière surnaturelle, sa démarche qui trahissait sa sainteté, tout cela était déjà un spectacle imposant. Derrière lui marchaient de nombreux fidèles, qui récitaient des hymnes, et étaient impatients de savoir ce qui allait arriver.

Lorsqu'Antoine fut en présence de ses adversaires, il s'arrêta ; il se recueillit un instant ; ensuite il imposa silence à la foule, et se tournant vers la mule, il lui parla ainsi : " Au nom de ton Créateur que je porte véritablement dans mes mains, malgré mon indignité, je te dis, ô animal privé de raison, et je t'ordonne de venir sur le champ avec humilité lui faire la révérence que tu lui dois, afin qu'à ce signe, les hérétiques pervertis reconnaissent que toute créature doit se soumettre à son Créateur, que le sacerdoce touche chaque jour sur l'autel. " Au même instant le maître de la mule lui donna à manger. Mais, ô prodige ! cette bête qui était depuis trois jours gardée à vue, et condamnée à un jeû-

ne rigoureux, se détourna de la nourriture qu'on lui présentait ; et, docile à la voix du thaumaturge, elle se proterna sur le sol à deux genoux, et se tint immobile dans cette attitude. Le peuple qui respirait à peine, ne put pas contenir son enthousiasme ; aussitôt des cris d'allégresse s'échappèrent de toutes les poitrines. Les hérétiques étaient battus sur le terrain même où ils s'étaient placés. Ils se hâtèrent de s'effacer sans bruit pour aller ensevelir dans le silence leur déconvenue et leur parti pris.

Cependant le serviteur de Dieu n'avait pas perdu son temps. L'hérétique qui avait provoqué le miracle se jeta à ses pieds, et il adora à haute voix l'auguste Mystère, qu'un instant auparavant il appelait une superstition. Là ne se borna pas la victoire. Le converti, devenu apôtre à son tour, ramena à la vérité toute sa famille. Il fit construire à ses frais une église qu'il dédia à saint Pierre, sans doute pour honorer en lui la prérogative de la foi orthodoxe. Ses descendants ajoutèrent à sa reconaissance ; ils bâtirent une chapelle sur le lieu même où le miracle s'était accompli, avec une inscription en vers destinée à en perpétuer le souvenir (1).

Pendant son séjour à Toulouse, le serviteur de Dieu

(1) Le même fait s'est passé à Bourges, où l'on voit encore l'église élevée en souvenir du miracle.

reçut de la très-sainte Vierge Marie, une faveur mémorable. A son époque, la doctrine de l'Assomption de la Vierge en corps et en âme, n'était pas encore incontestable. Saint Bernard la donnait, dans le siècle précédent, comme une croyance reçue : les monuments historiques ne manquaient pas pour établir que l'antiquité l'avait en honneur. Malgré ces preuves l'opinion contraire avait des partisans qui n'étaient pas inquiétés. Mais Antoine, bien inspiré par sa foi, devinait l'esprit de l'Eglise, même quand l'Eglise ne parlait pas. Il partait de ce principe que Jean Duns Scott invoquera plus tard pour démontrer l'Immaculée Conception, à savoir qu'il faut admettre pour la Vierge Marie les plus beaux dons qu'une créature puisse recevoir de Dieu, quand l'Ecriture ou l'autorité des SS. Pères n'y contredisent pas. De là il concluait en faveur de l'Assomption de la Sainte Vierge dans le ciel en corps et en âme. En cela, il était de l'avis de son Ordre.

Cependant, au couvent de Toulouse, on lisait au chœur le Martyrologe d'Usuard qui, en annonçant la Fête de la mort de la Mère de Dieu, ajoute, par rapport au jugement de l'Eglise sur son Assomption, les paroles suivantes : " L'Eglise, dans sa sage réserve, préfère une pieuse ignorance à l'enseignement d'une croyance vaine et apocryphe. " Antoine ne pouvait pas se résoudre à lire cette leçon qui blessait les convic-

tions et les délicatesses de son âme. Pour échapper à cette épreuve, il se décida à s'absenter du chœur. Mais ce moyen avait l'inconvénient de le faire pécher contre la règle. Tandis que sa conscience délicate se trouvait dans ces perplexités, il eut une vision qui le consola. La Vierge lui apparut pour rassurer sa conscience, et elle lui révéla qu'après être restée trois jours dans le tombeau, à l'abri de toute corruption, elle était montée au ciel, vivante, en corps et en âme, portée sur les ailes des Anges ; et que depuis ce jour bienheureux, elle était assise dans la gloire, à la droite de Jésus, son divin Fils. Antoine fut inondé de délices, en contemplant la clarté éblouissante qui enveloppait la Vierge Marie, et en entendant sa voix, plus douce à son oreille que le concert le plus mélodieux.

CHAPITRE IV

Saint Antoine est nommé Gardien au Puy. — Deux Prophéties. — Il fonde le couvent de Brive. — Divers prodiges. — Bourges : il prêche en plein air : miracle de la pluie. — Arles : il prêche au Chapitre : apparition de saint François.

Au mois de septembre de l'année 1225, Antoine quittait Toulouse pour se rendre au couvent du Puy dont il venait d'être nommé Gardien. Dans le gouvernement de ses frères, il se fit remarquer par une très grande douceur et une rare prudence. Il ne cessait d'exhorter ses religieux à la pratique de la perfection ; sa parole, autorisée par son exemple, fit refleurir l'esprit séraphique dans sa communauté. Sa prédication au Puy et dans les environs ramena à Dieu une foule de pécheurs, et attira un grand nombre d'âmes dans le chemin de la perfection.

Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, deux faits révélèrent l'esprit prophétique du serviteur de Dieu.

Il y avait au Puy un notaire qui menait une vie déréglée, au scandale de toute la cité. Or, chaque fois qu'il passait devant Antoine, celui-ci se découvrait respectueusement et se mettait à genoux à ses pieds. Le notaire prit ces procédés pour une moquerie : il s'irrita intérieurement de tels outrages, et il évitait avec soin celui qui les lui prodiguait. Malgré ces précautions, Dieu permit qu'il se trouvât encore une fois en face de son prétendu insulteur qui, en l'apercevant, se prosterna selon son habitude. Le notaire, obéissant toujours à son idée fixe, s'emporta dans un excès de colère, et s'adressant à Antoine, il lui dit : Que me voulez-vous ? Et que signifie le ridicule cérémonial que vous suivez à mon égard ? Si je ne craignais pas les jugements de Dieu, à l'instant je vous transpercerais de mon épée.— Antoine lui répondit avec tranquillité : J'ai toute ma vie souhaité de mourir martyr pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mes désirs n'ont pas été exaucés ; mais il m'a été révélé que vous rendriez témoignage à notre sainte religion, et que vous scelleriez ses enseignements de votre sang. Quand donc l'heure de votre mort sera venue, je vous prie de vous souvenir de celui qui vous l'annonce aujourd'hui. — En entendant ces paroles, le notaire se mit à rire par incrédulité, et il continua son chemin. Or, peu de temps après, l'évêque du Puy résolut de s'embarquer pour Jérusalem, afin

d'honorer les Saints Lieux et de prêcher la foi aux Sarrasins. Le notaire ayant appris la détermination de l'évêque, se sentit tout à coup changé en un homme nouveau ; et, après avoir vendu tous ses biens et en avoir distribué le prix aux pauvres, il se mit à la suite de son pasteur. C'était le temps où les chrétiens faisaient de lointains pèlerinages, pour expier leurs péchés autant que pour satisfaire leur dévotion envers le Tombeau de Jésus-Christ. Arrivé en Orient, le notaire se montra enflammé d'un zèle tout apostolique. Il ne craignait point de prêcher publiquement que Jésus-Christ était le vrai Dieu, et que Mahomet n'était qu'un imposteur et un fils de Satan. Devant ces provocations, les infidèles exaspérés le saisirent, et pendant trois jours lui firent subir les plus cruelles tortures. Au moment d'expirer, il se souvint de l'apôtre franciscain, et déclara à ses bourreaux qu'il lui avait prédit sa fin plusieurs années auparavant.

Dans la même ville du Puy, une dame de qualité, étant sur le point de devenir mère, vint se recommander aux prières d'Antoine, qui lui promit de se souvenir d'elle dans le saint Sacrifice. Cette dame se présenta de nouveau bientôt après, et lui fit la même demande. Alors l'homme de Dieu se tourna vers elle, et lui dit : Ayez bon espoir, et réjouissez-vous ; car le Seigneur vous donnera un fils qui sera grand dans son Eglise :

il deviendra Frère Mineur, et il mourra martyr.

L'événement justifia cette prophétie. Cette dame mit au monde un fils qui fut nommé Philippe. Il prit l'habit de saint François ; et, devenu prêtre, il alla en Palestine, travailler à la conversion des infidèles. Il fut pris par les Turcs, à Azot, soumis aux plus cruelles tortures, et mis à mort avec un grand nombre de chrétiens qu'il ne cessa d'exhorter au martyre (1).

Les faits que nous venons de rapporter produisirent une impression profonde dans tout le pays d'alentour. La tradition en a gardé fidèlement le souvenir.

Vers cette même époque, un habitant de Brive, en Limousin, résolut de bâtir, à quelques pas de la ville, un couvent qu'il destinait aux Frères Mineurs. Quand cet homme pieux eut achevé l'édifice matériel, entrepris sur des proportions modestes, comme il convenait pour des enfants du Pauvre d'Assise, Antoine vint y habiter quelques mois, et il y bâtit l'édifice spirituel, construit avec des pierres vivantes et taillées sur le modèle de Jésus-Christ, son divin Maître. Ce couvent de Frères Mineurs qu'il organisa au fond du Limousin, fut une source de vie pour toute la contrée.

L'homme de Dieu prit sa part du bienfait qu'il procurait aux autres. " Il se construisit, dit Wadding, une

(1) Nous donnons plus loin, au *6e Mardi*, tous les détails de ce glorieux martyre !

cellule dans une grotte écartée du couvent ; il creusa dans le roc vif un petit réservoir pour recevoir les eaux qui coulaient le long de la paroi qui formait un des côtés de la grotte. Là, il se condamna à d'effrayantes austérités ; il menait la vie érémitique ; et il goûtait les délices de la contemplation (1). "

Après avoir pris possession du couvent de Brive, au nom de son Ordre, et y avoir installé ses Frères, Antoine se dirigea de nouveau vers le théâtre de son apostolat. Les signes et les prodiges qui l'avaient accompagné jusque là, continuèrent à éclater autour de lui.

" Un certain jour de grande fête, le saint homme prêchait. Une dame de noble extraction l'écoutait et

(1) Après la canonisation de saint Antoine, les fidèles se portèrent en foule à la grotte que le Saint avait habitée, et de nombreux miracles s'y opérèrent. Les Franciscains de Brive y firent construire un petit couvent pour les Pères chargés de desservir ce pèlerinage. Pendant la grande Révolution, la communauté de la ville et celle du petit couvent disparurent dans la tourmente. Néanmoins le pèlerinage aux grottes de saint Antoine ne cessa pas. Enfin, le 22 avril 1875, les Franciscains furent remis en possession de l'antique Sanctuaire, et reprirent le service de ce célèbre pèlerinage. — Nous avons eu le bonheur de visiter les saintes Grottes, l'année même où nos Pères venaient d'en prendre possession. Ces nouveaux gardiens du pieux Sanctuaire, vivaient là dans une pauvreté absolue, mais l'âme inondée des plus douces consolations. A l'heure présente, les Grottes de Brive sont redevenues célèbres, et les foules accourent avec confiance pour y recevoir du ciel, par l'entremise du grand Thaumaturge saint Antoine, les plus éclatantes faveurs !

semblait boire ses paroles. Ce que voyant, l'impur Satan voulut lui ravir le fruit d'une si excellente instruction. En conséquence il se transforma en courrier ; et se dirigeant vers cette dame avec des lettres à la main, il lui annonça que son fils, après avoir été fait prisonnier de guerre, avait été mis à mort par l'ennemi. Alors l'homme de Dieu découvrit par révélation les ruses de l'esprit malin. Quoiqu'il n'eût pas aperçu le fantôme qui s'était glissé dans l'auditoire, il s'adressa à la malheureuse mère, du haut de la chaire ; et en présence de toute l'assemblée, il lui dit : "Ne craignez pas, ma sœur ; votre fils vit encore, et il jouit d'une bonne santé : ce courrier, c'est le diable." A ces mots le prétendu courrier s'évanouit comme une fumée légère.

Les maux les plus pénibles ne résistaient pas plus que les démons à la puissance d'Antoine. "Un jour, tandis qu'il était occupé à donner une instruction au peuple, un fou qui était dans l'auditoire, se leva et troubla tout le monde. L'homme de Dieu le pria avec douceur de se taire : le fou lui répondit qu'il ne lui obéirait que lorsque il lui aurait donné sa corde. Aussitôt il dénoua le cordon qu'il portait autour des reins, et le lui donna. Le pauvre fou le saisit avec empressement ; il se mit à le presser sur son cœur et à le couvrir de baisers ; mais il recouvra subitement l'usage de

sa raison. Alors il se prosterna aux pieds de l'homme de Dieu, au milieu de l'admiration générale, rendant grâces à cause de la guérison miraculeuse qu'il venait d'obtenir, et invitant l'assemblée à glorifier le Seigneur qui se servait de son apôtre pour de si grandes choses.

" Dans le même pays de France, il y avait, dit l'Auteur anonyme de la vie du Saint, une femme qui désirait ardemment suivre l'homme de Dieu, tandis qu'il sortait de la ville, pour aller prêcher dans le voisinage. Mais son mari, qui était mal disposé, s'y opposa. Cette défense la molesta beaucoup ; et pour se consoler de ne pouvoir pas assister à la prédication, elle monta au haut de sa maison. Là, se mettant à la fenêtre, elle tourna ses regards vers l'endroit où le sermon devait se faire, afin de donner à son cœur un commencement de satisfaction. Alors il arriva un fait merveilleux. Quoique le théâtre de la prédication fût à une distance de deux milles, elle entendit très-distinctement la voix d'Antoine. Ses accents étaient si suaves, elle goûtait en les écoutant une délectation si céleste, qu'elle resta trop longtemps à la fenêtre. Son mari s'impatienta et lui adressa de durs reproches ; mais elle répondit sans se troubler qu'elle écoutait le sermon du Père Antoine. A ces mots, le mari éclata de rire et dit que sa femme était folle. Celle-ci soutint sa thèse et affirma qu'elle entendait réellement la voix de

l'homme de Dieu. Le mari, voulant s'en convaincre, monta et se mit à la fenêtre. Les mérites de sa fidèle compagne lui valurent d'entendre très-distinctement le prédicateur. A partir de ce jour, on vit les deux époux assister à tous les sermons du Père Antoine. "

Par tous ces prodiges, Antoine portait au Manichéisme albigeois des coups mortels. Le serviteur de Dieu quitta bientôt après le Velay. Vers la fin de l'année 1205, il fut envoyé à Bourges où l'hérésie manichéenne avait gagné beaucoup de terrain. Il la combattit de front, avec son zèle ordinaire et avec des avantages dont les annales du temps font mention. Les habitants de Bourges se montrèrent si empressés à venir entendre le saint prédicateur, le concours fut si considérable autour de sa chaire, qu'il n'y eut bientôt plus dans la ville une église, ou même une place capable de contenir la foule de ses auditeurs. Il fallut songer à prêcher en pleine campagne. Un jour donc, l'évêque et le chapitre organisèrent une immense procession qui se dirigea vers un enclos voisin de la ville. C'était pendant l'été, et le temps était magnifique. Antoine monta sur un tertre élevé, pour mieux se faire entendre. " Or, tandis qu'il prêchait avec une éloquence extraordinaire, et que ses paroles plus douces que le miel excitaient vivement l'attention du peuple suspendu à ses lèvres, le ciel se chargea de nuages,

d'où sortaient de sinistres éclairs ; le tonnerre gronda, et une pluie abondante commença à tomber. Le peuple, épouvanté par l'orage, s'ébranla aussitôt ; et, cédant à la peur, il allait se retirer. Mais l'homme de Dieu rassura ses auditeurs d'une voix caressante et leur dit : Ne bougez pas, et que la pluie ne vous inspire pas de crainte. J'espère en Celui qui ne trompe jamais la confiance qu'on met en lui ; je vous promets que pas une goutte d'eau ne tombera sur vous. Le peuple se confia aux paroles de l'homme de Dieu, et il ne fut pas déçu dans son attente. Celui qui enchaîne les eaux dans les nuées, suspendit la pluie sur sa tête ; et tandis que tout autour de la ville l'orage avait formé des torrents, pas une goutte d'eau ne tomba sur le peuple qui recueillait avec avidité les préceptes de la loi sainte. A la fin du sermon, le peuple étonné de voir que la terre était inondée, tandis que la place qu'il occupait était sèche, glorifia Dieu dont la puissance se manifestait par la vertu de son serviteur."

L'année 1226 était déjà avancée, lorsque Antoine reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre à Arles pour assister au Chapitre provincial qui était convoqué pour le mois de septembre. Il y rencontra ses Frères venus en grand nombre des couvents du midi ; et il eut de tous l'accueil le plus flatteur. Ses travaux apostoliques faisaient du bruit. Ceux qui ne le connais-

saient pas désiraient depuis longtemps voir cet homme extraordinaire, plus grand encore par ses vertus que par son eloquence et par les miracles qu'il opérait. Son humilité fut mal à l'aise au milieu des louanges qui ne se déguisaient pas assez. Mais plus il s'abaissait dans sa propre estime, plus il montait dans celle de ses Frères. On s'entretenait de sa science dont il avait déjà donné des preuves dans les écoles, des combats qu'il livrait chaque jour à l'hérésie manichéenne, et des effets merveilleux qu'il produisait partout. Il ne pouvait pas rester inaperçu : et, malgré ses efforts pour se dérober à la gloire, il ne parvint pas à échapper à un rôle éclatant. C'est lui qui fut désigné, avec l'approbation unanime des Religieux, pour être l'orateur du Chapitre.

A peine eut-il commencé à exercer son ministère que Dieu se plut à manifester les mérites de son serviteur, et à confirmer sa destinée par un prodige très-extraordinaire. Le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, tandis qu'Antoine était en chaire, il arriva un événement dont saint Bonaventure est resté l'historien le plus émouvant. Voici en quels termes il nous l'a transmis. "Quoique saint François ne pût pas assister en personne aux Chapitres des provinces, néanmoins il est vrai de dire que les règlements qu'il avait prescrits pour ces assemblées, les

prières ferventes qu'il adressait au ciel pour leur succès, et la bénédiction qu'il leur envoyait, le rendaient pour ainsi dire présent partout. Quelquefois même Dieu, par sa puissance, l'amenait miraculeusement au milieu de ses enfants. C'est ce qui eut lieu à Arles, pendant que l'excellent prédicateur Antoine, le brillant confesseur du Christ, parlait aux Frères sur la Passion du Sauveur et sur l'inscription de la Croix ainsi conçue : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Un des religieux, nommé Monald, d'une vertu éprouvée, se sentit poussé par l'inspiration divine à regarder vers la porte du Chapitre. Il vit alors le bienheureux François élevé en l'air, les bras étendus en croix et bénissant l'assemblée. Les Frères se trouvèrent tous remplis d'une si grande consolation spirituelle, que ce témoignage intérieur les assura de la présence de leur Père, en confirmant la vision de Monald ; le fait devint encore plus certain par l'aveu de saint François lui-même. Il faut donc le croire : le Seigneur qui, par sa vertu et sa puissance, conduisit saint Ambroise aux obsèques du glorieux pontife saint Martin, voulut aussi que les verités annoncées par Antoine, son prédicateur, et spécialement celles qui regardaient la Passion de Jésus-Christ, reçussent une nouvelle approbation de son serviteur François, qui savait si bien porter la croix et la prêcher aux autres. ”

Les paroles de saint Bonaventure indiquent une des causes de l'apparition de saint François au Chapitre d'Arles. Cet homme divin, si conforme à Jésus crucifié par les dispositions de son cœur, et dont il portait l'image jusque dans sa chair, n'avait eu d'autre science que celle de la croix : la croix fut tout son génie, son inspiration et sa fécondité. Il en tira l'Ordre des Frères Mineurs, il y puisa la Règle qu'il lui dicta. Pendant sa vie, il la donna comme un idéal à ses disciples : en mourant, il ne leur laissa pas d'autre héritage. La croix exerçait sur saint François une attraction irrésistible : elle dégageait des parfums qui enivraient cet amant de la douleur et le faisaient courir comme un insensé après des délices qui en épouvantaient tant d'autres. En assistant au Chapitre d'Arles, tandis qu'il entendait un de ses Fils les plus illustres prêcher sur la croix, il encourageait sa sublime doctrine, il devenait l'écho de son éloquence ; et dans son silence il semblait dire à tous : Ecoutez-le. Mais sa présence miraculeuse avait une autre cause. Il allait quitter la terre. Déjà il était affranchi à moitié des misères de notre humanité. Son corps avait, par anticipation, les qualités des corps ressuscités : il n'était plus qu'une âme qui se jouait dans l'espace, et ne gardait de sa condition ancienne qu'une forme radieuse. Le Patriarche voulut consoler ainsi ceux qui n'assiste-

raient pas à son trépas. En les bénissant, il jeta sur eux un dernier regard d'amour ; et il se coucha comme un soleil qui en disparaissant ne devait cesser d'illuminer l'Eglise. Quoique saint Bonaventure n'en dise rien, il nous laisse le soin de deviner que son regard chercha surtout Antoine, auquel il pouvait sans injustice accorder une tendresse de préférence. Cinq ans auparavant, il n'avait fait aucune avance à ce jeune étranger débarqué la veille, de Sicile, pour assister au Chapitre d'Assise. Maintenant il se trouvait devant la merveille de son Ordre : il pouvait lui dire la parole que la Liturgie lui adressera un jour : " Vous êtes, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, et l'honneur de votre peuple. " Il contint son admiration ; mais, dans son cœur, il remercia Dieu de lui avoir donné cet Enfant héroïque. Le vieux Jacob s'endormit en paix après avoir vu la face de Joseph. Saint François, goûta la même joie après avoir contemplé les traits d'Antoine ; et comme Jacob prophétisa les accroissements de Joseph, saint François qui surprenait Antoine au milieu de sa carrière apostolique, dans tout l'éclat de sa renommée, prédit les succès qui l'attendaient encore, et les services qu'il rendrait à l'Eglise.

CHAPITRE V

Saint Antoine est nommé Gardien a Limoges. — Il y délivre un jeune novice d'une tentation. — Court séjour a Brive ; il y opère un prodige. — Son retour a Limoges : nouvelle bilocation. — Ses victoires sur les démons. — Sa tendresse pour les petits enfants : deux grands prodiges. — L'Enfant Jésus repose dans ses bras. — Mort de saint François. — Départ du Saint pour l'Italie. — Miracle du vin répandu et du vase brisé.

Après le Chapitre d'Arles, Antoine fut nommé Gardien du couvent de Limoges. Son apostolat, déjà si riche en fruits de salut et en événements extraordinaires, devint encore plus merveilleux. Il sembla que la grâce de saint François se traduisit immédiatement dans l'âme d'Antoine par des jets plus abondants de lumière ; et dans sa parole, par une vertu qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusque-là.

" Dès qu'Antoine arriva à Limoges, un jeune novice, de grande espérance, appelé frère Pierre, était en proie

à une violente tentation de découragement, et déjà il songeait à quitter l'Ordre. L'homme de Dieu en fut averti par une révélation divine. Mais parce qu'il était rempli de la plus tendre sollicitude pour le troupeau confié à sa garde, il fut ému de compassion à la vue de cette petite brebis qui s'égarait. Enflammé d'un zèle tout céleste, il fit venir le novice, et lui ouvrant la bouche avec sa main, il lui fit une insufflation, en lui disant : Reçois le Saint-Esprit. A peine le jeune homme eut-il senti le souffle du vénérable Père circuler dans sa poitrine, qu'il tomba subitement à terre, et resta comme mort. Cependant les Frères accoururent au bruit de sa chute ; et tandis qu'Antoine le saisissait pour le relever, aussitôt il recouvra l'usage de ses sens. Alors il se mit à raconter que pendant son évanouissement il avait été ravi en extase, et que transporté parmi les chœurs des anges, il avait contemplé des spectacles que la terre ne connaît pas. Il allait essayer de redire sa vision, quand Antoine, attribuant à la puissance de Dieu et non à ses propres mérites le miracle qui venait de s'accomplir, lui dit de ne pas parler davantage de la grâce dont il avait été favorisé. Depuis ce moment, le jeune novice ne ressentit plus la tentation qui l'avait si violemment tourmenté. Il avoua plus tard que les flèches du démon semblaient s'être émoussées contre son âme. Revêtu de la force d'en

haut, il persévéra dans le saint état qu'il avait embrassé ; il marcha à grands pas dans le chemin de la perfection, et il servit d'exemple à tous ses Frères. "

A quelque temps de là, Antoine se trouvait au couvent de Brive, qui lui était particulièrement cher, parce qu'il en était le Père ; et sans doute, à cause des douceurs spirituelles dont il avait été prévenu dans la grotte sauvage sur laquelle il était bâti. Dans cette rencontre, il donna une grande preuve de sa foi en la divine Providence et du crédit dont il jouissait auprès d'elle.

Un jour le couvent se trouva en détresse. L'heure du repas était venu, et on n'avait rien à servir aux Frères. A cet âge héroïque de l'Ordre des Mineurs, le cas n'était pas rare. Des hommes qui avaient pris à la lettre les conseils évangéliques, n'étaient pas fâchés de connaitre les privations de la sainte pauvreté. " Comme le cuisinier n'avait pas de quoi préparer le repas de la communauté, Antoine fit part de son embarras à une dame pieuse qui lui était très-attachée, et il la pria de lui envoyer des légumes de son jardin, pour l'entretien des Frères soumis à son autorité. En ce moment il tombait une pluie torrentielle. La dame appela sa servante ; et, avec des paroles douces et insinuantes, elle lui dit d'aller tout de suite au jardin, et d'en rapporter les légumes nécessaires pour la cuisine des Frères.

La servante, vivement contrariée par cette commission, s'excusa, en alléguant la pluie diluvienne qui inondait les rues. Cependant elle se laissa vaincre par les instances de sa maîtresse. Elle prit le chemin du jardin, ramassa ce qu'il fallait pour la cuisine des Frères, et les porta au couvent qui se trouvait à une assez bonne distance. Cependant, quoique la pluie n'eût pas cessé un seul instant, elle ne reçut pas sur elle une seule goutte d'eau ; pas un fil de ses vêtements ne fut mouillé. Elle rentra donc chez sa maîtresse avec sa robe entièrement sèche, elle lui raconta comment la pluie qui tombait continuellement, ne l'avait pas atteinte elle-même. Pierre de Brive, fils de la dame en question, et qui fut plus tard chanoine de la collégiale de Saint Léonard, racontait souvent ce miracle, qu'il tenait de sa mère, à la plus grande gloire de saint Antoine : il ne le faisait pas sans ressentir des transports de joie. "

La banalité des détails n'empêchait pas que l'événement n'eût des proportions considérables. Il révélait une fois de plus la puissance du thaumaturge que le Limousin connaissait déjà ; il préparait les nouveaux triomphes qu'il allait remporter sur les ennemis de l'Evangile.

A cette époque il plut à Dieu de renouveler le prodige dont il avait favorisé son humble serviteur à

Montpellier. " Tandis que saint Antoine était gardien de Limoges, pendant la semaine sainte, la nuit de la Cène, dans une église de la ville, appelée Saint-Pierre des Quatre Chemins, il semait la parole de vie dans les âmes groupées autour de sa chaire. A la même heure, vers minuit environ, les Frères Mineurs chantaient dans leur couvent les matines de l'office du jour. Or le gardien, saint Antoine, était désigné pour lire une leçon de matines. Déjà les Frères étaient arrivés à la leçon que le Saint devait lire, quand tout à coup il apparut au milieu du chœur, et se mit à chanter la leçon d'une voix solennelle. Tous les Frères présents furent frappés d'étonnement, et non sans raison ; car, ils savaient qu'à cette heure, il était occupé, dans un quartier de la ville, à prêcher au peuple. La vertu de Dieu fit qu'au même instant, il était avec ses Frères, au chœur, où il chantait une leçon, et dans l'église Saint Pierre, au milieu de la foule sur laquelle il répandait les semences de vie."

Pendant les missions qu'Antoine prêcha sur le territoire de Limoges et de Brive, il eut affaire, plus qu'ailleurs, aux démons jaloux de ses succès.

" Un jour que le bienheureux Père s'en allait, sous la garde de Dieu, à l'abbaye de Salignac, dans le diocèse de Limoges, un religieux de ce monastère était depuis longtemps en proie aux obsessions du démon

de la chair. Il employait, pour les vaincre, les jeûnes, les veilles, l'oraison et les macérations répétées ; mais ces moyens ne lui avaient pas procuré la paix ; Dieu réservait à Antoine d'appliquer le remède à ce mal terrible. L'infortuné religieux, qui avait une haute idée de la sainteté de l'apôtre, s'adressa à lui. Il lui fit l'humble aveu de ses fautes : il lui découvrit avec confiance la tentation dont il était tourmenté, le conjurant avec larmes de prier pour lui. Le saint homme prit le religieux à part ; et se dépouillant devant lui de la tunique qn'il portait, il lui dit de s'en revêtir afin de conjurer le péril. A peine le religieux eut-il cédé au désir d'Antoine, qu'une vertu se dégagea des plis de la pauvre tunique : c'était comme une émanation de la chasteté d'âme et de corps de celui à qui elle appartenait. L'effet ne se fit pas attendre. L'orage des sens s'apaisa aussitôt chez le religieux, qui ne ressentit plus de pareilles secousses, ainsi qu'il le déclara devant plusieurs témoins. "

Mais de même que les démons de l'Evangile bannis du corps d'un possédé, allaient se loger chez un autre, ainsi il arriva que le démon se vengea d'Antoine, en cherchant à troubler le couvent qu'il habitait.

Un jour, comme les Frères, après le chant de Complies, se préparaient à vaquer à l'oraison, le Frère qui venait de sonner cet exercice, vit plusieurs malfaiteurs

occupés à dévaster la moisson d'un des principaux amis du couvent. Il courut aussitôt en avertir Antoine. Mais celui-ci, au lieu de s'émouvoir, dit à ses Frères avec tranquillité : Allez au chœur, et faites votre oraison, selon les prescriptions de la Règle, sans vous occuper du prétendu dommage qu'on cause à notre voisin. Ces malfaiteurs sont des démons qui voudraient, par ce stratagème, vous ravir un temps précieux et vou priver des consolations de la présence de Dieu. Gardez-vous bien de donner dans le piège, sous prétexte de charité. Sachez que la puissance des démons est limitée. Dieu ne leur a pas permis de détruire le blé de ces champs : vous en serez convaincus demain matin, en les considérant aussi beaux et aussi riches qu'ils le sont maintenant. Ce discours rassura les religieux. Sur la parole d'Antoine, ils allèrent avec recueillement où la cloche les appelait. Bientôt ils reconnurent qu'on leur avait donné une fausse alerte, et que le Frère sonneur avait été illusionné par l'ange de ténèbres.

Les démons déconcertés par la pénétration d'Antoine ne se tinrent pas pour battus. Ils tournèrent contre sa personne même leurs détestables machinations. Il était invité à prêcher dans une ville de la contrée. Or, le concours du peuple était tel, qu'Antoine vit tout de suite que l'église ne pourrait pas le contenir. En con-

séquence, il se décida à donner son sermon sur la place publique. Il fit dresser une estrade, sur laquelle il devait se placer, avec le clergé, les magistrats et les notables du lieu. Au moment de prendre la parole, il connut par une inspiration intérieure que les démons chercheraient à troubler la cérémonie, mais qu'aucun accident grave n'arriverait. Il commença par avertir son auditoire ; et l'ayant ainsi prémuni contre toute surprise, il entra dans son sujet. Il n'était pas encore au milieu de son sermon, que les démons renversèrent l'estrade, qui s'écroula avec un horrible fracas. On s'effraya d'abord ; mais le souvenir des avertissements d'Antoine calma aussitôt l'émotion publique. Ni le prédicateur, ni ceux qui l'entouraient ne reçurent la moindre blessure. On improvisa une chaire, et Antoine put continuer son sermon, au milieu d'un silence parfait. On admira son esprit prophétique plus encore que son éloquence : son prestige grandit quand il semblait avoir atteint son apogée. La partie était perdue pour les démons : ils avaient travaillé pour leur ennemi.

A travers les fatigues de son ministère, Antoine se délassait avec les âmes fidèles à Jésus-Christ : elles n'étaient pas rares en ce temps-là, malgré les ravages de l'hérésie. Les mères et les petits enfants composaient une clientèle moins entamée que d'autres catégories de la société. Les mères, chrétiennes par instinct, alors

même qu'elles ne l'étaient pas assez par leur vie, étaient sympathiques à l'apôtre franciscain. Elles le suivaient dans ses courses ; elles répondaient à ses appels ; elles le défendaient contre les calomnies des Albigeois ; elles secouraient sa pauvreté, en lui offrant le pain de chaque jour. Quelquefois, quand le soir était venu, elles abritaient sous le chaume de leur demeure ce pèlerin du bon Dieu, qui n'avait où reposer sa tête. De son côté, Antoine était à leur service : sa charité ne se démentait jamais : il écoutait leurs confidences ; il consolait leurs tristesses ; il les encourageait dans leurs défaillances. Les petits enfants avaient des droits particuliers sur son cœur. Il aimait à les caresser et à les bénir. Il voyait en eux le modèle du chrétien. Le spectacle de leur innocence le dédommageait des amertumes que lui causaient les passions humaines : il les laissait venir à lui. Il opéra sur eux plusieurs miracles.

" Un jour, comme le bienheureux Antoine arrivait dans un village pour prêcher, une femme tenait dans ses bras son petit enfant, tout près de la chaudière où elle préparait de l'eau pour lui donner un bain. Le désir d'entendre l'apôtre lui fit perdre la tête, et, dans sa précipitation, elle plongea son enfant dans la chaudière, croyant le déposer dans le bassin. Après le sermon, elle regagnait sa demeure, lorsque les voisins

lui demandèrent ce qu'elle avait fait de son enfant. A ces mots elle se souvint qu'elle l'avait laissé près du feu ; et, pressentant un malheur, elle s'arracha les cheveux et se déchira le visage, disant tout haut qu'elle était une misérable. Elle vola vers sa maison, accompagnée d'un grand nombre de personnes ; mais quel ne fut pas son étonnement de trouver son enfant qui badinait, en souriant, dans l'eau bouillante ! On le retira de la chaudière, et on constata qu'il n'avait pas la plus légère lésion. Tous les assistants poussèrent un cri de joie, en rendant grâces à Dieu et à son saint apôtre."

"Une autre fois, une mère, rentrant du sermon, trouva son enfant mort au fond de son berceau. Dans sa désolation, elle retourna vers le bienheureux Antoine, et lui raconta, avec abondance de larmes, le malheur dont elle venait d'être frappée. Antoine s'émut en écoutant ce récit, et il lui dit à voix basse jusqu'à deux et trois fois : Allez, le Seigneur aura pitié de vous. Pleine de confiance dans la parole du Bienheureux, elle rentra chez elle, et trouva son enfant plein de vie, jouant avec de petits cailloux qu'il n'avait pas auparavant dans les mains."

C'est ainsi que le Bienheureux passait en faisant le bien, consolant toute douleur, et guérissant toute infirmité. Sa campagne contre l'hérésie manichéenne avait

été merveilleuse dans tout le midi de la France, et principalement dans la province du Limousin. Partout il s'était montré le champion de la justice et l'ennemi irréconciliable du vice. Il avait coulé comme un fleuve d'eau vive dans cette région que le souffle de la mort avait desséchée. Sa parole était tombée sur les âmes comme une rosée céleste, il avait ranimé chez elles, la foi éteinte et la charité refroidie.

Tant de travaux, couronnés de si beaux succès, ne devaient pas rester sans récompense. Ordinairement Dieu fait attendre ses serviteurs : il ajourne la gloire qu'il leur réserve, afin que le désintéressement ajoute encore à leurs mérites. Il fit une exception en faveur de son vaillant apôtre, dont le zèle lui rendait ce que l'hérésie lui avait enlevé. "Tandis qu'il était encore exilé dans cette vallée de larmes, soupirant après une félicité dont il avait le pressentiment, il reçut des arrhes de la gloire du Paradis, en contemplant l'Enfant Jésus de ses yeux, et en le portant dans ses bras."

Antoine qui n'avait pour tout trésor que l'Evangile, vivait à la manière apostolique. Il croyait que tout ouvrier est digne de son salaire. En conséquence, il mangeait ce qu'on lui offrait ; et quand une porte s'ouvrait devant lui, il entrait en disant : Que la paix du Seigneur habite en ces lieux. Or un jour, dans un bourg du Limousin, un propriétaire riche et pieux, lui

offrit l'hospitalité dans son manoir. Antoine l'accepta avec empressement, dans l'espérance de trouver au fond de cette demeure éloignée de tout bruit, un repos nécessaire à son âme, et un peu de silence qui favorisât son élévation vers Dieu. Il ne soupçonnait guère la grâce dont il allait jouir.

" Le bourgeois lui avait assigné une chambre séparée du reste du logis, afin qu'il eût plus de liberté pour s'adonner aux douceurs de la contemplation. Or, tandis que le bienheureux Antoine priait tout seul dans sa chambre, le bourgeois allait et venait dans les dépendances de son manoir. A un moment, sa sollicitude et sa dévotion pour le Saint lui firent jeter les yeux vers la chambre où il priait ; et à travers la fenêtre, il vit, dans les bras du bienheureux Antoine, un enfant d'une grande beauté qui l'embrassait avec tendresse. De son côté, le Saint lui rendait les caresses et les baisers ; il ne détachait pas un instant ses regards de sa ravissante figure. Le bourgeois, pâle d'émotion et comme hors de lui-même à la vue de cet enfant, se demandait d'où il pouvait être venu."

Il n'était point le jouet d'une illusion : le spectacle qui s'offrait à lui était une réalité. Le bienheureux Antoine était en tête à tête avec Jésus-Christ, le Fils de Dieu et de la Vierge Marie, descendu du Ciel tout exprès pour le consoler. Le seul nom de Jésus faisait

tressaillir son cœur : sa pensée, toujours présente à sa mémoire, était l'invisible aliment de sa vie. Maintenant il converse avec lui, face à face, comme avec un ami, dans une familiarité touchante. Il n'avait jamais pénétré si profondément dans l'intime de l'amour divin. Jamais il n'avait goûté de joie comparable à cette joie suprême !

Ce coin obscur de Limousin, resté sans nom dans les annales du monde, fut le Thabor du bienheureux Antoine. Dans son humilité, il paraissait embarrassé du miracle qui venait de s'accomplir. Il ne put pas cependant le cacher à son hôte ; " car le saint Enfant Jésus révéla lui-même au bienheureux Antoine que le bourgeois le regardait. C'est pourquoi le Bienheureux, après être resté longtemps en oraison, appela le bourgeois ; et quand le divin Enfant eut disparu, il lui défendit de révéler ce qu'il avait vu, tant que lui serait dans le monde. Mais après la mort du bienheureux Père, le bourgeois divulgua la vision qui vient d'être racontée. Il fit sa déposition en versant des torrents de saintes larmes."

Vers la fin de l'année 1276, toutes les Provinces de l'Ordre recevaient une lettre circulaire de Frère Elie, Vicaire général, annonçant la douloureuse nouvelle du trépas du séraphique Patriarche des Frères-Mineurs. Saint Antoine dut se rendre alors en Italie. Il quitta

le Limousin au commencement de l'année 1227 et se dirigea avec un de ses Frères vers Marseille d'où il devait faire voile pour la Péninsule.

" En traversant la Provence, ils passèrent dans un petit bourg, où une femme, émue de compassion à la vue de leur détresse, leur donna, pour l'amour de Dieu, l'hospitalité dans sa maison. Or donc cette femme, véritable Marthe par la sollicitude qu'elle leur témoignait, mit sur la table du pain et du vin, et courut chez sa voisine, emprunter un vase de verre. Mais Dieu voulant tirer le bien du mal, permit que cette femme, après avoir tiré du vin de son tonneau, pour le servir aux Frères, laissât par inadvertance le robinet du tonneau ouvert, et que tout le vin se répandît par terre. Pour comble de malheur, le compagnon du bienheureux Antoine prit le vase de verre si maladroitement, qu'il le cassa contre la table, de telle sorte que le pied roula d'un côté, tandis que la coupe s'en allait de l'autre. Vers la fin du repas, la charitable femme voulut encore servir à boire aux Frères ; mais en entrant dans son cellier, elle vit tout son vin répandu sur le pavé. Elle revint vers les Frères, pleurant amèrement, et désolée de la perte qu'elle venait de faire. Quand elle l'eut annoncée au bienheureux Antoine, le Saint fut touché de sa tristesse ; il appuya ses coudes sur la table ; il cacha sa tête dans ses mains,

et il se mit à prier avec ferveur. Or, pendant que la femme désolée contemplait le Bienheureux absorbé dans son oraison, il arriva une chose extraordinaire : le dit vase de verre qui était au bout de la table, se plaça sur le pied qui était à l'autre bout, de son propre mouvement, ou plutôt obéissant à une impulsion divine. A ce spectacle, la femme stupéfaite prit aussitôt le vase, et le secouant avec force, elle constata qu'il avait été raccommodé par la vertu de la prière. Elle eut alors la conviction que la vertu qui avait restauré le vase, pouvait lui rendre le vin qu'elle avait perdu. En conséquence, elle courut avec rapidité vers son cellier, et elle trouva son tonneau, un instant auparavant à moitié vide, tellement plein, que le vin arrivait jusqu'à l'ouverture du tonneau d'où il jaillissait en bouillonnant comme s'il coulait du pressoir. Ce que voyant, la bonne femme fut remplie d'une joie inexprimable, et demeura comme hors d'elle-même. Mais quand saint Antoine sentit que sa prière était exaucée, en disciple du Christ, rempli de la véritable humilité, il se hâta de quitter le bourg de peur de recevoir des louanges."

Antoine ne s'éloigna pas sans regret des rivages de France. Cette patrie de ses ancêtres était demeurée un peu la sienne depuis qu'il l'avait arrosée de ses sueurs et fécondée de sa parole. Il lui devait le nom

qu'il portait et le sang qui coulait dans ses veines. Il avait payé sa dette à cette terre fameuse, par les bienfaits de son apostolat : il l'emportait dans son âme ardente, en la recommandant à Dieu.

Antoine s'était acquis en France, sans le chercher, une gloire particulière, à laquelle les plus grands n'arrivent pas toujours : je veux dire la popularité. Il avait été l'homme des masses ; il s'était mêlé à tous leurs mouvements ; il avait parlé leur langue ; il avait soulagé leurs misères ; il avait plus fait auprès d'elles par l'action que par le discours ; enfin il était thaumaturge : ce caractère lui assurait un prestige sans égal. On peut mesurer sa popularité dans les provinces qu'il parcourut, aux monastères qu'il fit germer sous ses pas, aux églises qu'on lui a dédiées, aux oratoires placés sous son vocable, aux confréries qui l'ont pris pour patron, aux statues et aux images qui l'ont représenté dans les différentes circonstances de sa vie, et surtout à la familiarité des âmes avec son nom. Antoine est resté chez nous une vieille et chère connaissance des bonnes gens. Sept cents ans sont passés sur sa gloire, et cette gloire, toujours jeune, excite encore l'attention des fidèles. Les grand'mères racontent ses miracles à leurs petits enfants ; elles leur apprennent la grâce spéciale qu'on obtient de Dieu par son intercession. Ces signes révèlent assez la trace profonde

que l'apostolat d'Antoine avait laissé dans le cœur de nos ancêtres.

La popularité qu'il avait obtenue en France, ne sera surpassée que par celle dont l'Italie va maintenant l'entourer.

CHAPITRE VI

SAINT ANTOINE A ROME : LE DON DES LANGUES. — ASSISE : IL ASSISTE AU CHAPITRE ; IL EST NOMMÉ PROVINCIAL DE BOLOGNE. — RIMINI ; IL PRÊCHE AUX POISSONS. — LES HÉRÉTIQUES VEULENT L'EMPOISONNER ; IL PREND LE POISON SANS EN ÊTRE INCOMMODÉ. — SES DIVERSES MISSIONS. — FONDATION DU COUVENT DE GÉMONE : IL RESSUSCITE UN MORT.

En abordant en Italie, Antoine se rendit directement à Rome, où depuis longtemps sa réputation l'avait précédé. Le Pape le chargea d'y prêcher le Carême de cette année. Bientôt on vit accourir les multitudes pour entendre sa parole : les pécheurs se frappaient la poitrine et confessaient leurs fautes ; les justes se ranimaient dans leur ferveur première ; jamais la cité sainte n'avait offert un spectacle plus édifiant.

Les églises étaient trop étroites pour contenir d'immenses auditoires qui campaient sur les places publiques, attendant avec impatience l'heure où les portes s'ouvriraient. " Antoine parlait selon les exigences des

choses et des situations. Il savait répandre dans ses discours une grâce parfaite, et y mêler le sel de la sagesse, je veux dire une mesure qui en achevait le mérite. Il se montrait tour à tour doux et sévère ; ainsi sa parole attendrissait l'auditoire quand il ne le frappait pas de terreur. Les gens lettrés admiraient la pénétration de son génie et de son éloquence incomparable ; l'art avec lequel il pesait ses pensées et avec quelle prudence et quel tact il les proportionnait aux besoins de tous. Les plus avancés dans les voies de la perfection considéraient avec ravissement comment il *exposait les enseignements spirituels avec le langage de l'esprit ;* les simples chrétiens étaient charmés de ses instructions morales, avec lesquelles il coupait, jusque dans leur racine, les causes et les occasions des vices, pour semer à la place, avec beaucoup d'habileté, les germes des vertus et des bonnes mœurs. Enfin tout le monde, sans distinction d'âge, de rang ou de condition, était dans l'allégresse de recevoir de sa bouche des enseignements appropriés à chaque intelligence, et de se soumettre à des pratiques dont on retirait le plus grand fruit. "

A la fête de Pâques, Grégoire IX, qui venait de succéder à Honorius III, lui ordonna de prêcher aux nombreux pèlerins de nations et de langues diverses venus à Rome pour gagner les indulgences et assister

aux solennités pascales. Le Saint obéit sans hésiter à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, et l'on vit se renouveler, autour de la chaire d'Antoine, le prodige opéré à Jérusalem le jour de la Pentecôte. Des pèlerins innombrables de toute langue et de toute nation entendirent les paroles du Saint, à la stupéfaction générale, aussi clairement, aussi distinctement que s'il eût parlé le langage de chacun d'eux. C'est dans cette nouvelle circonstance que Grégoire IX, admirant la science prodigieuse des Saintes Ecritures que possédait Antoine, le surnomma l'*Arche du Testament*, comme la voix des peuples l'avait déjà appelé le *Marteau des hérétiques*.

De Rome, Antoine se rendit à Assise pour assister au Chapitre général qui devait se tenir cette même année 1227, au lendemain de la Pentecôte. Notre Saint qui était alors Custode de Limoges, fut nommé, au Chapitre, Ministre provincial de Bologne. Il se rendit dans cette province, où l'hérésie des Cathares (1) faisait de grands ravages ; et, sans négliger les devoirs de sa nouvelle charge, il s'employa à évangéliser ces contrées.

(1) *Cathares*, en grec *purs*. Nom donné à tous les hérétiques en général qui affectaient une plus grande pureté et qui se croyaient plus purs que tous les autres chrétiens. Secte impure, qui prétendait, entr'autres jongleries, sacrilèges, remettre les péchés, par une seule imposition des mains, sans exiger l'aveu des fautes, ni même la contrition !

Rimini était devenue le camp retranché des Cathares, sur le versant oriental des Apennins. Cette ville était soumise, comme les autres villes de la Pentapole, à la juridiction des papes. Cette circonstance qui devait favoriser son orthodoxie ne la sauvait pas de la propagande malsaine des ennemis de l'Evangile. Elle était par tempérament querelleuse et rebelle ; son port était accessible au commerce de toutes les nations ; son génie était ouvert à toutes les importations de la pensée humaine.

Un homme moins résolu qu'Antoine aurait hésité : lui entra dans la place, décidé à annoncer la parole de vérité, à insister à temps et à contretemps, à convaincre d'erreur et de perfidie les sectaires effrontés, à les dépeindre tels qu'ils étaient devant les simples surpris par leurs menées ténébreuses, à les menacer des jugements de Dieu ; et, en dernière ressource, disposé à se mettre à leurs genoux, pour les conjurer de ne pas affliger l'Eglise du Christ, en arrachant de son sein les âmes qu'elle engendre dans la douleur et dans l'amour. Il ouvrit des prédications publiques, dans lesquelles il vengea les dogmes catholiques des attaques dont ils étaient l'objet. Il attaqua à son tour les doctrines à la mode, les superstitions honteuses, renouvelées des païens, qu'on accréditait un peu partout ; il n'épargna pas les pratiques clandestines des

initiations. Mais son éloquence, ordinairement si attrayante par son allure franche et courageuse, ne produisit aucun effet. Les Cathares, irrités du zèle qu'il déployait contre eux, ne cédèrent même pas à la curiosité de l'entendre. Ils restèrent plus durs que des pierres : non contents de ne pas se rendre à l'évidence de ses raisonnements, ils le laissèrent prêcher dans le désert.

Antoine à bout de moyens ne se découragea pas. Il tourna ses regards vers le ciel : il répandit dans l'oraison des larmes abondantes, jusqu'à ce que l'inspiration de la grâce vînt le tirer d'embarras. Il s'arrêta à la pensée de changer d'auditoire, et d'aller évangéliser la mer, puisque la terre répondait si mal aux appels de sa charité. En conduisant ainsi les hommes à l'école des êtres privés d'intelligence, il voulut leur donner une leçon solennelle. Il espéra enlever aux Cathares tout prestige sur le peuple, en supposant qu'ils ne se rendissent pas devant la vérité manifestée. Dieu ne trahit pas la foi de son apôtre.

" Le Christ béni voulant faire éclater la sainteté de son serviteur saint Antoine, et montrer avec quel respect on devait écouter ses prédications et suivre sa doctrine, se servit un jour d'animaux sans raison, de poissons, pour reprendre les hérétiques de leur fausse sagesse ; comme autrefois, dans l'Ancien Testament,

il s'était servi d'un âne pour confondre l'ignorance de Balaam. Dans le temps où la ville de Rimini se trouvait infestée d'une multitude d'hérétiques, saint Antoine entreprit de les ramener à la lumière de la vraie foi et dans les sentiers de la vertu, en leur expliquant pendant plusieurs jours, les principes de la religion et les vérités de la Sainte Ecriture. Mais, loin de se laisser convaincre par ses paroles, ces cœurs endurcis et obstinés dans l'erreur refusaient de l'écouter. Inspiré alors par un mouvement divin, le Saint se rendit à l'embouchure de la rivière (1), près du bord de la mer, et là il s'écria : — Poissons de la mer et de la rivière, écoutez ; c'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque les hérétiques refusent de l'entendre. — A ces mots, une multitude de poissons de toute grosseur se pressent auprès de saint Antoine, et le nombre en était si considérable, que jamais on n'en avait vu autant dans cet endroit. Tous, la tête hors de l'eau et tournés vers leur prédicateur, se tenaient paisiblement rangés en ordre. Les plus petits se trouvaient les plus rapprochés de la rive ; ceux de moyenne grandeur se tenaient derrière eux, et les plus gros se trouvaient les derniers, à l'endroit le plus profond. Lorsqu'ils furent ainsi disposés, saint Antoine, d'une voix solennelle, leur adressa ces paroles : — Poissons, mes petits frères,

(1) La rivière Marecchia.

vous devez, autant qu'il est en vous, rendre grâces à notre Créateur des biens dont il vous a comblés ; c'est lui qui vous donne, à votre choix, des eaux douces ou salées : c'est à lui que vous devez ces innombrables retraites où vous pouvez vous réfugier au moment de la tempête, et c'est de lui que vous avez reçu cet élément clair et transparent, avec toute la nourriture nécessaire à votre subsistance. Ce Dieu libéral et bienfaisant vous imposa, au jour de votre création, l'ordre de croître et de vous multiplier et il vous donna sa bénédiction. Et puis, quand survint le déluge universel, tous les animaux périrent, et vous fûtes les seuls qu'il mit à l'abri de tout danger. Il vous a donné des nageoires au moyen desquelles vous pouvez courir où il vous plait. C'est à vous qu'il a confié le soin de conserver le prophète Jonas, et, au bout de trois jours, de le rendre sain et sauf. C'est vous encore qui avez fourni à Notre Seigneur Jésus-Christ de quoi payer le cens ; à ce Dieu qui, semblable à un pauvre, n'avait alors rien à donner. Enfin, par un choix mystérieux, c'est vous encore qui avez servi de nourriture au Roi éternel, avant et après sa résurrection. Au souvenir de ces bienfaits si multipliés et si précieux, louez donc et bénissez le Dieu de qui vous les tenez ; vous y êtes obligés plus que toutes les autres créatures. — En écoutant ces exhortations, les

poissons ouvrent la bouche, inclinent la tête, et par leur attitude respectueuse s'efforcent, autant qu'il est en eux, de rendre à Dieu leur tribut de louanges.

A cette vue, saint Antoine s'écrie transporté de joie : Béni soit le Dieu éternel, puisque des poissons lui rendent plus d'hommage que des hérétiques, et que des animaux sans raison écoutent sa parole avec plus de docilité que des hommes infidèles ! Cependant la multitude des poissons augmentait à mesure que le Saint leur parlait, et pas un d'eux ne quittait l'endroit où il s'était placé. Au bruit de ce prodige, toute la ville accourut, et les hérétiques, en présence d'un miracle aussi étonnant et aussi manifeste, se sentirent entièrement touchés, se jetèrent aux pieds du saint prédicateur et demandèrent à entendre ses instructions. Aussitôt le Saint se mit à leur prêcher avec tant de force que tous se convertirent et revinrent à la foi de Jésus-Christ ; tandis que les fidèles, fortifiés eux-mêmes, demeurèrent remplis de la joie la plus vive.

Alors saint Antoine congédia les poissons, avec la bénédiction de Dieu ; et la multitude se retira ravie du prodige éclatant dont elle venait d'être témoin. Après cela le Saint demeura plusieurs jours encore à Rimini, et il y produisit dans les âmes les fruits les plus abondants (1).

(1) Fioretti chap. XI.

Cependant il y avait encore des résistances : rarement le miracle a raison de tout le monde. Quand il n'éclaire pas les esprits prévenus, il achève de les aveugler : ce terrible état est le châtiment de leur orgueil. Les Cathares qu'Antoine n'avaient pas ramenés, s'irritèrent de leur défaite, et résolurent de se débarrasser de lui, au plus tôt, pour sauver le reste de leur popularité et de leur clientèle.

" Il arriva un jour qu'Antoine fut invité à dîner par les hérétiques, dans une province d'Italie (2). Le Saint accepta leur invitation, afin d'avoir l'occasion de les retirer des ténèbres de l'erreur, à l'exemple de Jésus-Christ qui, pour le même motif, mangeait avec les publicains et les pécheurs. Mais parce que une conscience criminelle s'arrête naturellement à des pensées perverses, les hérétiques, qu'il confondait fréquemment dans ses discours, formèrent contre lui un projet funeste. Ils lui présentèrent un plat empoisonné, capable de lui donner la mort sur le champ. Immédiatement le Saint-Esprit lui révéla l'infernale trame. Alors le Saint leur reprocha la malice de leurs sentiments, et leur adressa de pieuses et pacifiques exhortations. Mais les hérétiques, grands artisans du mensonge, imitant en cela le diable qui est le père du mensonge, lui répondirent qu'en agissant ainsi, ils

(2) L'Annaliste de l'Ordre ne désigne pas l'endroit où ce miracle s'accomplit ; l'opinion commune le place à Rimini

avaient simplement voulu expérimenter la vérité de cette parole de l'Evangile : *S'ils boivent un poison mortel, il sera pour eux inoffensif.* Alors ils se mirent à lui persuader qu'il devait manger le plat qu'on lui avait offert, avec promesse, s'il ne lui arrivait aucun mal, d'embrasser pour toujours la foi de l'Evangile. Ils ajoutaient que s'il craignait d'en manger, ils concluaient de là que la parole de l'Evangile était fausse. Mais saint Antoine fit avec intrépidité le signe de la croix sur le plat, et, le prenant dans ses mains, il leur dit : Je vais faire ce que vous voulez ; non pas pour tenter Dieu, mais pour vous prouver combien j'ai à cœur votre salut et le triomphe de l'Evangile, et comment je ne recule devant aucun péril pour ces deux grands intérêts. Il mangea donc du plat empoisonné ; mais il n'éprouva aucune indisposition. Ce que voyant, les hérétiques se convertirent à la foi catholique. "

Ainsi se termina la courte mais brillante mission du Bienheureux à Rimini.

De Rimini, l'infatigable missionnaire alla évangéliser Aquilée, Goritz, Udine, Gémone, Conégliano, combattant partout l'hérésie, ramenant les populations à la pratique de leurs devoirs religieux, et établissant des maisons de son Ordre, afin de maintenir ainsi le bien opéré par sa parole.

Il est fait une mention particulière de la fondation

de Gémone, petite ville située sur le Tagliamento, à quelques lieues dU'dine. Cette fondation est célèbre par le miracle qu'Antoine y opéra ; voici à quelle occasion. Tandis qu'il dirigeait les travaux du couvent, mêlé aux ouvriers, un paysan passa près du chantier avec une charrette traînée par des bœufs. Il le pria de lui prêter un moment sa charrette, pour transporter d'un lieu voisin une certaine quantité de briques qui devait entrer dans la construction du couvent. Le paysan qui n'était pas d'humeur à obliger le Saint, déguisa ses sentiments. Il refusa le service qu'il lui demandait, sous prétexte qu'il portait un mort. Or ce prétendu mort n'était autre que le fils du paysan, qui dormait étendu sur la charrette. A ces mots le Saint n'insista pas ; et il se retira, tandis que le paysan, souriant avec malice, réveillait le jeune homme pour lui raconter la ruse dont le moine maçon avait été la dupe. Mais ses efforts furent inutiles : sans s'en douter, il avait dit vrai en répondant qu'il portait un mort. A ce spectacle, il fut saisi de frayeur et il poussa des cris de détresse. Il laissa sa charrette et courut vers le Saint pour le conjurer, en versant un torrent de larmes, de lui rendre son fils. Le Saint fut ému de compassion devant une douleur si profonde, accompagnée d'une foi si vive. Il se dirigea vers la charrette funèbre ; et, faisant sur le cadavre le signe de la croix,

il tendit la main à l'adolescent qui se leva plein de vie. C'est ainsi que les saints se vengent des injures qu'on leur adresse.

Ce miracle termina les travaux d'Antoine pendant l'année 1227. Au commencement de l'année suivante, nous le trouvons à Trévise et à Venise qu'il ne fait que traverser. Il était en route pour Padoue où il prêcha le carême : le jour des cendres tombait le 9 février. C'est le moment le plus solennel de la vie du Bienheureux. *Le sentier du juste*, dit le Sage, *est semblable à la lumière qui augmente toujours, jusqu'à ce qu'elle arrive à son midi.* Nous avons vu dans cette histoire la vérification de ces paroles. Antoine parti un peu tard, ne s'arrêta pas dans sa course. Du couvent des Oliviers aux rivages de l'Afrique, de là à Assise, à Forli, à Bologne, en France, à Rome, à Rimini, il suit une marche ascendante ; il projette des clartés de plus en plus vives. Mais on dirait que ce n'est là que la préface de son existence ; tout ce qui nous reste à dire est magnifique.

CHAPITRE VII

SAINT ANTOINE A PADOUE. — FRUITS MERVEILLEUX DE SES PRÉDICATIONS. — AUTRES MERVEILLES. — SAINT ANTOINE ET LE CRUEL EZZELINO. — SES AUTRES MISSIONS. — L'USURIER DE FLORENCE — IL ASSISTE AU CHAPITRE GÉNÉRAL D'ASSISE, OU IL QUITTE LA CHARGE DE PROVINCIAL POUR RENTRER DANS LA VIE PRIVÉE. — FIN DE SA CARRIÈRE APOSTOLIQUE.

Padoue est le théâtre sur lequel Dieu va manifester avec le plus de richesse, les trésors de grâce qu'il avait versés dans l'âme de son serviteur. Je ne sais pas si en cheminant dans la plaine luxuriante au milieu de laquelle Padoue est située, tandis qu'il apercevait à l'horizon ses murailles fortifiées, et les flèches hardies de ses temples, Antoine eut le pressentiment de son avenir. Les Saints ont assez souvent le pressentiment des tribulations qui les attendent. Dieu ne leur cache pas cette vision, parce qu'il les rend capables de la regarder avec tranquillité. Ils ont encore celui du bien

qu'il y a à faire. En considérant une situation, ils n'oublient qu'une chose : la gloire qui poussera sous leurs pas et dont l'humilité leur dérobe la périlleuse et trop humaine perspective. Il est donc permis de croire qu'Antoine ne soupçonna pas ce que Padoue lui réservait. Il rendra à cette malheureuse cité le véritable Evangile, obscurci par l'hérésie : il fera refleurir la pureté de ses mœurs : il rétablira la paix parmi les citoyens divisés : il exercera une influence salutaire sur ses destinées politiques, et la préservera des maux prêts à fondre sur elle. Après avoir été son apôtre, il deviendra le plus illustre de ses enfants. Padoue portera son nom dans les fastes de l'Ordre des Frères-Mineurs. Padoue lui donnera le sien. C'est avec ce baptême de reconnaissance et d'amour que sa mémoire arrivera jusqu'à la postérité la plus reculée. Enfin il aura sa tombe à côté de son second berceau : mort, il vivra dans la gloire que lui assurera sa patrie adoptive. Mais Antoine n'avait pas de pareilles préoccupations. En regardant Padoue, il songeait aux ravages que les sectaires avaient produits dans son sein. Alors ses entrailles tressaillirent : son cœur se déploya sur elle, comme pour ramasser ses enfants égarés et les réchauffer au foyer de la charité de Jésus-Christ. Il franchit ses portes avec simplicité : le moment venu, il ouvrit sa station, en priant le ciel de la bénir.

Le moment ne se fit pas attendre longtemps : dès le début le Bienheureux fascina son auditoire. Le concours était immense : on venait de tous côtés avec empressement, et on recueillait avec avidité sa parole éloquente. "Chose digne d'admiration, écrit l'Auteur anonyme, dans les rangs de ces masses humaines entassées dans le temple, on n'entendait pas une seule plainte ; aucune trace de dissipation ; aucune parole déplacée ne gâtait la beauté de la scène. Les petits enfants faisaient comme tout le monde ; ils retenaient leurs vagissements, pour ne pas interrompre le prédicateur. On prêtait une oreille attentive ; on attachait les regards sur l'homme de Dieu ; on ne ressentait aucune lassitude, tant était grande la dévotion avec laquelle on le suivait." La parole d'Antoine sortait comme d'une fournaise ardente. C'était une merveille de voir comment il remuait ses auditeurs. Il pénétrait jusque dans la moëlle des âmes. Il produisait chez elles une émotion profonde, accompagnée de regret et de haine pour les faiblesses et les crimes de leur vie. A cette époque de foi naïve, les pécheurs donnaient un libre cours aux sentiments dont ils étaient agités intérieurement. "Ils se tournaient vers leurs voisins, et ils disaient à haute voix, en poussant des gémissements : Malheureux que je suis ! jusqu'à ce jour, je n'avais pas compris la laideur du péché. Si, je l'avais connue

à coup sûr jamais je ne l'aurais commis. Alors ils s'exhortaient mutuellement à faire une bonne confession, à entreprendre de pieux pèlerinages par esprit de religion, à s'imposer des jeûnes rigoureux, à jours fixes, en l'honneur de la Mère de Dieu, et à accomplir d'autres œuvres de piété. En même temps ils versaient des torrents de larmes ; ils poussaient de longs soupirs ; ils frappaient leur poitrine à coups redoublés, avec une componction dont aucun récit ne saurait donner l'idée à ceux qui n'en furent pas les témoins." Du reste ces démonstrations étaient sincères, car elles étaient suivies des conversions les plus éclatantes. A la voix de l'apôtre, les haines héréditaires se calmaient ; les citoyens divisés par les opinions politiques et par les préjugés de secte se réconciliaient, en se donnant le baiser de paix ; les portes des prisons s'ouvraient ; les malheureuses victimes de la loi ou des vengeances, que l'esprit de parti rendait alors si fréquentes, recouvraient leur liberté. Les usuriers restituaient le bien mal acquis. Les créanciers renvoyaient les gages dont ils étaient les débiteurs ; ils remettaient les dettes de la veuve et de l'orphelin. Dans tous ces arrangements, l'homme de Dieu était pris pour arbitre. Chacun s'en rapportait à son avis, avec une confiance illimitée, dont il profitait pour le bonheur général de la cité. Cependant les hommes de mauvaise vie rougis-

saient de leurs désordres ; les lieux de plaisir étaient déserts. D'insignes voleurs et des brigands de grand chemin, laissaient leur abominable métier. C'est à cette époque qu'Antoine convertit une bande de douze brigands. " L'an du Seigneur 1292, un vieillard rapporta à un Frère Mineur qu'il avait connu le bienheureux Antoine. — J'étais, dit-il, brigand de profession. Je faisais partie d'une bande de douze brigands comme moi ; nous habitions dans les bois et nous détroussions tous les voyageurs qui passaient près de nous. Mais ayant entendu parler de la réputation que le bienheureux Antoine s'était acquise dans ses prédications, nous résolûmes, tous les douze, de nous rendre au sermon, un certain jour, cachés sous un vêtement étranger. Nous ne pouvions pas croire aux récits, selon nous exagérés, des effets qu'il produisait ; car on le comparait à une torche ardente et on l'appelait un nouvel Elie. Un soir donc qu'il devait annoncer la parole de Dieu, nous nous mîmes en route pour l'entendre ; mais tandis que nous prêtions l'oreille aux accents qui sortaient de son âme enflammée, nous sentîmes le regret de nos crimes s'éveiller dans nos cœurs. A la fin de son discours, notre componction était profonde. Les souvenirs de notre vie souillée de forfaits nous bouleversaient. Quand le bienheureux Père nous eut entendus l'un après l'autre en confes-

sion, il nous défendit de continuer nos désordres. Il promit à ceux qui y renonceraient les joies du paradis. Il menaça ceux qui y persévèreraient des supplices de l'enfer. Plusieurs violèrent leurs serments, et finirent mal, comme le Bienheureux le leur avait prédit. Ceux qui furent fidèles à leurs engagements, s'endormirent dans la paix du Seigneur. — Le vieillard ajouta : Le bienheureux Antoine nous avait donné pour pénitence de faire douze fois le pèlerinage au Tombeau des Saints Apôtres, c'est le douzième que j'accomplis aujourd'hui. — Tandis qu'il avançait dans ce touchant récit, des torrents de larmes coulaient de ses yeux. Il attendait, selon la promesse que le Bienheureux lui avait faite, la paix de la vie éternelle, après avoir achevé le cours de sa vie mortelle."

Les succès qu'Antoine obtenait en chaire amenèrent au sacré tribunal une multitude énorme de pénitents de tout sexe, impatients de confesser leurs péchés. Il avait de la peine à suffire à une pareille besogne. Il était aidé par les Frères-Mineurs et par les prêtres séculiers : mais tous ensemble, ils succombaient à la tâche. "Plusieurs, parmi ceux qui se présentaient pour obtenir le pardon, déclaraient qu'ils avaient reçu des avertissements divins ; qu'ils avaient l'ordre de s'adresser à Antoine et de se soumettre en tout à ses conseils. D'autres n'hésitaient pas d'affirmer que, pendant leur

sommeil, l'homme de Dieu leur avait apparu et qu'il leur avait dit : Levez-vous, Martin, levez-vous, Agnès ; allez trouver tel Père, et confessez-lui le péché que vous avez commis dans tel endroit, et que personne ne connaît, excepté Dieu."

Cependant Dieu ne laissait pas les travaux de son serviteur sans récompense. A part les consolations intimes dont il inondait son âme, il faisait éclater des miracles jusque dans le ministère obscur et sans écho du confessionnal. "Un jour le Bienheureux avait été plus éloquent encore qu'à l'ordinaire. Un homme de l'auditoire fut bouleversé par sa parole. Quand il se présenta pour accuser ses péchés, conformément au conseil qu'on lui avait donné, il poussa des soupirs si profonds, il avait dans la voix de tels sanglots, qu'il fut dans l'impuissance de proférer un seul mot. Alors le Bienheureux lui dit de mettre ses péchés par écrit, afin qu'il pût en prendre connaissance à la lecture. Le pénitent fit ce qu'on lui ordonnait : mais quand l'homme de Dieu eut le papier entre ses mains, l'écriture avait disparu ; elle était aussi effacée que si jamais on n'y avait tracé aucun caractère." Ce phénomène avait une très-haute et très-douce signification. Il était pour le pénitent éploré la preuve que ses péchés lui étaient pardonnés au ciel. Il avertissait l'apôtre que sa peine n'était pas inutile, puisqu'il

déterminait par sa parole des repentirs si efficaces.

Mais l'esprit du mal était jaloux de tant de merveilles, parce qu'elles affaiblissaient son empire. Ennemi irréconciliable de toutes les bonnes entreprises, il essaya de détourner le saint homme Antoine de ses pieux desseins, dont le succès était déjà si avancé, en le tourmentant par des illusions nocturnes. "Ce que je vais raconter, écrit l'Auteur anonyme, n'est pas une fable : l'homme de Dieu le confia lui-même à un Frère pendant sa vie. Donc une nuit, pendant la sainte quarantaine, au commencement des travaux apostoliques auxquels nous avons vu que l'homme de Dieu s'était consacré, pour restaurer ses membres fatigués, il cherchait un peu de repos dans quelques instants de sommeil. Mais voilà que tout à coup l'impur satan envahit sa cellule, et le saisissant à la gorge, il le serrait avec tant de violence, que si une force divine ne l'avait pas arrêté, Antoine aurait été très-certainement étranglé. Aussitôt le Bienheureux invoqua le nom de la Mère de Dieu, et traçant le signe de la croix rédemptrice, il entonna à haute voix l'hymne : *O gloriosa Domina.* Ainsi il mit en fuite l'esprit de ténèbres : aussitôt il se sentit délivré de ses embûches. Comme il désirait jouir de la honte de la défaite de Satan, et qu'il le cherchait des yeux, il aperçut une clarté céleste répandue dans sa pauvre cellule, qui la faisait resplendir

comme le vestibule du Paradis."

Après ce combat d'où il était sorti victorieux, l'intrépide apôtre continua de s'appliquer au rude labeur de la prédication, avec une énergie qui ne connaissait pas de défaillance. Les efforts de l'enfer pour traverser son œuvre, produisaient des effets tout contraires. Le peuple devenait de jour en jour plus avide de l'entendre. Il s'était établi dans la ville une sainte émulation : c'est à qui courrait plus vite pour recueillir les enseignements qui tombaient d'une bouche si éloquente. L'affluence fut bientôt si considérable, qu'il fallut instituer des stations quotidiennes dans chaque église en particulier, à tour de rôle ; mais cette mesure ne résolut pas la difficulté, à un moment l'espace manqua tout-à-fait. Aucune enceinte ne pouvait contenir les foules qui se pressaient, et dont le flot envahissant montait sans cesse. Les places publiques elles-mêmes se trouvèrent trop étroites. Alors le Bienheureux songea à sortir hors des murs, pour s'installer en rase campagne ; "afin, dit l'Auteur anonyme, que la rosée de la doctrine du salut qui coulait de l'abondance de son cœur, rafraîchît la terre, en fertilisant son sein." Il désigne sous cette touchante image, les âmes qui avaient soif de la vérité et de la justice, et auxquelles le Bienheureux allait ouvrir les sources sacrées, pour les désaltérer.

Alors on vit un spectacle admirable qui s'est reproduit plus d'une fois dans les annales de l'Eglise, mais qui rarement a été surpassé. La région dont Padoue était la capitale, s'ébranla en entier. Des villes voisines, des châteaux, des bourgades, des multitudes innombrables se rendaient sur le théâtre où l'homme de Dieu, Antoine, déployait son zèle, avec l'espérance fondée que la doctrine de sa parole les mettrait sur le chemin du salut. Ces braves gens qui appartenaient à toutes les classes de la société, se levaient au milieu de la nuit : ils marchaient par des sentiers difficiles ; et ils cherchaient à se devancer les uns les autres. Pour éclairer les ténèbres profondes, ils portaient à la main des flambeaux allumés. Ils s'avançaient à grands pas, afin de prendre place, les premiers, autour de la chaire de l'homme de Dieu. On voyait accourir des soldats et des dames de la plus haute noblesse qui ne craignaient pas de s'aventurer au milieu de la nuit. Tandis qu'autrefois elles avaient coutume d'attendre en plein jour pour se lever, maintenant elles avaient oublié leur délicatesse. Il ne leur en coûtait rien de s'habiller longtemps avant l'aurore, et d'attendre pendant plusieurs heures que le sermon commençât. Leur ferveur se manifestait par d'autres signes encore plus éclatants. Elles s'étaient dépouillées volontairement de toutes vaines parures, pour se vêtir de robes de

bure : à leur tenue on les aurait prises pour des religieuses.

Dans ces circonstances mémorables, l'évêque de Padoue donnait l'exemple à son troupeau. Il assistait, à la tête de son clergé, aux instructions du Bienheureux, avec une humilité très-édifiante. Sa présence ne contribuait pas peu à attirer les foules et à soutenir leur courage, au milieu des fatigues inséparables d'un tel dévouement. Quand Antoine prêchait, on comptait jusqu'à *trente mille* âmes autour de lui. L'attention qu'on lui prêtait était si vive, de tous les points de cette immense assemblée, qu'on n'entendait pas un murmure ni le plus léger bruit. Ces jours-là les marchands fermaient leurs boutiques : ils ne consentaient pas à vendre avant la fin du sermon, tant était ardent le désir qu'ils avaient de l'entendre. Les femmes se distinguaient parmi tous les auditeurs par les pieuses indiscrétions auxquelles elles s'abandonnaient. Elles avaient le soin de venir munies de leurs ciseaux, et elles coupaient dévotement des parcelles de la robe du Saint, pour en faire des reliques.

Padoue était transformée. L'hérésie confondue se retranchait dans le silence qui était devenu son dernier asile. Le vice ne levait plus la tête : la discorde n'agitait plus ses serpents dans les cœurs ; la vérité avait recouvré ses droits ; la vertu triomphante

déployait tous ses charmes.

Les notables vinrent en corps remercier Antoine de ce qu'il avait fait pour la cité ; et, à leur demande, il écrivit les discours dont les salutaires effets avaient régénéré la ville entière.

Peu après, Antoine quittait Padoue pour voler au secours des habitants de Vérone, sur lesquels Ezzelino de Romano, gendre de Frédéric II, faisait peser, comme sur le reste de la haute Italie, un joug intolérable. Impossible de compter les victimes de sa cruauté, impossible de décrire tous les genres de supplices inventés par son inhumaine férocité. Il était la terreur des populations ; il étouffait dans le sang les moindres révoltes contre son autorité. Par son ordre, "on tuait les chevaliers et les nobles citoyens par grandes troupes, dans les places publiques ; puis on mettait les corps en pièces et on les rassemblait pour les brûler. Les amis, les parents, les frères se livraient l'un à l'autre ou s'entretuaient de leurs propres mains, croyant gagner les bonnes grâces du tyran qui, peu de jours après, les faisait mourir eux-mêmes. Il faisait arracher les yeux aux enfants des nobles, puis les laissait mourir de faim dans ses prisons où périssaient aussi quantité de dames et de filles nobles. Chaque jour on faisait mourir des personnes dans les tourments ; et on entendait jour et nuit leurs cris lamentables. Toute-

fois aucun n'osait se plaindre publiquement de tant de maux : il fallait louer Ezzelino dans ces monstrueuses cruautés, le traiter de juste, de sage, de conservateur de la patrie, lui souhaiter la vie et la victoire : encore ne gagnait-on rien par ces flatteries. Toujours également impitoyable, il n'épargnait ni âge, ni sexe, ni profession. Il traitait le clergé comme le peuple, les religieuses comme les séculiers. Il prenait les biens des évêchés, des abbayes, et des autres bénéfices, et s'en servait pour commettre plus facilement ses crimes. Il n'y avait plus ni prédication, ni confession, ni visite des saints lieux, ni autre pratique extérieure de dévotion.(1)"

" Vérone, après bien d'autres villes, était tombée au pouvoir du tyran, et Padoue, tremblant au récit des atrocités commises en ce lieu, n'avait plus qu'à attendre le même sort. Emu des alarmes de ce pauvre peuple, Antoine comprend que Dieu exige de lui un grand acte de courage. Il vient donc à Vérone, et se fait introduire dans le palais du féroce Ezzelino, comme ayant à lui faire des communications très-importantes. Dès qu'il est en sa présence, le Saint, sans se soucier du péril, et fixant sur ce tigre un regard assuré : " Sacrilège ennemi de Dieu, s'écrie-t-il, tyran cruel, chien enragé, quand cesseras-tu de verser le sang innocent ?

(1) Fleury, Histoire ecclés. Tom. XVI. — César Cantu, Hist. Univ. Tom. II.....

Le sang des chrétiens élève vers le ciel un cri de vengeance contre toi ; la sentence divine plane sur ta tête, et ton jugement sera effroyable.... " Le Saint dans la hardiesse de ce langage, adressa au tyran les plus durs reproches sur sa conduite scandaleuse et effrontée. Les satellites armés qui entouraient Ezzelino, toujours prêts à accomplir ses volontés, n'attendaient qu'un signe pour mettre à mort ce moine dont l'audace bravait ainsi leur maître. Mais Dieu tient dans ses mains même les cœurs les plus pervers. Ezzelino, attiré à la voix d'Antoine, comme autrefois Attila à la voix de Léon, se prosterne devant l'apôtre intrépide, lui fait l'aveu de ses crimes, et se déclare prêt à obéir à ses ordres. Ses satellites et ses complices étaient stupéfaits. Ezzelino leur avoua plus tard qu'il avait vu sortir du visage de cet homme une lueur éclatante qui l'avait épouvanté ; et, qu'à son aspect, il s'était cru au moment d'être précipité au plus profond de l'enfer.

Le tyran conçut pour Antoine une estime singulière. Pendant quelque temps, il ne commit pas de nouveaux crimes. Mais son instinct pervers, dont il s'était fait l'esclave, tendait à reprendre le dessus. Se sentant gêné par le Saint, il résolut de mettre sa vertu à l'épreuve, et de lui donner la mort, après avoir diminué dans l'esprit du peuple la haute considération dont il jouissait. Le monstre remit donc à ses serviteurs un

présent considérable et leur dit : "Allez offrir ce présent de ma part à Frère Antoine, avec le plus d'humilité et de dévotion que vous pourrez ; s'il l'accepte, tuez-le aussitôt ; mais s'il le refuse avec indignation, supportez tout avec patience, et revenez sans lui avoir fait aucun mal." Ces perfides envoyés, s'étant présentés très-humblement devant Antoine, lui dirent : "Votre fils, Ezzelino de Romano, se recommande à vos prières, et vous conjure d'accepter cette modeste offrande qu'il vous adresse par dévotion ; daignez intercéder auprès du Seigneur pour le salut de son âme." Le Saint refusa avec indignation un présent fruit du vol et du brigandage, et intima à ces envoyés de se retirer sur-le-champ, afin que sa demeure ne fût pas souillée plus longtemps par leur présence. Quand Ezzelino apprit l'accueil fait à ses dons, il dit à ses satellites : "C'est un homme de Dieu, laissez- le en paix ; qu'il dise de moi tout ce qu'il voudra."

Après avoir visité Padoue et calmé les inquiétudes des habitants, Antoine se rendit à Bologne, évangéliser Ferrare, prêcha l'Avent et le carême de l'année suivante (1229) à Florence. Il retourna ensuite dans la haute Italie : à Milan, il travailla à convertir les Vaudois. Il visita successivement Verceil, Varèse, Brescia, Vérone, Mantoue, semant sur son passage la sainte parole, combattant l'erreur et lui arrachant de

nombreux adeptes pour les convertir à l Eglise.

Les biographes de notre Saint rapportent ici un trait remarquable. Le Saint prêchait à Florence, où l'usure était un désordre très commun. Or, un usurier notoire et des plus riches étant mort, Antoine fut invité à faire l'éloge du défunt. Il prit pour sujet de son allocution ces paroles de l'Evangile : " *Où est votre trésor, là est votre cœur* :" et développant ce texte avec force, il s'écria d'une voix terrible et inspirée : " Ce riche est mort et il a été enseveli dans l'enfer. Allez à son trésor, et là vous trouverez son cœur. " A ces paroles, l'auditoire est comme frappé de la foudre. Les parents consternés sont à peine rentrés dans leur demeure, qu'ils ouvrent le coffre renfermant les richesses du défunt et trouvent au milieu des pièces d'or le cœur de ce malheureux usurier (1). "

En 1230, le serviteur de Dieu se dirigea, quelques jours avant la Pentecôte, vers Assise, où devait avoir lieu la translation du corps de saint François. Il assista ensuite, comme Provincial, au chapitre général qui fut présidé par le Père Jean Parent. L'homme de Dieu y obtint d'être délivré de sa charge pour rentrer dans la vie privée et se consacrer uniquement au ministère apostolique. Le chapitre terminé, Antoine alla passer quelques jours sur la sainte montagne de l'Al-

(1) Auréole Séraph. — Vie anonyme — Boll. . . . .

verne, afin de s'y reposer dans la solitude de ses incessantes fatigues, et de s'y préparer à de nouveaux labeurs. On lui donna une cellule qui se voit encore près du lieu de la Stigmatisation.

Vers la fin de l'année 1230, notre Saint reprit ses courses apostoliques : il reparut à Padoue, y prêcha le carême (1231), et sa prédication produisit de nouveau dans cette ville les fruits les plus merveilleux. Il évangélisa ensuite les villes et les bourgs voisins de Padoue, réconciliant les pécheurs, convertissant les hérétiques, étouffant les haines et les désordres, ramenant partout la paix.

L'heure de la récompense approchait pour cet infatigable ouvrier évangélique ; Antoine en avait été averti par révélation.

CHAPITRE VIII

SAINT ANTOINE CONNAIT, PAR RÉVÉLATION, QUE SA FIN EST PROCHAINE. — SON BREF SÉJOUR A L'HERMITAGE DE CAMPIETRO. — LE GIGANTESQUE NOYER ET LES TROIS CELLULES. — Sa DERNIÈRE MALADIE. — SA MORT. — SES FUNÉRAILLES.

Antoine, le véritable apôtre du Christ béni, connaissait, bien à l'avance, l'heure de sa mort. Elle était maintenant prochaine ; mais pour ne point attrister ses Frères, il ne voulut pas la leur révéler.

Cependant, " environ quinze jours avant sa mort, le bienheureux Antoine, assis sur une colline, regardait la plaine, parée à cette saison de tous les charmes du printemps. Il jeta les yeux sur Padoue qui s'épanouissait à son centre et semblait sortir d'un bouquet de fleurs. Alors il ressentit un tressaillement intérieur ; il se mit à la féliciter de la beauté de son site et de la couronne que Dieu avait attachée à son front. Ensuite il se tourna vers son compagnon de route, et il pro-

phétisa la gloire dont elle serait bientôt comblée. Mais il ne dit pas quelle serait cette gloire ; encore moins de qui elle viendrait. ”

L'événement se chargeait d'éclaircir ce mystère. Au lendemain de la mort du bienheureux Antoine, Padoue recueillera les bénéfices des paroles qu'il lui adressa en la quittant. Alors commencera la procession des peuples qui viendront de tous côtés la visiter : ses murs seront trop étroits pour contenir les multitudes. Nuit et jour elle retentira des louanges de son incomparable apôtre : elle succombera sous le poids et la magnificence des présents dont on ornera ses temples : elle sera inondée des miracles qui s'accompliront dans son sein, autour de l'autel où reposera son trésor. Le nom d'Antoine sera son plus beau titre : par lui elle sera la consolation de tous les malheureux. “ O Padoue, cité chérie de Dieu, autrefois si heureuse aux jours immortels d'Antoine ! Tu as raison de te livrer à l'allégresse et de laisser éclater tes transports. Sois toujours digne de la bénédiction de l'élu de Dieu, Antoine, qui t'a valu un magnifique patrimoine de gloire ; garde jusqu'à la fin avec jalousie le dépôt que le ciel t'a confié ! ”

Cependant l'homme de Dieu, Antoine, songea à profiter des quelques jours de loisir qui lui étaient accordés. Il partit pour Campietro, petit bourg au nord de

Padoue, dans une région très retirée et très paisible. Là vivait un noble seigneur appelé Tisso, qui avait eu une existence orageuse, dans les camps en temps de guerre, et durant la paix dans les pays où il continuait le métier des armes. Mais il sut réparer tous ses désordres par une vie exemplaire : Dieu se servit du bienheureux Antoine pour le ramener à lui. Touché par sa parole, il renonça à la milice et aux honneurs du siècle : il se mit corps et biens à la disposition du saint homme, pour suivre en tout ses conseils. Il entra dans le Tiers-Ordre de saint François ; et il fut jusqu'à la fin le modèle de toutes les vertus. L'arrivée de son père spirituel lui causa uue joie difficile à décrire : il lui fit un accueil où le respect se mêlait à la tendresse : il l'entoura de prévenances et de soins. Il avait sur son domaine un bosquet, situé à une petite distance du couvent des Frères, dans lequel se trouvait un noyer gigantesque dont le tronc donnait naissance à six branches qui, en s'élevant et en réunissant leur feuillage, formaient une espèce de couronne impénétrable aux rayons du soleil. A la vue de ce noyer, l'homme de Dieu désira qu'on lui bâtît une cellule entre les branches, parce que ce lieu lui semblait très propre à favoriser le recueillement et la tranquillité de l'âme. Dès que le bon Tisso eut appris de la bouche de ses Frères le pieux désir du saint homme,

il se mit à construire sur le noyer trois petites cellules : une pour le Bienheureux, les deux autres pour le Frère Luc et le Frère Roger, ses compagnons de voyage. Il fit cette besogne avec une grande dévotion : quand elle fut terminée, les trois solitaires s'installèrent dans leur couvent aérien.

" Au fond de sa cellule verdoyante, le bienheureux Antoine menait la vie érémitique où il goûtait d'ineffables délices. Il se nourrissait des sucs embaumés de l'Ecriture Sainte : il s'adonnait fréquemment à la contemplation. Le noyer de Campietro fut sa dernière demeure, tant qu'il vécut parmi les hommes. Là, séparé des foules tumultueuses, et du bruit des événements du monde, il pensait à lui-même, sans cesse occupé à de saintes méditations, et absorbé dans de ferventes prières. Ainsi il s'élevait toujours plus haut au-dessus des choses périssables ; il purifiait son cœur de toutes les souillures que la vie a coutume de faire contracter aux nôtres. Sublime pénitent qui n'avait à expier que son innocence, il recherchait avec soin les grains de poussière que le commerce des séculiers aurait pu déposer sur lui. Quand il croyait découvrir quelque légère imperfection, il versait d'abondantes larmes de componction, véritable baptême qui, ne trouvant pas de taches à laver, faisait resplendir son âme de tout l'éclat des pierreries. On sentait bien qu'il était à la

porte du ciel, et qu'il allait entrer en possession de la félicité des élus. "

Le bienheureux Antoine retiré à Campietro, à côté d'une maison de son Ordre, ne donnait à la contemplation que les heures libres. Son amour pour la régularité ne lui permettait pas de se dispenser des exercices de la communauté. Il quittait donc sa retraite, selon son habitude, et il venait vers ses Frères, afin de prendre avec eux sa réfection. C'est alors que la main de Dieu le toucha pour lui donner le signal du départ. A peine était-il assis à table, que ses forces l'abandonnèrent : tout à coup il s'affaissa sur lui-même. Cependant le malaise qu'il éprouvait augmentait de plus en plus : il fut contraint de se lever : et appuyé sur les bras de ses Frères, il essaya de marcher. Mais il lutta en vain contre la défaillance : il ne put soutenir le poids de ses membres, et il s'étendit sur un lit de paille. Alors il sentit que la dissolution de son corps était proche. Il appela un de ses compagnons, le Frère Roger, et il lui dit : " Si vous le trouvez bon, mon Frère, pour épargner à cette petite Résidence tout embarras, je me ferai transporter à Padoue, chez nos Frères de Sainte-Marie. " Le Frère Roger y consentit. Aussitôt il fit préparer un char pour y déposer le Bienheureux, malgré la résistance des Religieux de Campietro qui le conjuraient avec larmes de ne pas

leur ravir un si précieux trésor. Mais ils ne purent pas changer les résolutions du pieux malade : c'est pourquoi ils se décidèrent, malgré les protestations de leur tendresse, à le laisser partir. Déjà le char approchait des portes de Padoue, quand un Frère qui était en route pour aller visiter le bienheureux Antoine à Campietro, vint à sa rencontre. Dès qu'il le vit étendu et presque sans vie, il lui conseilla de ne pas avancer ; car, en entrant dans la ville pour gagner le couvent de Sainte-Marie, il s'exposait à être arrêté et tourmenté par le peuple que le spectacle de son mal ne manquerait pas d'émouvoir. Le parti le plus sage était, selon lui, de se retirer au monastère des Clarisses de l'*Arcella*, proche de là, hors la ville, et auprès duquel les Frères Mineurs, directeurs de cette Communauté, avait une modeste habitation. Le Bienheureux goûta cet avis, et il se fit conduire en ce lieu. Il y était à peine arrivé que sa maladie, aggravée probablement par la fatigue du voyage, prit une tournure alarmante : il fut réduit bientôt à la dernière extrémité. Il se reposa quelques instants pour donner à ses forces épuisées le temps de renaître ; ensuite il fit la confession de ses fautes, avec les sentiments de l'humilité la plus profonde. L'absolution qu'il reçut, en augmentant sa vie surnaturelle, surexcita pour un moment sa vie organique : il se mit à entonner d'une voix claire l'hymne : *O gloriosa Do-*

mina. C'était le chant du cygne. Combien de fois, aux jours héroïques de son apostolat, n'avait-il pas fait retentir les temples de son cantique chéri ! Maintenant qu'il va mourir, il le répète avec un accent particulier d'amour. " C'était, dit un historien, la récompense de sa tendre dévotion envers les mystères de la Vierge, principalement envers sa très glorieuse Assomption. " Alors il leva les yeux vers le ciel et il y tint longtemps son regard attaché. Comme on lui demandait ce qu'il apercevait, il répondit : " Je vois mon Dieu. "

Cependant les Frères qui l'assistaient, comprenant que son bienheureux trépas était proche, songèrent à lui donner l'extrême-onction. Dès que le saint homme aperçut le Frère qui portait, selon la coutume de l'Eglise, l'huile des infirmes, il le regarda fixement et lui dit : " Je possède cette onction au-dedans de moi-même. Mais quoiqu'il ne soit pas nécessaire que vous me la fassiez extérieurement, je la recevrai néanmoins avec plaisir, parce qu'elle sera utile à mon âme. " Il reçut donc l'onction sacrée : ensuite ayant étendu ses mains encore humides, il récita avec les Frères, les psaumes de la Pénitence. Une demi-heure après, il expira doucement, comme un homme qui s'endort entre les bras de ses frères. Ainsi cette âme très sainte, affranchie de la prison de son corps, s'abîma dans l'océan des splendeurs éternelles. Son corps semblait

endormi ; ses mains desséchées par la fièvre et noircies par l'air, devinrent blanches comme la neige et colorées comme dans sa première jeunesse ; tous ses membres demeurèrent flexibles et prenaient la disposition qu'on voulait leur donner. Ceci arriva l'an de l'Incarnation du Christ 1231, le treizième jour du mois de juin.

Cependant les Frères de l'Arcella voulaient tenir secret le trépas du Bienheureux, de peur que le peuple ne se soulevât à cette nouvelle, et qu'il ne se portât en masse et tumultueusement au couvent. Mais ils firent d'inutiles efforts. Les petits enfants de Padoue, comme s'ils étaient animés de l'esprit prophétique, furent les premiers à connaître l'événement. Ils parcoururent la ville par bandes, en criant : " Il est mort le Père saint : il est mort saint Antoine ! "

Leurs louanges étaient l'écho des cantiques que les anges chantaient dans le ciel, en voyant monter son âme glorieuse ; elles étaient le prélude de celles que l'Eglise devait bientôt lui décerner.

Dès que le bruit de ce malheur fut répandu, le peuple laissa ses occupations ; et sans se mettre en peine de gagner sa journée pour vivre, il vola comme un essaim d'abeilles vers le couvent de l'Arcella qu'il enveloppa aussitôt, et qu'il mit, pour ainsi dire, en état de siège. Les habitants du quartier alors appelé Tête-du-Pont, se distinguèrent par leur ardeur à se rendre :

ils avaient un intérêt particulier à défendre le corps du Bienheureux, parce qu'il était chez eux. En conséquence, ils armèrent tous les jeunes gens, et ils les placèrent en sentinelles autour du monastère, pour en défendre l'entrée.

Au milieu de cette confusion, on n'entendait que des lamentations et des gémissements. C'était un peuple d'orphelins qui pleuraient la perte de leur Père. Mais la douleur des Filles de Sainte Claire surpassait toutes les autres. Elles étaient inconsolables d'être privées de l'appui d'un si grand homme dont les lumières éclairaient leurs doutes et dont les vertus encourageaient leur faiblesse. Elles firent même des démarches auprès des citoyens les plus considérables de Padoue, à l'effet d'obtenir la faveur de conserver dans leur monastère le corps du Saint. Malheureusement pour elles, les Frères de Sainte-Marie élevaient des prétentions contraires à leurs pieux désirs. Ils soutenaient que la volonté du saint homme était d'être enseveli dans leur couvent : ils invoquaient le témoignage d'un Frère à qui il avait recommandé, en mourant, de ne rien négliger pour que son corps fût transporté à l'église Sainte-Marie. Aussi ils insistaient vivement pour obtenir satisfaction ; et déjà ils se préparaient à enlever le saint corps. Mais les habitants de la Tête-du-Pont leur opposèrent une vigoureuse

résistance : ils ne leur permirent pas même de le toucher. En même temps ils doublèrent les postes des gens armés, qui veillaient nuit et jour, de peur que par surprise on ne leur ravît leur précieux trésor.

Alors les Religieux ne sachant quel parti prendre, allèrent trouver l'évêque de Padoue, et remirent l'affaire entre ses mains. Ce digne Prélat, aussi pieux que prudent, recommanda d'abord toute cette difficile et délicate affaire au Dieu de paix et de réconciliation ; puis il entama avec les divers prétendants de conciliantes négociations : elles durèrent plusieurs jours durant lesquels chacun des partis vécut dans de perpétuelles alarmes. Enfin le cinquième jour de la mort du Bienheureux, toutes les difficultés étaient aplanies et tout se trouvait prêt pour la célébration publique de ses funérailles. C'est dans l'église du couvent de Sainte-Marie que devaient reposer les restes du Saint.

L'évêque, à la tête de son clergé, se dirigea vers le monastère de l'Arcella. Il était suivi des magistrats de la cité qu'escortaient des soldats en armes, et d'une multitude innombrable de peuple. Cette immense procession, dont chaque anneau était une ville ou une bourgade, faisait retentir les airs d'hymnes sacrées et de cantiques spirituels avec une allégresse qui enlevait à la mort ses couleurs sombres. Pour revenir à l'église Sainte-Marie, le cortège traversa le quartier de

la Tête-du-Pont ; et sa marche vraiment triomphale remplit tous les cœurs des plus douces émotions. Le corps du Bienheureux était porté sur les épaules des citoyens les plus illustres de Padoue ; les magistrats partageaient avec eux cet honneur ; ils s'estimaient très heureux de pouvoir toucher le cercueil seulement du bout du doigt. On alluma tous les cierges qu'on put trouver chez les marchands et chez les particuliers ; chaque assistant en tenait un à la main. Il y en avait une quantité si prodigieuse, que toute la ville semblait être en feu. Quand on fut arrivé à l'église Sainte-Marie, l'évêque célébra la messe. Après les dernières prières, on déposa le saint corps dans un sarcophage fait d'une pierre très-extraordinaire et d'une couleur insaisissable qu'on découvrit miraculeusemen le jour des funérailles. C'était le cinquième jour après le trépas du Bienheureux. L'humble Antoine se trouvait bien sans doute dans le coin obscur qu'il occupait ; mais il ne devait pas y rester toujours. Bientôt Padoue le tirera de sa modeste tombe, pour le placer dans un temple magnifique, élevé à l'envi par la reconnaissance de la terre et par les miracles du ciel !

Dormez en paix, sous le regard de Dieu, sous les ailes des anges, vaillant athlète du Christ, émule du séraphique François, fléau des hérétiques, amant de la Pauvreté, père des âmes, serviteur de la Vierge, con-

templateur sublime, olivier fertile, d'où découlait l'huile de la consolation ; vigne magnifique, épanouie dans l'Eglise et dont le fruit réjouissait les peuples en les énivrant de l'Esprit-Saint ; lumière des pontifes, vengeur des opprimés, effroi des tyrans, zélateur de la discipline, champion intrépide du bon droit. Votre apostolat fut court, mais bien rempli ; les traces qu'il a laissées sont immortelles ; le monde marchera toujours à l'odeur de votre mémoire. " Aimable pèlerin, qui avez foulé les rivages du siècle, maintenant vous habitez les tabernacles éternels. Rendez-nous propice le Dieu qui a rassasié vos désirs, en vous donnant la vie véritable. Conduisez-nous jusqu'au sommet de la sainte montagne : accordez-nous, ô bienheureux Antoine, d'être un jour réunis à Celui qui est à la fois Dieu et homme, dans le saint Paradis où il se montre à découvert. " A la louange et à la gloire du Dieu un et trine, qui vit et règne dans les siècles, des siècles. Ainsi-soit-il !

CHAPITRE IX

PROCESSIONS SOLENNELLES AU TOMBEAU DU SAINT. — NOMBREUX MIRACLES. — SA CANONISATION.

Les funérailles du bienheureux Antoine apaisèrent les désordres civils sans éteindre la flamme de la piété publique. L'église Sainte-Marie devint le rendez-vous de toute la cité et comme le centre de la religion.

Les habitants de la Tête-du-Pont ouvrirent la série des manifestations dont Padoue fut le théâtre. Ils n'avaient pas oublié les extravagances qu'ils avaient commises les jours précédents et les périls qu'ils avaient fait courir à leurs concitoyens. Ils comprenaient que leur zèle n'avait pas dû plaire à celui qu'ils voulaient honorer. Ils vinrent donc au tombeau du Bienheureux pour réparer l'outrage fait à sa mémoire. Ils étaient précédés du clergé, avec la croix et la bannière ; ils versaient beaucoup de larmes ; ils poussaient de profonds gémissements et se frappaient la poitrine. Arrivés

à l'église Sainte-Marie, ils quittèrent leurs chaussures ; ils s'avancèrent vers le tombeau avec tant de respect et de tels sentiments de componction, qu'à ce spectacle toute l'assistance était attendrie.

Pour mettre un peu d'ordre dans le mouvement qui s'opérait dans l'église Sainte-Marie, et qui aurait amené une confusion inévitable, on organisa des processions par quartier et par paroisse ; on assigna à chacune son jour et son heure. Dès lors elles se succédèrent régulièrement, avec un cérémonial qui était à peu près le même pour toutes et dont la dévotion envers le Bienheureux faisait les frais. Tous les âges, toutes les conditions et tous les sexes se mêlaient dans les rangs pressés des visiteurs. On y voyait des soldats qui avaient changé leurs habitudes et qui ne craignaient pas de se déranger pour donner satisfaction à leur foi. A côté, on apercevait de nobles dames dont la délicatesse bravait la fatigue, souvent très grande, qu'il faut supposer au sein des vastes agglomérations de peuple. La terre où reposait le corps du Bienheureux était devenue une terre sacrée. On laissait les chaussures à la porte, et l'on s'avançait pieds nus, afin de mieux témoigner le respect dont on était rempli. Les religieux eurent leur tour ; on les vit prosternés devant le tombeau du Bienheureux qui, en étant un serviteur de Dieu, était encore l'orgueil de l'état monas-

tique, dont il demeurait pour tous un très parfait modèle. L'évêque de Padoue, suivi de tout son clergé, y vint en grande pompe. Les maîtres de l'Université, à la tête de leurs élèves ; les magistrats et les citoyens les plus illustres, escortés par la milice ; les professeurs des arts et métiers, défilaient les uns après les autres, conformément au programme qui avait été tracé. Ils s'avançaient, pieds nus, tenant des cierges à la main, avec une modestie et un recueillement admirables. " Chaque procession qui venait au tombeau du bienheureux Antoine était précédée de cierges allumés qui mesuraient plusieurs pieds. Souvent on ne pouvait pas les faire passer sous les portes de l'église Sainte-Marie ; alors on était obligé de les réduire sur place. Ces cierges n'étaient pas moins remarquables et par la beauté de leur forme, et par la variété des sujets qu'on avait dessinés à leur surface. Plusieurs étaient d'un poids si considérable, qu'il fallait les porter sur les épaules, ou les traîner sur des chars. Comme la foule qui assiégeait l'église était immense et qu'elle ne diminuait jamais, ceux qui ne pouvaient pas pénétrer dans l'intérieur, établissaient leurs cierges sur la place publique et les laissaient brûler en plein air ; d'autres les allumaient sur les murailles et les toits des maisons. Ils veillaient dans les rues et les carrefours ; ils se privaient de sommeil ; ils enduraient joyeusement les

chaleurs de l'été et le froid de l'hiver. Rien ne pouvait décourager leur dévotion, ni les arracher aux douces émotions d'une fête qui ne finissait que pour recommencer. "

" Les jours et les nuits se suivaient sans interrompre ces saintes occupations ; tandis qu'ils se succédaient, les louanges et les actions de grâces se répétaient et montaient vers le Ciel. Padoue était dans l'allégresse ; elle était ornée de lumière comme un temple ; elle resplendissait du double éclat des torches et des âmes qui brûlaient comme des lampes. Les ténèbres semblaient s'être dissipées à jamais : la nuit avait perdu ses droits, "

" A cette même époque, quand la tempête qui avait agité Padoue se fut apaisée, les miracles brillèrent comme des éclairs dans un ciel sans nuage. Au contact du tombeau de l'homme de Dieu, les malades recouvraient la santé, quelle que fût l'infirmité dont ils étaient affligés. Ceux qui ne pouvaient pas l'atteindre, à cause de la foule qui l'assiégeait nuit et jour, étaient guéris sur les places publiques, en présence de tout le peuple. Alors, comme dit le Prophète, les yeux des aveugles s'ouvraient ; les sourds entendaient : le boîteux sautait comme un cerf ; la langue des muets se déliait pour louer le Seigneur avec transport."

Cependant le bruit des miracles qui s'opéraient, se

répandait au loin. L'enthousiasme des Padouans gagnait peu à peu les villes voisines et les pays étrangers. Bientôt toutes les nations de l'Europe s'ébranlèrent et organisèrent un pèlerinage au tombeau du Bienheureux. On partait pour Padoue, comme on partait pour Jérusalem, pour Rome et pour Saint Jacques, en Galice. On vit accourir des Vénitiens, des habitants de Vicence. des Lombards, des Esclavons, des gens d'Aquilée, des Allemands, des Hongrois, des Espagnols, des Français. . . . . En voyant de leurs propres yeux les miracles de premier ordre qui se renouvelaient chaque jour, ils n'avaient pas assez d'une langue pour célébrer la puissance de Dieu qui se manifestait d'une manière si éclatante. Très-souvent la grâce touchait leur cœur ; et ils confessaient leurs péchés aux Frères Mineurs qui suffisaient à peine à une pareille tâche. " Chose digne d'attention : les malades qui venaient à Padoue solliciter la guérison de leurs infirmités, n'étaient jamais exaucés, quand ils refusaient de se confesser. Ceux au contraire qui consentaient à s'approcher du saint Tribunal et qui prenaient la sincère résolution de vivre selon l'Evangile, se retiraient toujours soulagés, ainsi que l'attestèrent ceux qui avaient été témoins du prodige. "

Un mois s'était à peine écoulé depuis la mort du Bienheureux, et déjà le clergé et le peuple demandaient

sa canonisation. L'évêque de Padoue avait ordonné une enquête sur ses miracles, à mesure qu'ils se produisaient. Ce premier procès fut apporté à Grégoire IX par des députés choisis parmi les personnages les plus considérables en dignité, et les plus estimés pour leur sagesse. Ils exposèrent la cause de leur voyage à la Cour Romaine qui leur fit l'accueil le plus bienveillant. Les prélats écoutaient avec ravissement les merveilles qu'ils racontaient : ils étaient stupéfaits de la rapidité des manifestations surnaturelles dont Padoue était le théâtre. Après avoir mûrement délibéré, on décida qu'on procèderait à une nouvelle enquête sur l'authenticité des miracles du Bienheureux. On confia cet examen à Jacques Corrado, évêque de Padoue, auquel on adjoignit les Prieurs de Saint-Benoît et de Saint-Augustin, et deux religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Les députés revinrent à Padoue remplis de joie ; ils divulguèrent aussitôt les instructions qu'ils avaient reçues du Saint Siège. Alors tous ceux qui avaient obtenu quelque grâce au tombeau du Bienheureux, hommes et femmes accouraient de tous côtés pour rendre témoignage à la vérite. On désigna le lieu où les dépositions seraient faites ; on entendit les témoins ; on employa toutes les précautions que la prudence prescrit en pareille occurrence ; et on rédigea le Procès-

Verbal de tous les miracles qui résistèrent à une sérieuse critique. Quand ce travail fut fini, on nomma une seconde députation chargée d'aller poursuivre en cour de Rome la cause introduite, et d'en presser l'exécution. L'évêque avec le clergé déléguèrent deux chanoines de la cathédrale et deux Frères Mineurs. Les magistrats de la cité et le municipe choisirent un égal nombre de nobles chevaliers accompagnés d'une brillante escorte. Le corps des professeurs de l'Université rédigea une lettre collective, dans laquelle il demandait la canonisation du bienheureux Antoine. Mais les envoyés emportèrent une recommandation plus puissante encore, car en ce temps-là, il y avait à Padoue deux illustres cardinaux de la sainte Eglise. Ils arrivèrent à Padoue au moment où l'on songeait à envoyer la députation au Pontife Romain. Ils furent témoins des nombreux miracles qui s'opéraient au tombeau de l'homme de Dieu ; et, après avoir vérifié par eux-mêmes, avec beaucoup de soin, toutes les circonstances, ils remirent aux députés des Lettres pour le Souverain Pontife, dans lesquelles ils rendaient hommage à la vérité.

Quand Grégoire IX eut entendu la nouvelle supplique que lui adressaient le clergé et le peuple de Padoue, il convoqua une seconde fois le Collège des Cardinaux, et il ordonna que les miracles dont il

venait de recevoir les Procès-Verbaux et qui étaient établis sur des dépoitsions authentiques, fussent soumis à un autre examen.

Enfin, la régularité de l'information une fois admise, et la vérité des miracles sérieusement établie, il n'y avait qu'à procéder à la Canonisation du Bienheureux, à laquelle rien ne s'opposait.

Donc, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur 1232 et la sixième année du Pontificat de Grégoire IX, le 30 mai, jour de la Fête de la Pentecôte, au milieu d'un immense concours d'hommes, venus de toutes les parties de l'Europe, dans la ville de Spolète, on lut devant tout le peuple assemblé, du haut de l'ambon de l'église cathédrale, les miracles qui prouvaient la sainteté d'Antoine, et justifiaient les honneurs qu'on allait lui décerner.

Après cette lecture, au milieu des acclamations du peuple qui ne pouvait pas contenir ses transports, le Pontife Romain, Pasteur suprême du troupeau du Christ, se tint debout sur son trône ; et, élevant ses mains vers le Ciel, en invoquant le nom de la très-sainte Trinité, il déclara que le bienheureux prêtre et confesseur Antoine, était inscrit au Catalogue des Saints. En même temps il fixa sa Fête au jour de sa mort dont on n'avait pas encore célébré le premier anniversaire. Il accorda à tous ceux qui, étant contrits

et confessés, visiteraient son tombeau, le jour de sa fête ou un des jours de l'octave, la rémission d'une année de pénitence.

Aussitôt les Prélats assistants entonnèrent le *Te Deum*; ensuite le Pontife Romain, élevant la voix, s'écria : "O docteur sublime, lumière de la sainte Eglise, bienheureux Antoine, qui avez tant commenté et si parfaitement observé la loi céleste, priez pour nous le Fils de Dieu !"

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis la mort de l'homme de Dieu, Antoine, et déjà il était placé sur les autels. C'était un fait sans exemple dans l'histoire des Canonisations, depuis l'établissement des formes régulières auxquelles elles étaient désormais soumises !

Le jour où l'homme de Dieu, Antoine, fut mis au nombre des Saints, il arriva à Lisbonne, sa première patrie, un événement extraordinaire.

Les hommes et les femmes, saisis d'une soudaine inspiration dont personne ne soupçonnait la cause, sortirent à la même heure de leurs maisons ; et, se répandant sur les places publiques, ils se mirent à chanter, à danser, à trépigner, dans une singulière allégresse. En même temps, toutes les cloches de la ville sonnèrent à la fois et exécutèrent de joyeux carillons, sans qu'aucune main ne leur imprimât le mouvement.

Au milieu de ce concert mélodieux, les habitants de Lisbonne ne pouvaient pas se contenir ; ils continuaient à danser et à se livrer à l'allégresse. Tandis que chacun cherchait à deviner d'où venait un pareil phénomène, des Frères nouvellement débarqués, et qui venaient d'Italie, annoncèrent que le jour où avait éclaté une joie si extraordinaire, le bienheureux Antoine avait été inscrit au catalogue des Saints !

" Et, maintenant, Antoine triomphe, ô mon Dieu ! Il chante le cantique d'allégresse dans votre Paradis où il a désormais sa demeure. O lumière éternelle ! en l'inondant de vos rayons, vous le rendez semblable à vous ; et vous demeurez sa félicité et sa vie. "

" Cieux azurés, terre féconde, océans immenses, dites à toutes les créatures qui s'agitent dans vos espaces, de bénir le Seigneur qui, en multipliant les miracles d'Antoine, augmente dans l'esprit des fidèles, l'espérance de la vie future."

" O mon âme, bénis le Seigneur qui a donné Antoine à son Eglise ; emprunte à la trompette ses mâles accents ; appelle à ton secours le tambourin et la harpe, le psaltérion et les cymbales ; mêle dans une même harmonie tous les instruments de musique, pour mieux traduire ta mystérieuse jubilation ! "

FIN

La dévotion des TREIZE MARDIS en l'honneur de saint Antoine ; son origine et sa rapide diffusion parmi les Fidèles.

"*Saint Antoine était mort un vendredi ; mais certaines difficultés soulevées au sujet des obsèques et les nombreux miracles opérés au contact de ses restes sacrés firent différer sa sépulture. Il ne fut inhumé que le* mardi *17 juin 1231. En ce jour d'impérissable mémoire, les prodiges furent plus nombreux, plus éclatants que jamais. Ce jour de merveilles ne pouvait s'oublier, la reconnaissance et l'admiration des peuples consacrèrent spécialement le* mardi *à saint Antoine.*

Ainsi, on choisissait de préférence le mardi *pour aller prier au tombeau du Saint. Et c'était une croyance*

générale à Padoue qu'on obtenait tout ce qu'on demandait en ce jour (1). "

" *Ensuite on se mit à faire des Neuvaines en l'honneur du grand Thaumaturge ; et saint Antoine montra combien lui étaient agréables les neuvaines faites en son honneur. Une pieuse personne ayant promis au Saint qu'elle visiterait son Tombeau neuf jours consécutifs s'il délivrait son champ d'une multitude d'oiseaux qui venaient détruire ses blés au moment de la moisson, elle fut à l'instant même exaucée, comme le rapportent les Annales de l'Ordre ; car ces oiseaux malfaiteurs s'envolèrent comme effrayés par grandes troupes et pour ne plus revenir.*

" *Mais un évènement autrement saisissant mit en vogue la dévotion des Neuf Mardis* (2). " *C'est le grand miracle opéré par saint Antoine en 1617, en faveur d'une noble Dame de Bologne, en Italie, et que nous rapporterons immédiatement et tout au long, au* Premier *des Treize Mardis.*

" *Les Frères-Mineurs divulguèrent aussitôt ce miracle et recommandèrent vivement la dévotion des* Neuf Mardis. *Cette pratique se répandit promptement dans toute l'Italie et dans beaucoup d'autres contrées du monde catholique.*

---

(1) *Petit Manuel*, pag. 23.

(2) *Les Gloires de saint Antoine*, pag. 193--194.

"*La dévotion des peuples ne s'en tint pas là. Le* mardi *était consacré à saint Antoine: le miracle autorisait cette dévotion. Insensiblement les fidèles portèrent à* treize *le nombre des* mardis *destinés à honorer le Saint, et cela en souvenir de sa bienheureuse mort arrivée le 13 du mois de juin. L'Eglise a sanctionné cette dévotion par son autorité suprême et l'a enrichie de nombreuses indulgences. Ce que l'Eglise a approuvé sur la terre est approuvé dans le ciel, Dieu l'a montré victorieusement en accordant des grâces sans nombre à la dévotion des TREIZE MARDIS de saint Antoine (1).*"

INDULGENCES ACCORDÉES A LA DÉVOTION DES TREIZE MARDIS. — Une Indulgence Plénière, *pour chacun des Treize Mardis continus (consacrés à honorer spécialement saint Antoine), en quelque temps de l'année qu'on les choisisse, aux membres de la Pieuse Union qui font cet exercice de dévotion, en l'honneur du saint Thaumaturge, pourvu qu'à chacun des mardis, après s'être confessés et avoir communié, ils visite une église ou oratoire public, et y prient aux intentions du Souverain Pontife (Décret de la S. C. des Indulg. du 4 mai 1894).*

(1) *Petit Manuel*, pag. 24.

PREMIER MARDI

Saint Antoine : tout aimable dès son enfance.

DIEU a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (1). Et Dieu nous a donné son Fils unique sous la forme douce, aimable, attrayante d'un petit enfant (2) !

Jésus, notre divin Maître, a montré toujours, durant les trois années de sa vie publique sur la terre, une grande prédilection pour les petits enfants ; et cela à cause de leur simplicité et de l'innocence de leur cœur.

Le saint Evangile nous montre partout le très doux Sauveur, en compagnie de ces anges de la terre, les chers petits enfants. Un jour, entr'autres, se trouvant aux confins de la Judée, au-delà du Jourdain, de grandes foules l'avaient suivi, et il guérit tous les malades.

---

(1) Jo. III, 16.

(2) Vie du Fr. Didace, C. I.

Alors on lui présenta des petits enfants, pour qu'il leur imposât les mains et pria sur eux. Mais ses disciples, encore très-ignorants, menaçaient ceux qui les présentaient. Jésus les voyant fut indigné et leur dit : " Laissez ces petits enfants venir à moi et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est à eux et à tous ceux qui leur ressemblent. En vérité, je vous le dis : Quiconque n'aura point reçu le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point. Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait."

Dans une autre circonstance, les disciples demandaient à Notre Seigneur qui sera le plus grand dans le royaume des cieux : et le divin Maitre prit un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur enseigna l'humilité. Et lorsque plus tard, Jésus entre triomphalement dans Jérusalem, il rencontre au Temple, ses amis, les petits enfants qui chantent *hautement* ses louanges.....

Marie, la douce Reine du ciel, sa divine Mère, a toujours aussi marqué sa prédilection pour les petits enfants : dans ces célestes apparitions, n'est-ce pas ordinairement à des petits enfants qu'elle se manifeste avec amour ? A Lourdes, à la Salette, à Pont-Maine, etc... on ne voit là d'abord que de jeunes, d'innocents enfants ! O heureux parents ! s'ils comprenaient leur bonheur, lorsque le bon Dieu leur accorde de

nombreux enfants ! Car c'est alors qu'on pourrait leur adresser ces magnifiques paroles du Roi-Prophète (1) : " Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur, qui marchent dans ses voies " — Et toi, vénéré Père de la nombreuse famille, " en te nourrissant du travail de tes mains, tu es heureux, et le bonheur sera toujours ton partage. Ta femme, de son côté, sera, dans l'intérieur de ta maison, comme une vigne féconde ; et tu verras tes aimables petits enfants, comme de jeunes plants d'oliviers, rangés autour de ta table, dans une innocente allégresse. Car c'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. " Heureux parents d'une nombreuse famille, que le Seigneur donc vous bénisse du haut de Sion ; et que vous voyiez, pour la consolation de votre vieillesse, vos enfants bénis, et les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération : c'est là la paix sur Israël !

Les parents de notre Saint eurent ce bonheur, parce qu'ils reçurent avec joie, comme un présent du ciel, cet enfant de bénédiction.

" Dieu, dit un pieux Auteur (2), Dieu voulait surtout faire du petit Fernando, qui devait plus tard s'appeler Antoine, un grand saint : pour cela, il orna ses parents de toutes les vertus qui font les vrais chrétiens.

---

(1) Ps. CXXVII.

(2) Le Père Antoine Denis, S. J. " Les gloires de S. Antoine. "

Dieu, en effet, a coutume, quand il destine un enfant à une grande sainteté, de le confier d'abord au sacerdoce le plus suave et le plus doux, à celui d'une bonne mère. Il agit ainsi à l'égard de notre Saint. Grâce à sa pieuse mère, le petit Antoine connut le bon Dieu dès les premières lueurs de sa raison, et il l'aima tendrement. Il apprit aussi d'elle qu'il avait au ciel une autre Mère, la Mère du bon Jésus ! et Dona Térésa se plaisait, en le berçant sur ses genoux, à lui chanter ce Cantique si doux, qu'il répétait avec elle, qu'il chanta ensuite souvent dans sa vie et qu'il chanta encore pour la dernière fois au moment de partir pour le ciel : *O gloriosa Domina, ô glorieuse Souveraine !* Quand il pleurait, sa mère n'avait qu'à le porter à la fenêtre et à lui montrer l'église de Sainte-Marie ; l'enfant tendait ses petits bras vers la Vierge et ne pleurait plus.

Ses parents le conduisirent le plus tôt possible à cette église bénie, où il avait reçu le saint Baptême. C'est dans une de ces visites au sanctuaire de Marie, c'est devant l'image de la Reine du Ciel que ses parents l'entendirent prononcer de lui-même, à l'âge de *cinq ans*, le vœu de virginité perpétuelle ! »

O aimable Enfant, maintenant que dans les splendeurs des Cieux vous jouissez pour toujours de la présence de Jésus et de Marie, ah ! daignez nous bénir, nous qui sommes encore dans ce triste exil de la terre :

bénissez aussi tous nos chers petits enfants du Canada, et obtenez par votre puissante et aimable intercession que JÉSUS et MARIE veillent sur leurs jeunes ans, les accompagnent et les protègent à travers tous les dangers de la vie et les introduisent un jour, comme vous, ô aimable Saint, dans les éternelles joies du beau Paradis !

EXEMPLE. — Une Dame de Bologne, en Italie, était restée pendant vingt-deux ans de mariage sans enfants, et ayant entendu parler du grand nombre de miracles que faisait saint Antoine, allait souvent se prosterner devant l'autel de cet admirable thaumaturge chez les Frères-Mineurs. Une nuit le Saint lui apparut en songe, revêtu d'une admirable gloire : il lui dit d'aller neuf *Mardis* de suite visiter l'église des Frères-Mineurs, d'y faire chaque fois la sainte Communion et de prier devant son Image, lui promettant que ses désirs seraient accomplis. Elle crut à la promesse et obéit. Elle eut, en effet, un enfant, mais quelle ne fut pas sa douleur en voyant que le nouveau-né était une masse de chair plutôt qu'un enfant ! Toutefois elle ne perdit pas confiance, elle le fit emmailloter et le fit déposer sur l'autel du Saint. Saint Antoine n'avait pas seulement en vue d'éprouver la confiance de cette bonne mère et de lui donner ensuite une grande joie ; il voulait par un éclatant et indéniable prodige établir à jamais la dévotion des *Neuf Mardis*. Pendant qu'on exécutait l'ordre de la

Dame, celle-ci priait ardemment son Saint bien-aimé. Or, on avait à peine déposé sur l'autel cette masse de chair, informe et muette, qu'on entendit un petit vagissement, une voix enfantine : on court à l'autel, on enlève le maillot et l'on voit, ô prodige ! cette masse de chair transformée en un enfant d'une rare beauté (1) !

Ce miracle rendit célèbre la gloire du Saint et l'efficacité de la Neuvaine des Mardis : divulgué en Italie, en Autriche, en Allemagne, en France, en Espagne et dans les Pays-Bas, il excita chez tous ces peuples une dévotion telle envers saint Antoine, qu'on suivit en foule dans toutes les églises des Frères-Mineurs la dévotion des Neuf Mardis (et plus tard, par extension des Treize). On a continué cette pratique jusqu'à nos jours, pratique que le bon Saint n'a cessé d'encourager par des merveilles sans nombre (2). "

(1) Act. SS. Tom. 23, P. 261. N. 129.
(2) Les Gloires de S. Antoine.

RÉPONS MIRACULEUX

(A réciter à chaque Mardi.)

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt,
Ægri surgunt sani.

Cedunt mare, vincula ;
Membra resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Pereunt pericula,
Cessat et necessitas.
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani.

Cedunt mare... etc.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

Cedunt mare... etc.

Ora pro nobis beate Antoni.
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS. Ecclesiam tuam, Deus, Beati Antonii, confessoris tui, commemoratio votiva lætificet, ut spiritualibus semper muniatur auxiliis et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum.

Amen.

Si vous voulez des miracles, écoutez ; la mort, l'erreur, les calamités, le démon, la lèpre sont mis en fuite. Les malades se lèvent guéris.

La mer s'apaise, les chaînes tombent des mains des captifs ; le jeune homme et le vieillard demandent l'usage de leurs membres et le recouvrement des choses perdues et l'obtiennent.

Les dangers disparaissent, la misère n'existe plus : qu'il le racontent ceux qui ont éprouvé ses bienfaits, que les habitants de Padoue le redisent.

La mer s'apaise, etc.

Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.

La mer s'apaise, etc.

Saint Antoine, priez pour nous.
Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON. O mon Dieu, que la puissante intercession du bienheureux Antoine, votre confesseur, réjouisse votre Eglise, en lui obtenant toujours de nouvelles faveurs spirituelles et la jouissance des joies éternelles, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi-soit-il.

100 jours d'indulgence chaque fois : indulg. plénière une fois le mois, aux conditions ordinaires.

(Pie IX, 25 janvier 1866.)

DEUXIÈME MARDI

Saint Antoine : Lis de céleste pureté.

Le Sage contemplant à travers les siècles, l'aimable et sainte vertu de Pureté, s'écrie dans son âme ravie : " O quelle est belle la chaste génération des âmes virginales ! car, sa mémoire est immortelle, et elle est connue et de Dieu et des hommes (1)."

Cette vertu est si précieuse aux yeux de Dieu et de ses saints Anges que le Saint-Esprit nous assure, au Livre de l'Ecclésiastique que " tout le prix de l'or n'est rien au prix d'une âme vraiment chaste et pure ! "

Notre Seigneur, en descendant du ciel en terre pour opérer l'œuvre de notre Rédemption n'a voulu avoir pour Mère qu'une âme chaste et pure, une âme virginale, Marie Immaculée, la Reine des âmes angéliques et pures. Ensuite le bon Jésus ne fit connaître d'abord le mystère de son Incarnation qu'à des âmes pures et virginales, saint Joseph, le Patriarche de la chasteté et saint Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère,

(1) Sap. IV, 1.

et mourant plus tard, martyr pour la défense de la chasteté conjugale, pour la défense de la sainte vertu de pureté.

Notre Mère la sainte Eglise nous fait remarquer, avec les saints Pères, que Notre divin Maître eut pour l'apôtre saint Jean, la prédilection marquée dans l'Evangile, parce que saint Jean était une âme virginale.

Et Marie, la Mère de Jésus, n'a-t-elle pas, elle aussi, dans ses célestes apparitions, durant tout le cours des siècles, marqué sa prédilection, comme toutes les vies des saints en font foi, pour les âmes innocentes et pures ?

Bienheureux donc ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

Qui montera sur la montagne du Seigneur ? ou qui demeurera dans son Sanctuaire ? — Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur : celui-là recevra du Seigneur la bénédiction et la miséricorde de Dieu son Sauveur (1).

Comme ces paroles du Psalmiste s'appliquent admirablement à l'angélique saint Antoine. Ses mains étaient innocentes, parce que son cœur était pur. Nous l'avons déjà vu dans l'Abrégé de sa Vie : tout petit enfant, à l'âge de cinq ans, il fit le vœu de virginité, et dans tout le cours de son existence, il conserva,

(1) Ps. XXIII, 3-5.

avec un soin jaloux, pure et sans tache la blanche robe de son innocence baptismale.

Il semble que les Litanies composées en l'honneur de notre Saint, aient voulu résumer en un seul mot toute la beauté de cette âme si pure, en l'appelant : *Lis de céleste pureté.* Et comme la vertu, surtout chez les Saints est essentiellement communicative, la vue seule de notre Saint, l'innocence peinte sur son angélique visage portait les autres à la vertu. Le seul contact même de ses vêtements avait une vertu particulière pour combattre les tentations et pour chasser l'esprit impur, cet esprit, *encore sept fois plus méchant* que les autres, qui tyrannise si affreusement ses malheureuses victimes.

Notre Saint venait d'arriver à son Couvent de Limoges. Un jeune Religieux Bénédictin, d'une abbaye voisine, passait par le tourment si pénible des tentations impures. Ayant entendu parler de la haute sainteté d'Antoine, ce pauvre Religieux demanda à son Abbé d'aller trouver le Saint. Il se jeta à ses pieds, et lui fit l'aveu des humiliantes tentations qui jour et nuit assaillaient son âme. L'homme de Dieu l'accueillit avec une incomparable bonté, lui donna ses conseils, le consola et par une de ces inspirations que Dieu donne aux Saints, il ôta sa propre tunique pour en revêtir son cher pénitent. Aussitôt les tentations ces-

serent. Le jeune Religieux, au comble du bonheur, retrouva avec la paix de l'esprit, la sérénité d'une âme pure !

O aimable saint Antoine, vous, vrai *Lis de céleste pureté*, ah ! couvrez-nous donc tous de votre tunique, embaumée du parfum de votre angélique pureté ! Mais surtout prenez sous votre protection les jeunes gens de nos jours, si exposés aux traits empoisonnés de leur perfide ennemi. Obtenez-leur, par votre puissant crédit auprès de Jésus, la Pureté des Vierges, *Puritas Virginum*, et de sa douce Mère, Marie Immaculée, qu'ils aient tous un grand amour pour la sainte vertu de pureté et que pour la conserver dans leurs jeunes cœurs, ils fuient avec horreur les mauvaises compagnies et les occasions dangereuses, qu'ils veillent à la garde de leurs sens, pratiquant la mortification chrétienne, ne négligeant point le saint exercice de la prière et surtout de la prière en famille, et qu'ils fréquentent fidèlement les Sacrements. Oh ! que d'âmes seront sauvées et bienheureuses pour l'éternité, si Dieu daigne, ô aimable Saint, par votre angélique intercession, exaucer notre suppliante prière !

Exemple. — Un jour que saint Antoine rentrait à Padoue par des sentiers solitaires, afin d'éviter les applaudissements de la foule électrisée par son éloquence, une femme prenant des chemins de traverse, se mit à

courir après lui, respirant à peine, tant sa marche était précipitée. Elle portait dans ses bras son petit enfant qui était perclu des bras et des jambes, depuis sa naissance. Dès qu'elle fut en présence du Bienheureux, elle se jeta à ses pieds, le conjurant avec des gémissements et des larmes d'avoir pitié d'une mère malheureuse et de daigner faire le signe de la croix sur son enfant. Elle espérait que le petit malade recouvrerait une santé parfaite par la vertu de cette bénédiction. Comme le serviteur du Christ, par un sentiment d'humilité profonde, refusait d'exaucer sa prière, elle redoubla ses sanglots, et réitéra ses supplications, en criant : — Père Antoine, ayez pitié de moi. — Le saint homme touché de compassion à la vue de la douleur de la mère et de l'infirmité de l'enfant ; pressé d'ailleurs par les exhortations de son compagnon de route dont la piété était célèbre, se décida à tracer le signe de la croix sur l'enfant, le bénissant au nom et par la puissance de Jésus-Christ. O prodige ! l'enfant se redressa aussitôt parfaitement guéri. Tandis que, auparavant sa mère désolée le portait appuyé sur son sein, elle le ramena rétabli, dans sa maison en le tenant par la main. L'homme de Dieu ne rapporta pas la grâce obtenue, à ses mérites, mais à la foi de cette femme, en la quittant, il lui recommanda de ne la révéler à personne, avant sa mort (1).

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) *Histoire de saint Antoine de Padoue*, par le R. P. Al. S. C. 2ème Ed.

TROIZIÈME MARDI

Saint Antoine ; sa grande simplicité.

IMPLICITÉ, ô que cette vertu est nécessaire pour faire un Saint !

L'Esprit-Saint faisant l'éloge du saint homme Job, commence par cette parole : Il y avait un homme dans la terre de Hus, nommé Job ; et cet homme était *simple*, droit, craignant le Seigneur et s'éloignant du mal. " Il avait la droiture du cœur parce qu'il était *simple*.

Le Sage, en invitant les puissants de la terre à aimer la justice et à chercher le Seigneur, sans quoi il n'y a de salut pour personne, commence le Livre merveilleux de la Sagesse, par cette autre parole, indiquant la manière de chercher le Seigneur, Auteur de notre salut : " Ayez du Seigneur de bons sentiments et cherchez-le dans la *simplicité* de votre cœur. "

Notre Seigneur ne demandait-il pas une grande *simplicité* de ses Apôtres, lorsqu'il leur disait : " Soyez *simples* comme des colombes. " Et saint Paul, imitant son divin Maître, prévenait avec une grande sollicitude les premiers chrétiens contre les perfidies de l'antique serpent qui cherche toujours, afin de nous éloigner de

la voie de la sainteté, à nous faire pécher contre la vertu de *simplicité :* " Je suis jaloux de vous, disait-il aux Corinthiens, d'une jalousie de Dieu même. En effet, je vous ai fiancés à un Epoux unique, au Christ, pour vous présenter à lui, comme une Vierge pure. Mais je crains que comme le serpent séduisit Eve par son astuce, ainsi vos esprits ne se corrompent et ne dégénèrent de la *simplicité* qui est dans le Christ Jésus. " Et le grand Apôtre exhorte souvent les premiers fidèles à pratiquer la *simplicité*, sur le modèle de Jésus, leur adorable Maitre.

Pourquoi donc tant d'insistance pour une vertu que les prétendues sages du siècle tournent si facilement en division ?

Ecoutons encore, pieux Lecteurs, la réponse de l'Esprit de toute vérité : " Dieu veillera au salut des hommes droits, et il protègera ceux qui marchent dans la *simplicité* (1)." Et ainsi sous la protection de Dieu " Celui qui marche dans la voie de la *simplicité*, marche sûrement (2)." Et celui qui marche ainsi sait qu'il marche sûrement parce que " La Bienveillance du Seigneur est pour ceux qui marchent avec *simplicité* (3)." Finalement il obtiendra le salut éternel, parce que " Celui qui marche avec *simplicité*, celui-là sera sauvé (4)." Ad-

(1) Prov. II, 7.

(2) IC. X, 9.

(3) IC. XI, 20.

(4) IC. XXVIII, 18.

mirable enchaînement des enseignements divins, et qu'ils sont consolants pour tous ceux qui ont le bonheur de marcher dans la droiture de leur cœur, par les voies si sûre de la *simplicité* !

Ainsi marcha toujours notre grand Thaumaturge, saint Antoine. Sa vie tout entière est semée de grands actes de *simplicité* : il marchait noblement en cela sur les traces de François son séraphique Père. La *simplicité* fut toujours, du reste, le signe caractéristique de son Ordre, la prédilection de tous ses vrais Enfants comme le Bienheureux Frère Egide, saint Paschal Baylon, saint Félix de Cantalice, saint Laurent de Brindes, saint Joseph de Copertino. Et pour ne citer qu'un seul exemple de *simplicité* dans tous ces Saints, on raconte du dernier le trait suivant : Un jour on amena au Père Joseph, un pauvre fou. C'était un grand et beau jeune homme et ses parents affligés le lui présentèrent pour qu'il le bénît et lui obtînt sa guérison. Pour toute réponse, le Père Joseph pousse un petit cri, saisit le jeune homme par les cheveux et l'entraîne avec lui à travers les airs. Le Saint avait un Ravissement ! mais le pauvre fou, lui, n'était point en extase, et la peur terrible qui l'avait saisi, le rendait plus mort que vif. En revenant de son extase, le Père Joseph le déposa tranquillement à terre et il lui dit, avec beaucoup de bonhomie et de *simplicité* : " Mon ami, es-tu encore fou

maintenant? Le jeune homme encore tremblant, lui répondit : Non, mon Père, j'ai eu trop peur." Il avait laissé effectivement sa folie dans les airs, et parfaitement sain d'esprit, il retourna chez lui, avec ses heureux parents, louant Dieu et remerciant le Saint de l'avoir guéri d'une manière originale, il est vrai, mais pourtant si réelle et si consolante !

L'exemple qui va suivre prouve la *simplicité* de notre propre Saint, le bon saint Antoine que nous invoquons en ce moment.

Exemple. — Le Livre des miracles, *Liber miraculorum*, inséré dans la vie de saint Antoine, par les Bollandistes, rapporte un miracle bien extraordinaire que le saint opéra, contre toute vraisemblance humaine, à Padoue, lorsqu'il y prêcha le carême de 1231.

"Un jour donc, pendant que le Saint prêchait à Padoue, un citoyen de la ville, appelé Leonard, vint trouver l'homme de Dieu pour lui faire sa confession. Entre autres péchés, il s'accusa d'avoir donné un coup de pied à sa mère, avec tant de violence que la pauvre femme fut renversée jusqu'à terre. En écoutant cet aveu, l'homme de Dieu fut saisi d'horreur; et, obéissant à l'émotion de son âme, il lui adressa de sévères reproches, en ajoutant : Le pied qui a frappé son père ou sa mère, mériterait d'être coupé. Dans sa *simplicité*, le pauvre Léonard ne saisit pas la pensée de son direc-

teur : le remords de son crime et l'indignation du Saint l'avait plongé dans une amère tristesse. Egaré par sa douleur, il rentra dans sa maison ; et prenant à la lettre ce qu'il lui avait dit, il se coupa le pied. Le bruit de cette pénitence héroïque, si elle n'avait pas été contre nature, se répandit bientôt dans toute la ville et arriva jusqu'aux oreilles de la mère de Léonard. Celle-ci courut en toute hâte ; et apercevant son fils horriblement mutilé, elle demanda la cause de ce malheur. On lui raconta ce qui s'était passé ; à l'instant, elle alla trouver le serviteur de Dieu, en poussant des cris et des menaces. Elle adressa au Bienheureux de sanglants reproches, et l'accusa d'être la cause de la mort de son fils. L'homme de Dieu excusa sa douleur, et se défendit lui-même du crime qu'on lui imputait. En même temps, il se transporta auprès du pauvre mutilé : il adressa à Dieu une prière, avec une tendre dévotion et une sollicitude auxieuse ; ensuite il prit le pied coupé et il l'ajusta à la jambe, en traçant le signe de la croix, et en faisant sur le membre des onctions avec ses mains vénérables. Il continua quelques instants : alors le pied s'adapta à la jambe et y demeura uni avec sa solidité naturelle. Le bon Léonard se leva avec prestesse ; et, tout heureux de sa guérison, il s'abandonna à des transports de joie, louant Dieu de la protection dont il l'avait entouré."

Répons Miraculeux, voir page 127.

QUATRIÈME MARDI

Saint Antoine : sa profonde humilité.

POUR perfectionner ses premiers disciples dans la sainte vertu d'humilité, notre séraphique Père S. François avait coutume de dire et il le répétait encore : "Mes Frères bien-aimés et mes Enfants bénis, sachez que Notre Seigneur en quittant le ciel, n'est venu sur la terre que pour une seule chose, que pour nous donner une seule Leçon, et cette Leçon est celle-ci : "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !" Parcourez d'un bout à l'autre tout le Livre des Saints Evangiles et vous trouverez que le divin Maître, en nous donnant ses préceptes et ses conseils, n'a dit qu'une fois : *Apprenez de moi . . . .*"

C'est que l'*humilité* est la base, le fondement, la racine de toutes les vertus. Oui, si nous étions plus humbles, notre Foi serait plus vive, notre Espérance plus ferme et notre Amour plus ardent. Si nous avions bien l'humilité, nous pratiquerions mieux la patience, nous possèderions toujours la paix du cœur, et nous

porterions sans peine, c'est Jésus lui-même qui le dit, le joug du Seigneur ; et nous accepterions les épreuves de la vie, sans murmure !

Les Saints qui ont tous été si humbles, parce qu'ils ont eu le bonheur de mettre en pratique cette Leçon de notre divin Maître, les Saints ont essayé de nous donner une définition de la vraie humilité, et ils nous disent, un peu en hésitant, avec saint Bernard : " L'humilité est une vertu qui nous rend méprisables à nos propres yeux, par la véritable connaissance que nous avons de nous-mêmes. " Ensuite les Saints admettent plusieurs degrés dans l'humilité. Le Docteur séraphique saint Bonaventure les réduit tous à trois principaux.

Le Premier consiste donc à se mépriser soi-même.

Le Second consiste à être bien aise que les autres nous méprisent. Or, si nous étions bien solidement établis dans le Premier, nous n'aurions guère de chemin à faire pour arriver au Second. Car si nous avions véritablement du mépris pour nous-mêmes, nous ne serions pas fâchés que les autres en eussent aussi. En voulez-vous une preuve, dit le même Saint : " N'est-il pas vrai que naturellement nous éprouvons de la satisfaction que les autres se conforment à notre propre sentiment ? que si cela est, pourquoi n'en éprouvons-nous pas lorsqu'ils nous méprisent ? C'est que nous ne nous méprisons pas nous-mêmes en réalité, mais

que nous avons bonne opinion de nous-mêmes." O sainte vertu d'humilité, à qui donc de nous sera-t-il donné de gravir dès aujourd'hui même *ce second Echelon* et de pratiquer cette sentence du même Docteur Séraphique : "Aimer à rester inconnu et à être considéré pour *rien* !"

Le Troisième degré d'humilité, c'est lorsqu'une personne ayant reçu de grands dons de Dieu, et se voyant honorée et estimée, ne s'enfle de rien et ne s'attribue rien à elle-même, mais rapporte tout à la source de tout bien qui est Dieu lui-même. Ce troisième degré, continue saint Bonaventure, n'est que pour ceux qui étant déjà consommés dans la vertu, s'humilient d'autant plus en toutes choses, qu'ils sont plus élevés dans la perfection.

Venons donc à la pratique. Les vertus morales, dit saint Basile, non plus que les arts et les sciences, ne s'acquièrent que par l'exercice et par la pratique. Donc, si nous voulons acquérir l'humilité, il faut que nous en pratiquions les actes. "Si vous voulez acquérir l'humilité, ajoute saint Bernard, commencez par vous mettre résolument dans le chemin de l'humiliation ; car si vous ne pouvez souffrir les humiliations, vous ne pourrez pas non plus parvenir à l'humilité." Mais si nous pratiquons les actes d'humilité *promptement, facilement et avec plaisir*, ah ! réjouissons-nous,

car nous commençons à entrer dans la perfection de cette indispensable vertu (1).

Notre Saint a été, comme son séraphique Père, *profondément humble*. Ecoutons, à ce sujet, un Auteur déjà cité (2).

" Quelle humilité dans saint Antoine ! Il redoute les honneurs de la terre, il fuit même les dignités de l'Eglise. Toute son ambition est de vivre obscur et ignoré dans la maison du Seigneur. Héritier d'un grand nom, il l'échange contre celui d'Antoine, à l'aide duquel il espère vivre inconnu au monde, dans un *Ordre mendiant*. Il cache ses talents avec tant de soin, que pendant assez longtemps ses confrères le regardent comme à peu près incapable. Il se plait à remplir les offices les plus bas. Pour l'arracher à sa vie toute cachée en Dieu, il fallut un ordre formel de saint François. Devenu la merveille de son siècle, il ne s'attribue en rien ses triomphes : il en renvoie toute la gloire à Dieu, auteur de tout don parfait. Est-il étonnant que Dieu lui ait donné le pouvoir d'opérer tant et de si grands prodiges ?

Exemple. — Tous les Saints ont eu, à l'imitation du divin Sauveur, une prédilection marquée pour les petits enfants, à cause de leur candeur et de leur innocence. Saint Antoine semble les avoir pris spécialement sous sa protection. Déjà nous avons vu que l'origine

(1) Perfection chrétienne : *Passim*.

(2) R. P. Henri de Grèzes — Petit Manuel...

du *Pain de saint Antoine* est dûe, selon certains Auteurs, à la résurrection d'un petit enfant, opérée par notre grand Thaumaturge.

" Le fait suivant est arrivé à Rome, en l'année 1830. Un petit enfant de six ans se laissa tomber de la fenêtre d'un troisième étage sur le pavé. Sa pauvre mère, en le voyant tomber, s'écria : *Ah ! saint Antoine !* et elle courut aussitôt pour relever son enfant. Elle s'attendait à le trouver mort, ou au moins tout abîmé : l'enfant n'avait aucun mal, il était debout sur le pavé. — " Comment cela s'est-il fait, mon pauvre petit, lui demanda sa mère ? — Un Religieux s'est trouvé là, répondit l'enfant, il m'a reçu entre ses bras et m'a posé bien doucement à terre. " La pieuse mère songea à saint Antoine qu'elle avait invoqué, et aussitôt elle alla au couvent de l'*Ara Cœli* demander une messe d'action de grâce à l'autel du Saint. Elle raconta le fait à plusieurs Pères qui se trouvaient en ce moment à la sacristie. L'un d'eux, le P. François de Camajore, s'adressant à l'enfant, lui posa cette question : " Ce Religieux dont tu parles, me ressemblait-il ? — Il était bien plus beau, répondit naïvement le petit. " La mère alla ensuite avec son enfant prier devant le tableau de saint Antoine. A peine l'enfant eut-il jeté les yeux sur l'image du Saint, qu'il se retourna vers sa mère : " Maman, lui dit-il avec vivacité, le voilà le Religieux qui

m'a porté à terre." Et sa petite main montrait le tableau.

L'heureuse mère ne pouvait contenir les transports de sa joie et de sa reconnaissance. Elle se retira en s'écriant : "Vive saint Antoine, vive mon cher Saint !"

Répons Miraculeux, voir page 127.

CINQUIEME MARDI

Saint Antoine : son héroïque patience.

Notre Seigneur veut que nous soyons tous des Saints. L'Apôtre saint Paul disait aux premiers chrétiens : " Mes Frères, vous avez appris de nous comment il faut que vous marchiez pour plaire à Dieu. " Or, plaire à Dieu, c'est se sanctifier, et c'est là sa volonté expresse ; car, ajoute l'Apôtre : " La volonté de Dieu c'est votre sanctification (1). "

Le bon Dieu, dans son admirable Sermon sur la montagne, l'avait dit clairement à la foule accourue là pour l'entendre. Après avoir donné le précepte si important du pardon des injures, et de l'amour des ennemis, notre divin Maître ajoute : " Soyez donc parfaits, vous, comme votre Père céleste lui-même est parfait (2). "

Mais où se trouve cette perfection que Jésus-Christ demande de nous ? Précisément dans la vertu que nous proposons aujourd'hui, cher Lecteur, à votre pieuse

(1) I. Thes. IV.
(2) Matth. V, 48.

méditation et dont saint Antoine nous a donné un si édifiant exemple.

L'Apôtre saint Jacques instruisant, lui aussi, les premiers fidèles, leur dit que notre perfection consiste dans la vertu de *Patience !* " Considérez comme sujet d'une joie complète, mes Frères, lorsque vous tombez en diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre Foi produit la *Patience :* or, la Patience *rend les œuvres parfaites*, de manière que vous soyez parfaits, accomplis, et ne manquant de rien. "

Saint Alphonse de Liguori, en parlant des sept douleurs de Marie, fait sur cette parole de l'Apôtre saint Jacques, cette belle réflexion. " Le Seigneur, dit ce grand Saint, nous ayant donné la Bienheureuse Vierge pour modèle de perfection, il a donc fallu qu'il la comblât de tribulations, afin que nous puissions admirer et imiter son héroïque *Patience !* "

Jésus et Marie, voilà nos grands modèles !.... Jésus, annonçant les grandes tribulations réservées à ses apôtres, leur disait : (Quand elles seront arrivées) " C'est par votre *Patience* que vous posséderez vos âmes (1). "

L'Apôtre saint Paul, exhortant les Hébreux à demeurer fermes dans leur Foi, leur disait : " Ne perdez donc pas votre confiance, laquelle a une grande récom-

(1) Luc. XVI, 19.

pense. Et sachez que la *Patience* vous est nécessaire, afin que, faisant la volonté de Dieu, vous obteniez l'effet de la promesse (1). "

Et c'est ainsi que le même Apôtre exhortait toujours les premiers chrétiens, à se souvenir, dans toutes leurs tribulations, de la grande Patience de Notre Seigneur Jésus-Christ ; et avec ses exhortations, il leur adressait les souhaits les plus affectueux et les plus paternels, disant : " Que le Seigneur dirige donc vos cœurs dans l'amour de Dieu et la *Patience* de Notre Seigneur Jésus-Christ (2). "

La vertu de *Patience* est si importante et si pratique (car elle est de tous les jours et de tous les instants) que Dieu a voulu nous donner d'étonnants exemples de *patience*, même avant la venue de son divin Fils, dans la personne des Justes de l'Ancienne Loi. Les chrétiens qui sont encore faibles dans leur Foi ne connaissent pas la mystérieuse conduite de Dieu envers ses élus, et se demandent pourquoi tant de tribulations pour les âmes justes. — L'Esprit-Saint leur répond par l'exemple du saint homme Job et de Tobie. Racontant comment ce dernier devint aveugle, l'Ecrivain sacré ajoute : " Or Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa *Patience* fût donnée, en *exemple* à la postérité, comme celle du saint homme Job (3). " Ah ! si

(1) Hebr. X, 35, 36.
(2) II Thes. III, 5.
(3) Job. II, 12.

l'on méditait plus souvent ces grands enseignements de l'Esprit-Saint, il y aurait moins de murmures dans le monde parce que l'on y pratiquerait mieux la sainte vertu de *patience*.

L'archange saint Raphaël dit plus tard à Tobie, après le grand miracle de sa merveilleuse guérison : " C'est parce que vous étiez agréable à Dieu, qu'il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât (1). " Et l'Apôtre saint Paul nous le répète lorsque, écrivant à son disciple saint Timothée, il lui dit : "... Ainsi tous ceux qui veulent vivre en Jésus-Christ souffriront persécution (2). " " Parce que le Seigneur châtie celui qu'il aime (3). " Enfin Notre Seigneur nous le dit lui-même, dans le livre mystérieux de l'Apocalypse, en s'adressant à l'ange de l'église de Laodicée : " Pour moi, je reprends et je châtie ceux que j'aime. " Et le bon Jésus, pour tous ceux qui souffrent, mais avec *Patience*, sans murmure, pour l'amour de Dieu, toutes les contradictions de cette vie, Jésus ajoute cette magnifique conclusion : " Celui qui aura vaincu, je le ferai asseoir avec moi, sur mon trône! "

Notre Saint avait compris toutes ces choses et il les avait mises en pratique ; c'est pourquoi il nous a laissé

(1) Tob. XII, 13.
(2) II Tim. III, 12.
(3) Hebr. XII, 6

l'exemple d'une héroïque *Patience* !

" Comme on éprouve l'or dans la fournaise, ainsi Dieu se plut à perfectionner par l'*épreuve* la vertu de notre Saint. Antoine brûlait du désir du martyre ; Dieu ne jugea pas à propos de le lui accorder. Une fièvre maligne s'empara de lui sur les rives d'Afrique ; elle ne le quitta presque plus ; aussi tous les historiens nous disent que saint Antoine était d'un tempérament maladif. Lorsque l'obéissance a ouvert devant le Saint la carrière du ministère apostolique, la maladie l'arrête au milieu de sa course et le tient sur un grabat pendant près de deux ans. Que n'eut-il pas à souffrir dans ses nombreux voyages ! Son corps, miné par la fièvre, avait à lutter contre des fatigues de tout genre et des privations de tous les jours. Comme si ce n'était pas assez de souffrances, des pécheurs obstinés injurient et vont jusqu'à frapper le charitable apôtre. Les hérétiques le calomnient et cherchent à attenter à ses jours par le fer et la prison. L'âme séraphique d'Antoine ne repoussa jamais la croix. Tendrement unie à Jésus crucifié, elle se réjouissait de souffrir avec lui et pour lui (1).

O grand et bon saint Antoine, obtenez-nous du bon Jésus, obtenez surtout pour toutes nos bonnes mères qui ont tant de misère avec leurs petits enfants, et dans les soins du ménage.....la vertu si précieuse,

(1) Petit Manuel....

si nécessaire, la vertu sans laquelle nous perdons tous nos mérites pour le ciel, la vertu que vous avez si héroïquement pratiquée vous-même, la sainte vertu de PATIENCE ! ! !

EXEMPLE. — C'est un exemple de *patiente* charité de notre Saint pour une pauvre femme, victime, hélas ! comme encore souvent aujourd'hui, de la brutalité de son mari. — Du temps que le Saint était encore Gardien à Limoges, en France, une pieuse dame qui était toute dévouée au bien des Religieux, allait de temps en temps acheter ce qui était nécessaire pour leur nourriture. Elle avait un mari brutal, jaloux, sans religion. Un soir qu'elle s'était attardée plus que de coutume, son mari l'injuria, disant : " Tu viens encore, sans doute, de la maison de ceux à qui tu as vendu ton affection ! " C'est vrai, dit-elle, avec douceur, je viens du couvent des Frères-Mineurs que j'aime pour l'amour du bon Dieu. " A cette parole, cet homme, plein de rage, se jette sur elle, la saisit par les cheveux, la traîne horriblement de çà et de là dans la maison et la traite avec tant de brutalité qu'il lui arrache tous les cheveux de la tête. La pauvre femme ainsi maltraitée et souffrant affreusement, mais pleine de confiance, ramasse tous ses cheveux épars, les dépose, sans se plaindre, sur son oreiller, et se couche dessus péniblement, Dès qu'il fit jour, elle envoya vers le Saint,

le priant de venir la voir, parce qu'elle ne se sentait pas trop bien. L'homme de Dieu, la pensant malade, crut qu'elle désirait se confesser et se rendit chez elle avec empressement. En le voyant : " Père, lui dit-elle, voilà ce que j'ai souffert pour vos Religieux. " Et lui montrant tous ses cheveux ainsi barbarement arrachés, elle ajouta comme par inspiration et pleine de confiance : " Si vous voulez prier Dieu pour moi, je sais qu'il me rendra toute ma chevelure et la remettra telle qu'elle était auparavant. " Le Saint un peu humilié lui répondit : " Ah ! vraiment, ma bonne Dame, c'est pour cela que vous m'avez appelé ! " Et cela dit, le saint homme retourna à son couvent. Là, il réunit ses Religieux, leur raconta avec simplicité ce qui était arrivé à cette Dame, leur généreuse bienfaitrice, et il ajouta : " Prions pour elle, mes Frères, et peut-être, comme je l'espère, que le Seigneur regardera sa Foi. " Ils prièrent tous et le Saint avec eux, et voilà que les cheveux de cette femme si confiante et si résignée, se rangeant d'eux-mêmes, merveilleusement, dans le plus bel ordre, se rattachèrent à sa tête, et elle se leva avec sa belle chevelure, tout comme auparavant. Dans l'intervalle, son mari était sorti : lorsqu'il fut de retour, son innocente épouse lui montra, toute souriante, ses cheveux bien remis, et lui raconta, avec des paroles pleines de douceur, tout ce qui venait d'arriver. Son mari, tout

stupéfait, et touché par la grâce du bon Dieu, demanda humblement pardon à sa vertueuse épouse de tous les mauvais traitements dont il l'avait accablée : il se trouva, en même temps, complètement délivré de toute pensée de jalousie, et se dévoua pour toujours, comme sa vertueuse épouse, à la commune utilité des Religieux du couvent du bon saint Antoine (1) !

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) Act. S. S. Vita S. Ant.

SIXIÈME MARDI

Saint Antoine : son amour envers Dieu.

ÉSUS, dans son discours à la dernière Cène, adresse à Dieu cette sublime prière: Mon Père, elle est venue l'heure ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. Puisque vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin que, quant à tous ceux que vous lui avez donnés, il lui donne la vie éternelle. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, JÉSUS-CHRIST.—Toute la perfection d'une âme, disent les saints, consiste à connaître et à aimer Dieu et son divin Fils Jésus, notre adorable Maître. Aimons le bon Dieu, nous dit l'apôtre de l'amour, parce qu'il le mérite à tous les titres, c'est lui qui nous a aimés le premier. Il nous a aimés de toute éternité, et nous a attirés à lui ayant pitié de nous.

Dieu, dont le cœur est si bon, voyant que les hommes se laissent captiver par des bienfaits, voulut que des bienfaits les enchaînassent à son amour. C'est

l'amour qui a présidé à tous les dons que Dieu nous a faits. Il nous a créés à son image : c'est pour nous qu'il a créé toutes les merveilles que nous admirons dans l'univers et il nous a établis Rois sur toute la création. Dieu nous a tellement aimés, que lorsque fut arrivée la plénitude des temps, il nous donna même son propre Fils, son Fils unique, engendré de lui de toute éternité. Que dirons-nous donc après cela ? Si Dieu est ainsi pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas même épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, pouvait-il, en agissant ainsi, faire pour nous plus qu'il n'a fait ? Je vis, et ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Car si réellement je vis maintenant dans la chair, j'y vis en la Foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est lui-même livré pour moi. Et il l'a fait librement, par pur amour pour moi. Il s'est offert lui-même victime pour moi parce qu'il l'a voulu.

O que Jésus notre divin Maître nous a donc aimés ! Qui pourra jamais comprendre la grandeur de son amour pour les hommes, eux qui en tout temps s'en sont montrés si peu dignes ?

Qui pourra jamais sonder la profondeur des abaissements du Fils dans le Mystère de l'Incarnation, où il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave, par pur amour pour nous ? Toute sa vie il s'est humilié pour nous, et il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort,

et la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix, tout cela par amour pour nous. L'amour que Jésus-Christ portait aux hommes était si grand qu'il lui faisait désirer l'heure de sa mort, pour leur prouver tout l'excès de sa tendresse pour eux. C'est dans ce sens qu'il parlait lorsqu'il dit à ses Apôtres : " Je dois être baptisé d'un baptême (le baptême dans son propre sang !) et je n'ai pas de repos jusqu'à ce qu'il s'accomplisse. " Et lorsque l'heure fut enfin venue, de retourner de ce monde vers Dieu son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. La veille de sa mort, toujours dans l'excès de son amour pour nous, il voulut nous laisser de cet amour la plus grande marque qu'il lui fût possible de donner... et il institua le sacrement de l'amour, l'adorable Eucharistie, et le lendemain il termina son divin Sacrifice, sur le sommet du Calvaire, en déclarant que tout était consommé pour nous, pour la Rédemption de nos âmes !

O que les âmes ingrates qui n'aiment pas Jésus qui les a tant aimées ; qui cherchent même des prétextes et des prétextes pleins d'hypocrisie pour ne pas le recevoir dans leur cœur, par la sainte communion ; qui sont d'une indifférence absolument révoltante pour l'assistance au plus auguste des sacrifices, celui que Jésus a offert sur la Croix, l'adorable sacrifice de la

Messe ; ô que ces ingrats auront à rendre, à la mort, un compte terrible, devant le tribunal du souverain Juge !

Vous du moins, âmes pieuses, qui accomplissez cette dévotion des Treize Mardis, ne soyez pas du nombre de ces âmes ingrates, mais aimez le bon Jésus qui nous a tant aimés, qui nous aime toujours, et qui restera dans le sacrement de son amour jusqu'à la consommation des siècles, toujours par amour pour nous. Consolez son divin Cœur abreuvé de tant d'amertumes, dans ce siècle de froide indifférence, où l'esprit de ténèbres emploie tous les raffinements de sa perfidie satanique pour éloigner les âmes de l'amour de Jésus en les éloignant de l'église et de la sainte Table, afin de les entraîner ainsi *sûrement* avec lui dans les brûlants abîmes... Aimez donc Jésus-Christ, notre divin Sauveur, comme l'a aimé saint Antoine de Padoue que nous honorons en ce moment ; car, pour dire combien notre Saint a aimé Notre Seigneur, il faudrait reprendre toute l'histoire de sa vie ; toute sa vie n'a été qu'un acte d'amour de Dieu et une amende honorable à Jésus, à qui il voulait gagner le plus d'âmes possible, tant sa soif du salut des âmes était grande, ainsi, qu'à sa manière, le trait suivant nous le montrera avec évidence.

Exemple. — Le bienheureux Père se trouvait au

Puy (en Velais). Une Dame, à la veille de devenir mère, vint se recommander à ses prières. Le Saint ayant prié avec ferveur, lui dit : "Ayez bonne espérance et soyez dans l'allégresse, car le Seigneur vous donnera un fils ; il sera grand dans l'Eglise de Dieu ; il entrera dans l'Ordre des Frères-Mineurs ; il sera martyr et, par ses prédications, il obtiendra à beaucoup d'autres la palme du martyre." L'heureuse mère mit, en effet, au monde un fils, qui reçut au baptême le beau nom de Philippe.

Devenu grand, il entra dans l'ordre Franciscain, fut un zélé prédicateur dans sa patrie et passa enfin au-delà des mers, pour exercer sur un nouveau théâtre, son fructueux apostolat. Il aborda en Palestine. La ville d'Azot venait d'être livrée par trahison aux fanatiques Sarrasins et tous les chrétiens au nombre d'environ deux mille abandonnés aux mains de leurs cruels ennemis, et condamnés à la peine capitale. Le frère Philippe se trouva parmi eux, et il obtint, comme une grande faveur, d'être décapité le dernier, ayant ainsi l'occasion d'exhorter les autres captifs pour les conserver tous au Seigneur. Son ardente parole produisit, en effet, les plus consolants résultats. On fit subir un interrogatoire à tous ces infortunés, et on leur demanda s'ils voulaient conserver leur vie, en niant leur Foi, ou bien, persistant dans leur Religion, se soumettre au

dernier supplice. Ils répondirent tous d'une voix unanime : "Nous suivrons la voie que le frère Philippe, se sera choisie pour lui-même." Alors l'intrépide Apôtre ayant réuni tous ces admirables confesseurs de la Foi, leur adressa une très fervente allocution qu'il termina en disant : "Frères bien-aimés, demeurez fermes dans votre Foi, car cette nuit même Dieu m'a révélé que j'entrerai au ciel avec un grand nombre d'âmes qui m'accompagneront dans la voie du martyre." Après cette exhortation, le zélé missionnaire entendit la confession des captifs qui répondirent aux Sarrasins qu'ils acceptaient tous la mort pour garder intacte leur Foi en N. S. Jésus-Christ. L'horrible boucherie commence, et durant l'exécution, Philippe, intrépide, prêche aux martyrs la constance dans leur Foi. Le Soudan, ivre de colère, et plus cruel que le tigre et le léopard, fait couper au prédicateur toutes les articulations des doigts et les jointures des mains ! Et comme l'invincible apôtre, malgré cet acte d'atroce barbarie, continue à prêcher aux chrétiens, il ordonne qu'on l'écorche vif jusqu'à la ceinture. L'Apôtre du Christ, demeurant comme insensible à cet horrible traitement, poursuit ses exhortations victorieuses. Alors le tyran donne un nouvel ordre qu'on lui arrache la langue, et le confesseur de la Foi, embrasé d'une irrésistible ardeur, continue du geste à fortifier la constance des chrétiens

jusqu'à ce qu'il voie tomber à ses pieds la tête du dernier martyr. Alors, avec une indicible jubilation, il écarte de son mieux et avec un grand respect le *capuce* pour offrir sa tête libre au tranchant du glaive et cueille le dernier la palme du martyre !

Les corps des deux mille martyrs restèrent là quatre jours, sans sépulture. Le Soudan vint lui-même visiter le lieu de l'exécution et resta grandement surpris en voyant que malgré les grandes chaleurs de ces contrées orientales, cet énorme monceau de cadavres n'exhalait pas la moindre odeur de corruption. Les corps des martyrs se conservaient intacts.

Ainsi se vérifia la prophétie du grand Thaumaturge saint Antoine de Padoue.

Répons Miraculeux, voir page 127.

SEPTIEME MARDI

Saint Antoine : sa charité pour le prochain

ÉPONDANT à un docteur de la loi qui l'interrogeait, Notre Seigneur dit : " Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est là toute la loi et les prophètes. "

Notre Seigneur attache tant d'importance au deuxième commandement, celui de la dilection fraternelle, qu'il le déclare semblable au premier.

Jésus, à la dernière Cène, voulant le graver d'une manière ineffaçable dans le cœur des Apôtres, leur dit, avec toute l'affection du plus tendre des Pères : " Mes petits enfants, *Filioli*, je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; mais que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même." Notre Seigneur l'appelle un commandement nouveau ! Le

divin Maître continuant son sublime discours de la Cène revient de nouveau à ce commandement, et cette fois il l'appelle son propre commandement à lui : " Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis. Vous, vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. " Etre les amis du bon Jésus, à la seule condition d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, quelle céleste faveur et combien elle nous montre l'excellence de la charité fraternelle !

Notre aimable Sauveur revient une troisième fois à ce commandement de l'amour du prochain et il leur dit avec l'accent d'une insistance toute divine : " Ce que je vous commande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres." N'est-ce pas là le sublime d'un cœur aimant ?

L'apôtre saint Paul, qui a tant aimé Notre Seigneur, a poussé l'amour pour ses Frères jusqu'à désirer d'être *anathème* afin de les donner tous à Jésus, son adorable Maître ! N'est-ce pas la charité fraternelle poussée jusqu'au delà même des limites du possible ? Et le même Apôtre, recommandant toutes les autres vertus aux premiers chrétiens, leur disait : " Mes bien-aimés Frères, ayez par-dessus tout la *charité* : car c'est elle

seule qui est le lien de la perfection ! "

Ames pieuses, qui lisez ces lignes, vous qui êtes déjà si pleines de charité pour vos frères, écoutez maintenant les instructions de l'Esprit-Saint, le Dieu d'Amour, afin de vous perfectionner encore dans l'accomplissement de la grande loi de la Charité fraternelle. Et que saint Antoine soit lui-même notre modèle et notre guide : car il a couru lui-même avec une ardeur irrésistible dans les voies si belles de la dilection envers ses frères !

Voulons-nous donc ne jamais manquer à la charité, servons-nous toujours, vis-à-vis de notre prochain, de paroles prévenantes et pleines de douceur ; car, dit l'Esprit-Saint : " La parole douce multiplie les amis et adoucit les ennemis : et la langue gracieuse produit dans l'homme de bien des fruits abondants (1). "

Evitons donc les paroles piquantes, sans exclure pour cela une sainte gaîté, car " le Sage par ses paroles mêmes se rend aimable. " Evitons aussi les contestations, parce qu'elles proviennent de notre esprit de contradiction, et l'Esprit-Saint nous dit que chacun a le droit d'abonder dans son sens ; ou de notre opiniâtreté dans notre propre jugement. Lorsqu'il suffit de dire oui, oui, non, non, abstenez-vous de toute contestation, dit le Sage, et vous empêcherez ainsi un grand nombre de fautes ! Et si quelqu'un, par inadvertance

(1) Eccli. VI, 5.

ou par fragilité humaine, nous a dit une parole peu obligeante, répondons-lui sur le ton de la douceur, car " Une douce réponse brise la colère, tandis qu'une parole dure excite la fureur (1). " Enfin si nous avons eu le malheur de nous oublier nous-mêmes, que le soleil ne se couche pas sur notre différend, mais disposons-nous à une réconciliation mutuelle, afin de pouvoir dire dans notre prière du soir, sans mentir à Dieu : " Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons *à ceux qui nous ont offensés.* "

Quant aux absents, ne critiquons jamais une action bonne, sous prétexte qu'elle part d'une intention mauvaise, car Dieu seul lit au fond des cœurs. Pour les actions qui paraissent indifférentes, pratiquons cette belle parole de saint François de Sales : " Si une action avait *cent* visages, il faudrait toujours la regarder par le plus beau ! " Quelle aimable charité ! Enfin si une action est évidemment mauvaise, la vraie charité trouve encore des excuses ; elle rejette la faute de la personne qui l'a commise, ou sur la violence de la tentation, ou bien sur son ignorance. C'est ainsi que fit notre divin Maître, vis-à-vis de ses bourreaux, lorsqu'il disait : " Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! "

O bon saint Antoine, vous qui avez pratiqué jusqu'à l'héroïsme, l'amour du prochain, obtenez-nous, nous

(1) Prov. xv, 1.

vous en conjurons, par votre puissant crédit auprès de Dieu, que nous observions toujours nous-mêmes les Règles de la charité fraternelle que l'Esprit Saint vient de nous donner, et qu'ainsi, après avoir, à votre exemple, accompli ici-bas ce précepte si cher au divin Maître, nous soyons un jour aussi, admis avec vous au séjour de la gloire !

Exemple. — L'an 1674, un africain qui avait été acheté à un marchand d'esclaves, était au service d'un chevalier, dans la ville de Naples. Ayant eu l'occasion de s'emparer d'une somme d'argent considérable, il l'emporta furtivement. Il mit dans le complot un autre domestique du logis ; et, l'entraînant dans sa fuite, il s'embarqua avec lui sur un navire qui faisait voile vers la Sicile. Ils étaient sur le point d'entrer au port, quand une violente tempête s'étant élevée, son compagnon fut renversé par le vent et enseveli au fond de la mer. Le maure craignit un pareil sort ; mais il sentit tout à coup la main de saint Antoine qui le saisissait par les cheveux en lui criant : — Rends ce que tu as volé ; ou bien tu vas périr. — En disant ces mots le Saint le ramena dans Naples, où il rencontra son maître. Celui-ci avait fait dire un certain nombre de messes en l'honneur du Saint, et il cherchait à découvrir la trace de son serviteur fugitif. L'esclave ne pouvant pas éviter sa présence, tomba à ses pieds, et lui

demanda pardon pour l'offense qu'il avait commise envers lui. Il obtint sa grâce sans peine : après cela ayant déposé l'argent qu'il avait dérobé, il le restitua à son maître, selon l'ordre qu'il en avait reçu du Saint. Tout fut profit pour lui : il échappa à une mort certaine ; et il racheta son âme du péché et de l'enfer, en recevant le baptême qui le mit au rang des fidèles du Seigneur (1).

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) Analecta. Apud Bolland.

HUITIEME MARDI

Saint Antoine : son amour de la Croix.

C'EST Notre Seigneur qui a dit et qui nous le répète dans son saint Evangile. Si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. Depuis le péché d'Adam, c'est la loi de la souffrance pour tout homme venant en ce monde. La vie ici-bas est un combat continuel. Le saint homme Job se trouvait dans le rude combat dont il parle, et il disait encore : L'homme né de la femme vit peu de temps et cette vie si courte est pour lui toute pleine de misères.

Les mauvais chrétiens ne veulent pas se soumettre à l'indispensable loi de la mortification, de la pénitence. Comme ils ne sont pas au Christ, ils dédaignent de crucifier leur chair avec ses vices et toutes ses convoitises. Et comme ils ne mettent aucun frein aux inclinations mauvaises de la nature, leurs propres passions les tyrannisent : et c'est là, dès ce monde, le châtiment de leur orgueil, semblables à ces philosophes païens, dont l'apôtre saint Paul retrace l'horrible portrait dans sa Lettre aux Romains "....Ils sont inexcusables, parce que ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glori-

fié comme Dieu, ou ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont perdus dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. Aussi Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, à l'impureté ; en sorte qu'ils ont déshonoré leurs propres corps en eux-mêmes, se livrant à des passions d'ignominie. . . . remplis de toute iniquité, malice, fornication, avarice, méchanceté ; pleins d'envie, de meurtre, de l'esprit de contention, de fraude, de malignité, délateurs, détracteurs, violents, orgueilleux, arrogants, inventeurs de toutes sortes de mal, insensés, dissolus, sans affection, sans fidélité, sans miséricorde, qui ayant connu la justice de Dieu, n'ont pas compris que ceux qui font ces choses sont dignes de mort ; et non-seulement ceux qui les font, mais quiconque aussi approuve ceux qui les font (1). "

Les chrétiens médiocres admettent la nécessité de la mortification, de la pénitence, mais ils n'en accomplissent pas bien les œuvres. Ils trouvent la pratique de la vertu difficile ; ils croient au-dessus de leurs forces le précepte de l'amour des ennemis, du pardon des injures. Il se créent des raisons imaginaires pour échapper à la loi de l'abstinence et du jeûne, et ils vont rarement se prosterner aux pieds du prêtre pour faire l'humble aveu de leurs fautes. Ils ne ressemblent point non plus à Jésus Crucifié, et ils s'exposent ainsi

(1) Ad Rom. I.

terriblement à leur damnation éternelle.

Les bons chrétiens, les vrais disciples de Jésus Crucifié, ceux-là comprennent la loi de la pénitence et travaillent à la mettre généreusement en pratique.

Comme pour la sainte vertu d'humilité, les Saints trouvent aussi *trois degrés* dans la pratique de la mortification.

Le Premier est celui que nous enseigne l'Apôtre saint Pierre, quand il dit : Mes bien-aimés, je vous conjure, comme étrangers et voyageurs sur cette terre, de vous abstenir des désirs charnels qui font la guerre à l'âme (1). Heureux, dit saint Bernard, celui qui se regarde comme un voyageur sur la terre, qui connaît et qui pleure le malheur de son exil et qui s'adressant à Dieu lui dit du fond de son cœur : " Seigneur, ne soyez point sourd à mes larmes ; je suis devant vous un étranger et un voyageur, comme tous ceux qui m'ont précédé, rappelez-moi donc auprès de vous (2). "

Il est certain que ce Premier degré est d'une vertu très-haute, et nous ne ferons pas peu, si nous pouvons y parvenir ; mais il y en a pourtant un autre plus élevé et d'une perfection plus sublime. C'est celui que saint Paul nous désigne quand il dit : " Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu (3)."

(1) I. Pet. II, 11.
(2) Ps. XXXVIII.
(3) Col. III, 3.

Ce n'est donc pas assez que nous soyons comme des voyageurs, il faut que nous tâchions d'y être comme des personnes mortes. Heureux, s'écrie encore saint Bernard, celui qui est mort de cette sorte ! car cette mort est une véritable vie, puisqu'elle nous conserve sans tache au milieu du siècle, ou que plutôt elle nous en sépare dès ici-bas complètement.

Le Troisième degré se trouve dans ces paroles du même Apôtre : " Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde." Ce degré est encore plus élevé que le Second ; car, à celui qui est parvenu jusque-là, c'est peu que l'estime et la gloire du monde lui soient indifférents comme à un mort, elles sont même pour lui une croix et un supplice ; et de l'ignominie et du mépris, il en fait le sujet de sa joie et de sa gloire. " A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de N. S. Jésus-Christ. " Tout ce que le monde aime, est une croix pour moi, et tout ce qui est une croix pour le monde est pour moi douceur et jouissance !

Que chacun de nous juge là-dessus, dit toujours saint Bernard, jusqu'à quel degré il est parvenu, et tâche de faire tous les jours de nouveaux progrès, "parce que c'est en s'élevant de vertu en vertu que nous verrons enfin le Dieu des dieux dans la céleste Sion (1)."

(1) Ps. LXXXIII.

Notre grand Saint, à l'imitation de saint Paul et de saint François, son séraphique Père, a parcouru ces trois degrés de la mortification chrétienne.

" En effet, qui pourrait dire jusqu'à quel point saint Antoine a porté l'esprit et la pratique de la mortification, de la pénitence ? Dès sa plus tendre enfance, il mortifie ses appétits et ses goûts ; il mate son corps innocent par les veilles et les privations. Devenu Frère-Mineur, il jeûne les sept carêmes pratiqués par saint François ; sa vie est un carême perpétuel. Il n'accorde qu'un petit nombre d'heures au repos ; et quel repos ! pris le plus souvent sur la terre nue. Il est vêtu d'une simple tunique, d'étoffe rude et grossière, qui ne peut le défendre des rigueurs du froid en hiver ; et qui, par sa pesanteur, lui rend plus intolérables les chaleurs de l'été. Sous cette tunique, il cache de rudes cilices ; il ensanglante son corps par de fréquentes disciplines. A ces mortifications volontaires viennent s'ajouter la fatigue des voyages, accomplis à pied la plupart du temps, la privation de nourriture, les fatigues de la prédication et du tribunal de la pénitence. Arrivé au terme de sa vie, ce vrai pénitent ne croit pas avoir assez fait, et d'une voix tremblante, il récite avec ses Frères les Psaumes de la Pénitence (1).

Exemple — Vers la fin du dix septième siècle, les

(1) Analecta. Apud Bolland.

monuments historiques racontent la conversion miraculeuse d'un jeune indien du royaume de Bengale.

" C'était un esclave que les Pères de Saint-Augustin, établis dans ces parages, avaient acheté. Ils mirent tous leurs soins à lui apprendre les vérités du salut ; mais ils ne purent pas venir à bout de vaincre l'obstination du petit païen, très- épris du culte de ses ancêtres. Or, un jour, tandis qu'il était seul dans une chambre où se trouvait l'image de saint Antoine de Padoue, on l'entendit pousser des cris perçants. Les Pères accoururent aussitôt ; et aux questions qu'ils lui adressèrent pour savoir ce qui lui était arrivé, il répondit que le Saint dont l'image était suspendue à la muraille, avait dénoué la corde qu'il portait autour des reins, et qu'il lui avait donné une rude discipline, en lui commandant d'embrasser la religion de Jésus-Christ. C'est ce qu'il fit peu de jours après. Non content d'être chrétien, il prit l'habit religieux, et il commença à prêcher l'Evangile. Les succès qu'il obtint furent tels, qu'en peu de temps il convertit jusqu'à *vingt mille* païens. Les Pères de Saint Augustin, ne pouvant pas, à eux seuls, baptiser et catéchiser convenablement un si grand nombre de néophytes, firent appel aux missionnaires les plus voisins. Ceux-ci répondirent à leur invitation, et ils mirent la faux dans cette moisson déjà jaunissante. Dieu bénissait leurs travaux ; aussi

le nombre des nouveaux chrétiens se multiplia avec une rapidité merveilleuse (1)."

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) Petit Manuel.

NEUVIÈME MARDI

Saint Antoine : son amour de la pauvreté.

"BIENHEUREUX les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux." Ce fut par ces paroles que le Sauveur du monde commença son admirable sermon sur la montagne. Notre Seigneur voulait ainsi établir la pauvreté volontaire pour fondement de la perfection évangélique. Et il nous prêcha lui-même la sainte pauvreté par son exemple. Il naquit dans une étable, pauvre : il vécut toute sa vie, pauvre : il n'avait pas même un denier quand il fallut payer le tribut à César : il n'avait pas non plus de maison où il pût célébrer la Pâque avec ses disciples ; et il n'avait pas même de demeure où il pût se reposer : " Les renards ont des tanières ; les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. "

La première des huit Béatitudes est donc pour les *pauvres d'esprit*, c'est-à-dire les pauvres de cœur et d'affection ; s'ils n'ont point de richesses, ils n'en désirent pas : s'ils en ont, ils n'y attachent pas leur cœur.

Et combien est grande la récompense que Notre Seigneur promet à tous ceux qui voudront le suivre dans les voies de la sainte pauvreté ! Ce n'est pas seulement la vie éternelle qu'il promet, cet adorable Maître, mais même le centuple dès cette vie, en ce monde. " Quiconque quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, pour l'amour de moi, recevra le centuple présentement, dans ce siècle même, et dans le siècle à venir la vie éternelle. "

Tous les pauvres volontaires, c'est-à-dire toutes les âmes religieuses qui quittent tout pour l'amour de Dieu, et qui s'attachent à lui par le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ont droit à cette magnifique récompense promise par Jésus-Christ notre divin Maître.

Tous les Saints ont suivi Notre Seigneur dans les sentiers de la pauvreté, mais aucun, ce semble, n'a été passionné pour la pauvreté, comme saint François notre Père. Or, le Saint que nous glorifions en ce moment, saint Antoine de Padoue, a été, dit la sainte Eglise, un digne émule de son Séraphique Père : *Francisci Patris æmulus.* En faisant donc l'éloge de l'un, nous faisons aussi l'éloge de l'autre.

Tout le monde sait, tant cet aimable Saint reste toujours populaire, tout le monde sait que saint Fran-

çois aimait éperdument la sainte Pauvreté, qu'il appelait sa Dame, sa Maîtresse, sa Reine !

Nous lisons dans la vie de saint François, qu'à l'origine de son Ordre, le nombre des disciples de la pauvreté croissait admirablement à l'ombre du délicieux sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges. Ce charitable Père, en effet, portait tous ses enfants dans son cœur, et là, dans ce doux Sanctuaire, sous le regard de Marie, il les élevait avec la tendresse d'une mère. Il était le premier à aller demander l'aumône de porte en porte, pour subvenir à leurs besoins : quelquefois même il y allait seul pour leur éviter les premières confusions de la mendicité, si naturelles, du reste, à des hommes à peine sortis du siècle et de ses serviles vanités. Il fallait pourtant leur apprendre à demander résolument l'aumône pour l'amour de Dieu ; et c'est pourquoi il leur tint ce discours. " Mes Frères et mes Enfants bénis ! n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, puisque Notre Seigneur s'est rendu pauvre en ce monde pour l'amour de nous, et qu'à son exemple, nous avons choisi l'état de la plus parfaite pauvreté. Allez donc, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône, et cela avec une confiance plus grande que celui qui irait offrir cent pour un. Car, c'est l'amour de Dieu que vous offrez en la demandant, puisque vous dites : " faites-nous l'aumône pour

l'amour de Dieu, " et que le ciel et la terre ne sont rien, comparés à ce divin amour.

Il leur disait encore avec la même simplicité : " Le pain que la sainte pauvreté fait ramasser de porte en porte est le pain des anges, parce que ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles de le donner pour l'amour de Dieu. Le Très-Haut a donné les Frères Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus puissent pratiquer ce qui les fera glorifier par le Souverain Juge, lorsqu'il leur adressera ces paroles si consolantes : " Ce que vous avez fait à l'un des plus petits de mes Frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. "

Puisse cette dernière parole du Pauvre d'Assise réjouir le cœur de toutes les personnes qui continuent toujours, avec la même générosité, à donner le pain de chaque jour, à ses enfants pauvres ! Et daigne le Seigneur exaucer les prières que ces mêmes pauvres font aussi monter tous les jours au ciel, en témoignage de gratitude pour ces âmes charitables qui ici, au Canada, les inondent de leurs abondantes aumônes !

O bon Jésus, vous le vrai Père des pauvres, faites donc bien comprendre à toutes ces charitables Bienfaitrices des enfants du Pauvre d'Assise, et le grand mérite de l'aumône faite au pauvre, et le grand prix en retour, de la prière du pauvre ! puisque l'aumône

délivre de la mort et que c'est elle qui lave les péchés et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle ! Et la prière des pauvres, vous l'exaucez toujours, Seigneur : Vous exaucez jusqu'au désir des pauvres : votre oreille entend même la simple préparation de leur cœur (1) !

Et vous toutes, âmes si bonnes et si charitables, continuez à renfermer l'aumône dans le cœur des pauvres ; et cette aumône, l'Esprit-Saint vous l'assure, rier pour vous et elle vous préservera de tout mal (2).

Exemple. — On sait que dans l'Ordre de saint François qui a toujours été si prodigieusement nombreux dès son origine, les Religieux, qui, comme tous les autres ne possèdent rien en propre, ne possèdent aussi rien en commun. La Règle dit absolument : "Que les Frères ne possèdent rien en commun, ni maison, ni lieu, ni aucune autre chose sous le ciel ; mais comme des pèlerins et des étrangers dans ce siècle, qu'ils servent le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité et qu'ils aillent avec confiance demander l'aumône....." Ils vivent depuis près de sept siècles, sur l'unique fonds de la divine Providence. Cependant l'histoire générale de l'Eglise fait remarquer que dans les épidémies, les famines, les plus extrêmes détresses, jamais Franciscain, que l'on sache, n'est mort de faim.

(1) Ps. IX, 11.

(2) Eccli. XXIX, 15.

Il y a eu pourtant des époques pénibles où les Enfants de saint François se trouvèrent dans de grandes angoisses. Nous ne voulons en citer qu'un exemple.

Dans la Mission de Terre-Sainte, à l'époque des persécutions sanglantes et dans un moment de détresse générale, les Franciscains allaient manquer réellement de pain pour eux et leurs pauvres de Jérusalem. On n'envoyait presque plus d'aumônes des pays catholiques, et les Juifs, à qui il fallut recourir, faute d'autres, pour les nécessités indispensables, les Juifs eurent assez peu de cœur, pour nous prêter, alors que nos pauvres se mouraient de faim, au taux inqualifiable de *cinquante* pour *cent !* Pauvres Juifs, ils ont donc bien toujours été les mêmes ! Cette usure révoltante augmentait, on le comprend, démesurément la dette. La position n'était pas tenable.

Que firent alors les Pères de Terre-Sainte ? Ils eurent recours à notre illustre Thaumaturge, admirable en tous pays. Ils allumèrent dans la Procure absolument vide une petite lampe devant une modeste statue de saint Antoine, et commencèrent avec confiance une Neuvaine en son honneur. Le secours vint, sans tarder, et du côté où il fallait le moins l'attendre (1). Un musulman inconnu se présenta

(1) Car les Musulmans, bien qu'ennemis jurés des Juifs, ont toujours fait cause commune avec eux, lorsqu'il s'est agi de faire des avances aux Franciscains, gardiens des Saints-Lieux.

et, par ses largesses, il aida les Franciscains à sortir des mains des Juifs et à liquider tranquillement leur énorme dette !

La petite lampe brûle toujours devant la statue de notre aimable Saint à l'antique procure des Pères de a Terre-Sainte.

Répons Miraculeux, voir page 127.

DIXIÈME MARDI

Saint Antoine et la Sainte Eucharistie

La divine Eucharistie ! c'est ici que nous retrouvons notre angélique Saint tout entier. Le fameux miracle de la *mule*, rapporté par l'histoire, a rendu son nom célèbre dans tout l'univers. Puisse-t-il donc nous obtenir à tous, maintenant qu'il jouit, dans le ciel, de ce bon Jésus qu'il avait tant aimé sur la terre, puisse-t-il nous obtenir au moins une faible parcelle de cet amour qui le consumait pour Jésus dans la divine Eucharistie !

Ah ! fasse le ciel que nous puissions au moins comprendre un peu les merveilles de la divine Eucharistie que nous allons méditer en ce moment !

Notre Seigneur, à la dernière Cène, quand l'heure fut venue, se mit à table, et les douze apôtres avec lui. Et il leur dit : J'ai désiré d'*un grand désir* de manger cette pâque avec vous, avant de souffrir. A ce brûlant désir de se donner à nous dans la sainte communion,

notre divin Maître ajoute le précepte formel : et au précepte, afin que nous ne cherchions pas à nous y soustraire, il joint la promesse du Paradis. Il y a plus, il nous menace de l'enfer, si nous refusons de le recevoir. Ces invitations, ces promesses, ces menaces, naissent toutes, dit saint Alphonse, du désir extrême que Jésus a de se communiquer à nous dans ce sacrement de son amour.

Le saint Concile de Trente exhorte, conjure, dans sa 13e session, tous et chacun des chrétiens vraiment dignes de ce nom, par les entrailles de la miséricorde divine, de vivre avec une dévotion et une piété telles qu'ils puissent recevoir fréquemment ce Pain supersubstantiel de la sainte communion. Et à la session 22e, le saint Concile ajoute ces paroles mémorables : "Le très saint Concile désirerait que les Fidèles, chaque fois qu'ils assistent à la sainte messe, ne se contentassent pas de faire seulement la communion spirituelle, mais la fissent sacramentalement, afin de retirer plus de fruit de cet adorable sacrifice !"

De son côté le Catéchisme du Concile, parlant de l'obligation grave du devoir pascal, dit : "Cependant que les Fidèles ne se persuadent pas qu'il suffit pour entrer dans l'esprit du précepte de communier une seule fois l'an, mais qu'ils considèrent qu'il faut communier plus souvent dans le cours de l'année. Quant à

déclarer s'il convient, pour tous, de communier tous les mois, ou toutes les semaines ou même tous les jours, on ne peut point là-dessus prescrire une Règle générale. Cependant c'est une Règle très certaine qu'indique saint Augustin, quand il dit : "Vivez de telle manière que vous soyez capable de communier tous les jours." Et de fait, continuent les mêmes Pères qui ont composé le Catéchisme, les premiers chrétiens communiaient tous les jours, comme nous le lisons dans les actes des Apôtres.

Les mondains et les indifférents ne comprennent rien à la sublimité de cette doctrine, mais les âmes saintes, dans tous les temps, depuis les premiers chrétiens jusqu'à nos jours, ont toujours eu faim et soif de la communion fréquente. C'est qu'elles connaissaient les avantages divins de la sainte communion.

Le même saint Concile de Trente expose ces avantages, lorsqu'il répond, en face du protestantisme naissant, avec une autorité souveraine et dans un langage infaillible, au pourquoi de l'institution de l'adorable Eucharistie.

".... Donc notre Sauveur, avant de quitter ce monde pour retourner vers son Père, institua ce Sacrement, dans lequel il a comme épanché toutes les richesses de son amour divin pour les hommes, en en faisant l'abrégé de toutes ses merveilles. Et en instituant

ce Sacrement il a voulu que les hommes le reçussent comme la nourriture spirituelle de leurs âmes ; pour entretenir en elles la vie, pour les fortifier, pour les faire vivre de la vie même de Celui qui a dit : "Celui qui me mange vivra aussi par moi ;" et comme un antidote qui nous délivre des fautes vénielles et quotidiennes et qui nous préserve des *fautes mortelles* ! Il a voulu en outre que ce Sacrement fût le gage de notre gloire future et de notre perpétuelle félicité ; comme aussi le symbole de l'union de ce corps dont Lui-même est le Chef et dont nous sommes les membres, dans les liens très-resserrés de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, afin que nous n'eussions tous qu'un seul et même langage et qu'il n'y eût point de division parmi nous ! "

Après cette sublime et consolante doctrine, que dirons-nous de tant d'âmes, pieuses d'ailleurs, mais qui s'abstiennent, fréquemment peut-être, de s'approcher de la sainte Table, et cela pour des raisons absolument futiles ? ô qu'elles le regretteront à leur heure dernière ! Il est pourtant si consolant de faire la communion fréquente et aussi souvent que notre Directeur spirituel nous y autorise.

Notre Seigneur apparut un jour à sainte Marguerite de Cortone et lui dit : "Je sais, ma fille, que tu as faim et soif de la communion fréquente, et en cela tu

me plais grandement. Je bénis ton confesseur à qui j'accorderai une grâce toute spéciale, parce qu'il te dirige en ce sens et qu'il te remonte dans tes craintes." Et lorsque mourut ce confesseur, Notre Seigneur révéla à la Sainte qu'il était magnifiquement récompensé dans le ciel !

Exemple. — A la mort de saint Antoine de Padoue, les miracles se multipliaient de tous côtés. Ceux que je vais raconter s'accomplirent en faveur de deux esprits prévenus contre le Bienheureux. L'incrédulité est une maladie terrible : la guérison n'en est que plus éclatante.

" Un soldat nommé Alcardino, du bourg de Salvatiera, peu zélé pour la foi catholique qu'il avait abjurée, entendait parler de tout côté des grands miracles qui s'opéraient au tombeau du bienheureux Antoine ; mais il refusait obstinément d'y croire. Sur ces entrefaites, il vint à Padoue ; et, comme dans l'hôtellerie où il était logé, les étrangers commentaient, à table, les merveilles qu'on racontait en ville, il dit : " J'ai la foi dure : avant de croire à vos propos, je vais jeter cette coupe de verre contre le pavé de la salle : si le thaumaturge dont vous êtes si enthousiastes l'empêche de se casser, je me rendrai à l'évidence. " A l'instant même, il prit la coupe, et il la lança de toute la force de son bras contre les dalles de pierre de la salle. Or

tandis qu'il aurait suffi de la laisser tomber par mégarde pour qu'elle volât en éclats, ce jour-là, elle rebondit comme si elle était élastique, et resta entière. A la vue du prodige, Alcardino se rangea à l'avis de l'assemblée : il proclama la sainteté d'Antoine et la foi catholique. Depuis il se purifia de ses fautes par une bonne confession. Non content de se soumettre aux lois de l'Eglise, il prêchait partout la puissance du Bienheureux, dont il était la preuve vivante, portant à la main la coupe, désormais fameuse, dont Dieu s'était servi pour lui ouvrir les yeux (1)."

" Un autre jour, dans une réunion assez nombreuse, on parlait des miracles en général. Un des assistants vanta beaucoup les miracles du bienheureux Antoine : il cita en exemple le miracle de la coupe de verre que le soldat incrédule avait lancée, de toute sa hauteur, contre les dalles de la salle et qui ne s'était pas cassée. Alors un esprit fort qui écoutait ce récit, voulut faire une plaisanterie : prenant d'une main une coupe vide et de l'autre des sarments desséchés, il dit : "Si le bienheureux Antoine fait naitre des raisins sur ces sarments, et en assez grande quantité pour qu'en les exprimant je remplisse cette coupe de vin, je crierai au miracle et j'ajouterai foi à celui que vous venez de rapporter." Chose merveilleuse ! il avait à peine fini

(1) Vie anonyme. — Liturgie franciscaine du XIIIe siècle. (Hymne de Laudes).

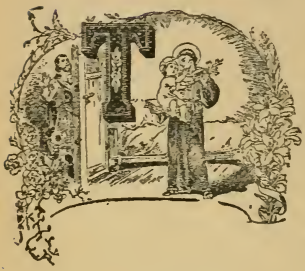
de parler, que les sarments commencèrent à verdir. Ils se couvrirent de feuilles comme au printemps : enfin, on vit naître des raisins qui fleurirent d'abord et arrivèrent bientôt à leur pleine maturité. Quand on les pressa dans la main, le vin qui en coula remplit la coupe de verre jusqu'au bord. Ce prodige rendit les témoins stupéfaits : ceux qui se moquaient du Saint devinrent ses panégyristes (1)."

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) Liber miraculorum. Apud Bolland.

ONZIÈME MARDI

Saint Antoine : sa dévotion envers la sainte Vierge.



Tous les Saints ont eu une dévotion spéciale envers la sainte Vierge, Mère de Jésus et notre Mère ! Donc, la dévotion à Marie est un signe de prédestination.

" Mais saint Antoine, dit le pieux Auteur que nous continuons à citer (1), brille au premier rang parmi les dévots serviteurs de la sainte Vierge. Il était né le jour de l'Assomption de Marie, et il avait reçu le baptême dans l'église cathédrale de Lisbonne, consacrée aussi à l'Assomption de Marie. Tout petit enfant (2), il ne pouvait être consolé que par la vue de la sainte demeure de Marie. Par les soins de sa pieuse mère, il grandit dans l'amour de Marie. Dans ses nombreuses pérégrinations, dans sa solitude, dans ses études, il aimait à redire l'hymne de son enfance : *O Gloriosa Domina !* Dans ses tentations, dans les dangers qui menaçaient son corps ou son âme, il appelait

(1) Le R. P. Henri de Grèzes.

(2) Voir l'abrégé de sa Vie.

à son secours sa bonne Mère, sa *Glorieuse Reine*. Il chercha à communiquer aux peuples l'ardent amour dont il était embrasé pour Marie. Il a laissé de nombreux et doctes sermons sur les grandeurs et les bontés de sa *Glorieuse Reine*. Enfin, avant de rendre le dernier soupir, il voulut adresser un dernier et solennel hommage à celle qu'il avait tant de fois appelée la *Porte brillante de l'éternelle lumière* ; et de sa voix mourante il chanta son hymne favorite : *O Gloriosa Domina !* "

Ames pieuses, vous qui aimez Marie, et qui voulez à tout prix, par l'intermédiaire de Marie, aller rejoindre un jour saint Antoine et tous les Saints en Paradis, vous qui aimez à répéter, avec tous ces mêmes Saints, qu'un vrai serviteur, une vraie servante de Marie ne saurait périr, permettez-nous donc de vous expliquer, dans la méditation si douce de ce *Onzième Mardi*, comment il faut entendre cette consolante proposition : *Un serviteur de Marie ne peut périr*. Mais ce n'est pas nous qui parlerons, c'est un grand docteur et un très aimable Saint, saint Alphonse de Liguori, qui, dans tous ses écrits, mais spécialement dans son beau Livre, son livre d'or " *Les gloires de Marie*, " a admirablement parlé de notre *Glorieuse Reine*, la douce Reine du ciel, notre Mère, la très sainte Vierge Marie !

" Il est impossible, dit saint Alphonse (1), qu'un serviteur de Marie se perde, pourvu qu'il la serve fidè-

(1) Chap. VIII.

lement et qu'il se recommande à elle.... quand nous disons qu'il est impossible qu'un serviteur de la Sainte Vierge se damne, cela ne s'entend point de ceux qui se prévalent de leur dévotion pour pécher avec plus de sécurité. Il semble donc que, lorsque nous exaltons la miséricorde de Marie envers les pécheurs, on a tort de nous blâmer, sous prétexte que ces malheureux s'en autorisent pour pécher plus librement ; car nous disons que de tels présomptueux, par leur téméraire confiance, se rendent dignes de châtiment, et non de miséricorde. Ainsi, les pécheurs dont il est ici question, sont ceux qui, au désir de s'amender, joignent la fidélité à servir et à invoquer la mère de Dieu. Pour ceux-ci, je le soutiens, il est moralement impossible qu'ils se perdent. "

Saint Alphonse étudie ensuite les docteurs et les Saints qui l'ont précédé et qui concluent unanimement avec lui, qu'*un vrai serviteur de Marie ne saurait périr*, et il continue : " En effet, il est certain, comme l'affirme saint Bernard, que la Bienheureuse Vierge ne peut manquer ni de puissance ni de bonne volonté pour nous sauver. La puissance ne lui manque pas, puisqu'il est impossible que ses prières ne soient pas exaucées, ainsi que l'assure saint Antonin. Saint Bernard dit pareillement que ses demandes ne peuvent jamais être vaines, et qu'elle obtient tout ce qu'elle veut. La

volonté de nous sauver ne lui manque pas non plus, puisqu'elle est notre Mère, et qu'elle désire plus notre salut que nous le désirons nous-mêmes. Si donc tout cela est vrai, comment un serviteur de Marie pourrait-il se perdre ? C'est un pécheur, dira-t-on ; mais, si avec fidélité et désir de s'amender, il se recommande à cette bonne Mère, elle se chargera de lui procurer les lumières nécessaires pour sortir de son mauvais état, le *repentir de ses fautes*, la *persévérance dans le bien*, et *enfin une bonne mort*. Et quelle est la mère qui, ayant toute facilité d'arracher son fils à la mort, en demandant seulement sa grâce au juge, ne le ferait pas ? Comment donc penser que Marie, la Mère la plus tendre pour ceux qui s'attachent à son culte, pouvant délivrer un de ses enfants de la mort éternelle, et le pouvant si facilement, n'en ferait rien ?

Ah ! pieux Lecteurs ! remercions le Seigneur, si nous voyons qu'il nous a donné la confiance et l'affection que nous devons avoir envers la Reine du ciel, puisque Dieu, selon saint Jean Damascène, n'accorde cette grâce qu'à ceux qu'il a résolu de sauver. Voici les paroles remarquables par lesquelles ce grand Saint ranime son espérance et la nôtre : " O Mère de Dieu ! si je mets ma confiance en vous, je serai sauvé ; si je suis sous votre protection, je n'ai rien à craindre ; car, vous être dévoué, c'est avoir des armes qui assurent

la victoire, armes que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il veut sauver. "

Marie est notre Mère, elle nous a adoptés pour ses enfants, au pied de la croix, sur le Calvaire !

" Oh ! heureux ceux qui vivent sous la protection d'une Mère si aimante et si puissante ! Le prophète David, bien que Marie ne fût pas encore née alors, demandait à Dieu son salut, en se déclarant fils de Marie, et faisait cette prière : " Sauvez-moi, Seigneur ! moi qui suis le fils de votre servante. " De quelle servante parlait-il, demande saint Augustin, sinon de celle qui a dit : " Je suis la servante du Seigneur ? " Eh ! qui osera jamais, dit le Cardinal Bellarmin, venir arracher du sein de Marie ceux de ses enfants qui s'y réfugient pour échapper à leurs ennemis ?

O Mère pleine de tendresse ! O Mère pleine de bonté ! soyez à jamais bénie ! et béni soit à jamais le Dieu qui vous a donnée à nous pour Mère, et pour Refuge assuré dans tous les dangers de la vie !

Ayez donc toujours bon courage, ô vous qui êtes les enfants de Marie ! et nous savons qu'elle reçoit pour ses enfants tous ceux qui désirent l'être. Courage et confiance ! quelle crainte auriez-vous de périr, quand une telle mère vous défend et vous protège ? Voici ce que doit se dire, avec saint Bonaventure, quiconque aime cette bonne Mère et se met sous sa

protection : " O mon âme ! que crains-tu ? la cause de ton salut éternel ne peut se perdre, puisque la sentence est laissée à la décision de Jésus, qui est ton Père, et de Marie qui est ta Mère ! " La même pensée rassurait saint Anselme et le remplissait de joie : " O heureuse confiance ! s'écriait-il, ô refuge assuré ! la Mère de Dieu est ma Mère ; avec quelle certitude ne dois-je pas espérer, quand je vois l'affaire de mon salut entre les mains d'un Père si bon et d'une Mère si compatissante !

Ecoutons donc la voix de notre Mère qui nous engage à devenir comme de petits enfants, à nous tenir près d'elle et à l'invoquer dans tous nos besoins. Les enfants ont toujours à la bouche le nom de leur mère ; et dans tous les dangers qui les menacent, dès que la moindre crainte les saisit, on les entend aussitôt s'écrier : Ma mère, ma mère ! — Ah ! douce Marie, ma tendre Mère ! c'est là précisément ce que vous désirez de nous : vous désirez que, comme vos enfants, nous vous appelions à notre secours dans tous les périls, parce que vous voulez nous protéger et nous sauver, ainsi que vous avez toujours fait, quand vos enfants ont eu recours à vous. "

Exemple. — " L'an 1683, Nicolas Grassi, président de la chambre royale, fut envoyé en mission dans l'Etrurie par le vice-roi de Naples. A son retour, il

s'arrêta à Rome, avec toute sa suite, pour vénérer les sanctuaires de cette ville. On était à la fin du carnaval, quand son fils unique tomba malade. Il fut bientôt réduit à la dernière extrémité ; si bien que les médecins l'abandonnèrent. Sa mère était au désespoir ; mais parce qu'elle était très dévote à saint Antoine, elle lui adressa de ferventes prières. Le mardi avant les cendres, environ vers trois heures du matin, elle entendit son jeune enfant, qui s'appelait Philippe, prononcer doucement le nom de saint Antoine : elle courut aussitôt vers le lit du pauvre agonisant, et lui demanda ce qu'il voulait. L'enfant se contenta de remuer sa petite main : il semblait lui dire de s'écarter, comme si elle était un obstacle au soulagement qu'il attendait. La mère s'éloigna en effet ; mais elle l'entendit répéter avec plus de joie encore, le nom de saint Antoine. Comme elle lui demanda ce que signifiait cette appellation réitérée du Saint, l'enfant lui répondit : " J'ai vu un petit Frère, qui portait une robe grise : ce Frère c'était saint Antoine. Il tenait à la main quelques fleurs blanches et rouges, avec un livre sur lequel était assis un petit enfant qui brillait comme s'il était tout en argent. " Il ne sut pas en dire davantage ; cependant il donna à entendre par ses signes qu'il avait vu autre chose. Bientôt après il entra en convalescence ; et le quatrième jour du mois de mars suivant, il était

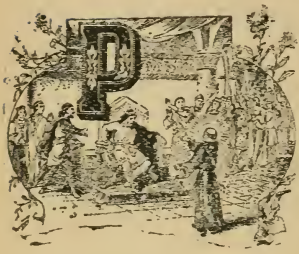
complètement guéri. Quelque temps après, on le porta dans une église où l'on vénérait l'image de saint Antoine. En l'apercevant, il se tourna vers sa mère et dit : " Voilà, Maman, comment était le petit Frère qui m'a guéri. " Chaque fois qu'il rencontrait un Franciscain, il répétait : " L'habit que portait le petit Frère ressemblait à celui-là. " Quand le président fut rentré à Naples avec sa femme et ses enfants, il alla rendre grâce à l'église Saint Laurent : depuis il ne cessait de publier partout la grâce insigne dont il avait été l'objet (1). "

Répons Miraculeux, voir page 127.

(1) Analecta. Apud Bolland.

DOUZIÈME MARDI

Saint Antoine : sa mort.



IEUX Lecteurs, nous allons voir aujourd'hui combien est douce la mort de ceux qui toute leur vie ont bien servi le bon Dieu et qui ont beaucoup aimé la Sainte Vierge.

La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur. La mort de notre Bienheureux fut bien la mort du juste.

Toute sa vie n'avait été qu'un long acte d'amour pour Dieu, une glorification non interrompue de Marie Mère de Dieu ! Aussi celle qu'il aimait tant à invoquer sous le beau titre : *O Gloriosa Domina*, comme une bonne et tendre Mère, vint le consoler à l'heure suprême. Notre saint malade, avant de rendre sa belle âme à Dieu, voulut une dernière fois saluer sa Mère, et il chanta, d'une voix presque éteinte, son hymne favorite : *O Gloriosa Domina* ! et tandis qu'il la chantait, il vit la glorieuse Reine du ciel se présenter à lui, avec son divin Fils Jésus. Comme son visage, à ce spectacle, rayonnait d'une splendeur toute céleste, et comme il

tenait les yeux fixés en haut, un de ses Frères lui dit : " Que voyez-vous donc, vénéré Père ? "— Je vois, répondit le Saint, je vois Jésus et sa très sainte Mère qui m'invitent à les suivre en Paradis ! " Quelques moments après, son âme se détacha doucement de son corps, et les suivit en Paradis ! La mort ! qui effraie tant les âmes négligentes, et qui est horrible pour les pécheurs, la mort, elle est pleine de douceur pour les âmes justes ! Car tel que mourut saint Antoine, notre aimable Père, ainsi meurent tous ceux qui, comme lui, ont beaucoup aimé Jésus et Marie sur la terre.

Mais qui donc peut nous dépeindre mieux combien est précieuse aux yeux de Dieu la mort des Saints que les Saints eux-mêmes ? Nous laisserons donc parler les Saints, et nous tâcherons, âmes pieuses, de bien comprendre tout leur céleste langage. Saint Jean de la Croix, dans ses Cantiques intitulés : " *Vive flamme d'amour*, " parle ainsi de la mort des justes : " La mort des âmes qui ont brûlé de l'amour de Dieu est souverainement suave et douce. La douceur de mourir surpasse tout ce qu'elles ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. La cause de cet inénarrable plaisir qu'elles goûtent en mourant, c'est qu'elles succombent à la force même de l'amour divin. Près de s'unir à Dieu, elles commencent à entrevoir sa beauté qui va se donner à elles et les transformer en

soi, et l'impression de béatitude divine, causée par cette vue, est si puissante qu'elles succombent. Ainsi leur mort commence par un élan extatique d'amour qui brise leurs liens et se termine par la claire vision et la pleine possession de Dieu. "

C'est pour cela que les Saints, au lieu de craindre la mort, soupiraient après elle, trouvant trop long leur exil sur la terre, et la désiraient avec une ardeur irrésistible.

Le grand Apôtre avait ce désir, lorsque, écrivant aux Philippiens, il leur disait : " Ma vie c'est Jésus-Christ et la mort m'est un gain. Que si cependant je demeure plus longtemps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail : aussi je ne sais que choisir ; je me trouve pressé des deux côtés : car, d'une part, je désire être dégagé des liens du corps et être avec Jésus-Christ, *ce qui est sans comparaison le meilleur ;* et de l'autre, il est plus utile pour vous que je demeure encore en cette vie ! "

Ecoutons maintenant saint Alphonse parlant de la séraphique Thérèse de Jésus : " La mort, objet de la plus grande frayeur des mondains, est ce que désirent le plus les amis de Dieu. Les uns appellent cette vie une prison : saint Paul l'appelle une véritable mort ! Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de mourir faisait éprouver à notre

Sainte, surtout depuis le temps où Notre Seigneur l'appela à son parfait amour. Elle écrit, dans sa vie (1), que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés... La Sainte pensant d'ailleurs au danger où elle était durant sa vie d'offenser Dieu et de le perdre, disait qu'un seul jour et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait : " Hélas ! Seigneur, tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie éternelle est toujours en danger. O vie, ennemie de mon bien, qui pourra te finir ! Je te supporte parce que Dieu te supporte ; je te conserve, parce que tu lui appartiens : ne me sois ni perfide, ni ingrate. Oh ! quand viendra le bienheureux jour, où je me verrai abîmée dans l'océan immense de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher... Oh ! Jésus, que la vie de l'homme est longue ! Elle est courte, considérée comme moyen d'acquérir la vraie vie, mais elle est longue pour l'âme qui désire se voir en la présence de son Dieu ! " En un mot tout son soulagement et toute sa consolation, en cette vie, était de penser à sa mort. "

Et saint Alphonse parlant lui-même de ce désir de la mort, dans son précieux Livre de " *La préparation à la mort,* " dit : " Comprenons bien que celui qui offre

(1) Sa vie, écrite par elle-même, sur l'ordre formel de son confesseur.

à Dieu sa mort, fait envers Dieu *l'acte d'amour le plus parfait possible* .... Celui qui aime Dieu doit soupirer après la mort. *C'est un signe de peu d'amour pour Dieu* que de n'avoir pas le désir d'aller bientôt jouir de sa vie, avec l'assurance de ne pouvoir plus le perdre ! Aimons donc le bon Dieu le plus possible, dans cette vie : le degré d'amour que la mort trouvera en nous sera la mesure de l'amour dont nous aimerons Dieu dans le ciel, pour toute l'éternité ! "

Les Pères du désert, les Solitaires de la Thébaïde comprenaient bien cette consolante doctrine, et l'un d'eux, saint Jean Clymaque, nous a laissé sur le désir de la mort, cette parole mémorable : " Il est digne de louange, celui qui attend la mort, comme devant arriver chaque jour ; mais celui-là est un *Saint*, qui la désire à chaque heure ! "

Exemple. — Au royaume de Portugal, un homme appelé *Pierre de Pierre*, riche et puissant, était fort attaché à l'Ordre des Frères-Mineurs : c'est pourquoi il leur concéda dans ses propres terres tout l'emplacement nécessaire pour le couvent et de nombreux matériaux pour le construire. Cependant cet insigne bienfaiteur des Frères tomba gravement malade : or une nuit, le malade étant dejà à l'agonie, quatre Religieux étaient là avec beaucoup d'amis, veillant, priant et attendant son dernier soupir. Le moribond avait près

de lui, par dévotion, le grand habit de l'Ordre, avec lequel il désirait être enseveli. Mais voici que deux Frères-Mineurs viennent se placer à son chevet, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche ; et l'un des deux lui dit : " Pierre, nous connaissez-vous ? " Le moribond retrouvant assez de voix pour répondre : " Je vous reconnais, dit-il pour des Frères-Mineurs, mais je ne sais pas qui vous êtes. — Je suis saint François et celui-ci est saint Antoine : à cause de la dévotion que vous avez toujours eue pour nous et à cause de toutes vos largesses envers nos Religieux qui habitent ce couvent, Dieu nous a envoyés pour vous consoler et vous guérir de cette maladie. " Alors le malade adorant le Très-Haut, pria saint François de daigner bénir l'habit qu'il avait avec lui. Le saint accéda à sa prière et tous les deux disparurent. Quant au moribond il recouvra la santé avec tant de célérité que tous les assistants en restèrent comme frappés de stupeur. Pierre vécut encore douze ans, ne gardant la clef d'aucun trésor si ce n'est celle de l'écrin où il renferma le précieux habit qui avait reçu la bénédiction du séraphique Père saint François avec lequel il fut enseveli !

Répons Miraculeux, voir page 127.

TREIZIÈME MARDI

Saint Antoine de Padoue : dans la gloire.

NOTRE Bienheureux Père saint Antoine a donc quitté cette terre, le lieu de son exil, et il est entré dans le lieu de son repos, au séjour de la gloire, dans le beau Paradis !

O le Paradis, le beau Paradis ! Ah ! chaque fois que nous essayons de parler de la beauté du ciel et du bonheur des élus, notre entendement se confond et notre langue reste muette.

Le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, voulut un jour, à la prière de Sévère, son ami, faire un Traité sur la beauté du ciel. Se disposant à écrire à saint Jérôme pour le consulter sur une matière si difficile, tout-à-coup, c'est lui-même qui le raconte, une lumière insolite et que rien ne peut dépeindre, éclaire sa cellule et la remplit de parfums d'une suavité inconnue. Etonné et comme hors de lui-même, il entend alors clairement une voix qui lui dit : "Que veux-tu donc faire, Augustin ? Crois-tu pouvoir enfermer dans une

petite coupe la mer tout entière ; embrasser la terre avec ta main ? Veux-tu voir ce que l'œil n'a point vu, comprendre ce qui est incompréhensible ?.... C'était la voix de saint Jérôme, mort ce jour-là même à Bethléem, et qui, au moment de son entrée en Paradis, veut faire sentir à Augustin qu'un tel bonheur est indescriptible.

Et, en effet, l'Apôtre saint Paul, rappelant les paroles du prophète Isaïe, dans sa première épître aux Corinthiens, leur dit : " L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. "

Un peu plus tard, dans sa dernière lettre aux Corinthiens, il parle de son grand ravissement jusqu'au troisième ciel ; et là il entendit et vit des choses si merveilleuses et si souverainement belles que sa langue demeure radicalement incapable de les redire !

Lucifer lui-même qui avant sa chute a joui de l'ineffable beauté de Dieu, est incapable d'en donner une peinture, bien qu'il en ait conservé le souvenir, comme il l'a confessé plusieurs fois dans des exorcismes.

Un Religieux de l'Ordre de saint Dominique faisant un jour un exorcisme, adressa au démon cette question : " Dieu est-il beau ? " Le démon lui répondit par la bouche du possédé : " Je l'ai vu un peu plus d'un moment ; mais si je pouvais le voir encore une

fois de même, je souffrirais volontiers jusqu'au jour du jugement toutes les peines des damnés dans l'enfer ! "

Une autre fois, c'était en 1634, aux célèbres exorcismes de Loudun. Là, on exorcisait plusieurs possédés. L'exorciste interrogea aussi le démon et lui dit : "Que ferais-tu pour voir le bon Dieu ? — Je consentirais à grimper le long d'une colonne qui irait du fond des enfers jusqu'au sommet du ciel, toute hérissée de pointes aigües, de lames tranchantes, d'épines déchirantes ; je consentirais en outre à souffrir dix mille ans, uniquement pour avoir le bonheur de contempler Dieu dans le ciel, *durant une seule minute !* Ah ! si les hommes savaient ce qu'ils perdent, en perdant la grâce de Dieu ! "

Pour nous, âmes pieuses, ne nous exposons jamais à perdre la grâce du bon Dieu ; mettons-nous sous la protection des Saints, nous qui sommes les enfants des Saints et qui attendons comme eux une vie meilleure dans le beau Paradis. Car, dit saint Augustin, si nous ne pouvons décrire la beauté du ciel, nous pouvons, si nous le voulons, *acquérir le ciel !* O les Saints, les amis du bon Dieu ! déjà, dès ici-bas, ils avaient comme un avant-goût du Paradis, lorsque le bon Dieu les favorisant de ses grâces de choix, ils étaient ravis hors d'eux-mêmes dans de douces et célestes extases,

Notre Père saint François entendit un jour un Ange jouant d'un instrument de musique, et il faillit en mourir de plaisir. Le bienheureux Bernard de Quintavalle, son premier disciple, étant triste, un jour fut consolé par l'apparition d'une simple main qu'il vit dans les airs : cette main tenait un archet, et en donna un seul coup du ciel vers la terre, et il s'en dégagea une harmonie si grande, une douceur si excessive, que si la main, dit-il lui-même, avait ramené l'archet de la terre vers le ciel, son âme se serait séparée de son corps, tant la mélodie qu'il entendait était suave. Est-ce que saint Joseph de Copertino, à la seule vue d'une image de Marie, n'a pas été plusieurs fois soulevé de terre dans de grands ravissements ? Nous avons connu nous-même un jeune Religieux que la simple pensée de la beauté de la sainte Vierge faisait tomber en extase !

Tâchons donc de devenir nous-mêmes des saints en imitant leurs vertus. Nous oublions trop tout ce que, en vivant saintement, nous pourrions faire de bien sur la terre. Que d'âmes dans le Purgatoire seraient délivrées de leurs peines ! que de pauvres âmes pécheresses obtiendraient la grâce de leur conversion ! et quelle belle couronne nous nous préparerions aussi nous-mêmes, pour le beau Paradis ! Voici un exemple choisi entre mille de ce qu'une âme pieuse peut obtenir de Dieu,

par l'intercession des Saints, et surtout par l'invocation de la Reine des Saints, Marie notre tendre Mère : "Une servante de Dieu, la sœur Séraphine de Capri, priant un jour la sainte Vierge dans la Neuvaine de son Assomption, lui demanda la conversion de *mille pécheurs*, et elle craignit ensuite d'en avoir demandé trop ; mais la Mère du Sauveur lui apparut et la reprit de sa vaine appréhension, en lui disant : "Pourquoi crains-tu ? ne suis-je pas assez puissante pour obtenir de mon Fils le salut de *mille pécheurs ?* Cela est déjà fait, les voilà." Alors, elle la conduisit en esprit dans le Paradis, où elle montra des âmes sans nombre, qui avaient mérité l'enfer, et qui, sauvées par son intercession, jouissaient de la béatitude éternelle ! "

Si nous voulons donc faire beaucoup de bien sur la terre et obtenir par là un jour nous-mêmes la grâce du Paradis, pratiquons dès ce moment, tout ce que les saints ont pratiqué, soyons nous-mêmes des saints, et surtout ayons, comme eux, à l'exemple de saint Antoine, une dévotion vraie, sincère, toute filiale envers la Très sainte Vierge Marie ! Car nous le rappelons en terminant : Un vrai serviteur, une vraie servante de Marie ne saurait périr.

Louée soit donc à jamais la bonté infinie de notre Dieu qui a daigné nous donner dans le ciel une

Avocate, telle que Marie, laquelle comme Mère de notre Juge et comme Mère de miséricorde, peut intercéder efficacement pour nous dans la grande affaire de notre salut, et nous introduire, après cet exil, dans le beau Paradis !

Exemple. — Un homme résidant près de Padoue, voulant connaître par les démons certaines choses secrètes, se plaça une nuit dans un cercle magique avec un certain clerc qui par l'art de la magie savait invoquer les démons. Lors donc que cet homme se fut placé dans le cercle et que le susdit clerc eut invoqué les démons, ceux-ci accoururent avec grand fracas et de grands rugissements. Et comme cet homme épouvanté ne savait quoi dire aux démons, ces esprits infernaux, séance tenante, lui arrachèrent la langue de son palais et les yeux de sa tête. Après ce terrible traitement, salaire de sa coupable imprudence, cet homme, brisé extérieurement par la douleur de ses yeux arrachés et de sa langue détruite, et intérieurement par l'énormité de sa faute et l'impossibilité de la confesser à un prêtre, eut recours à l'intercession de saint Antoine et mit toute sa confiance en lui.

Il se rendit donc au couvent des Franciscains et là il passa de longs jours et de longues nuits à prier et à conjurer le Seigneur de lui venir en aide par la

puissante intercession du grand Thaumaturge saint Antoine. Or, un jour tandis que les Religieux chantaient à la messe le *Benedictus qui venit in nomine Domini* et que le prêtre élevait la sainte Hostie à la consécration, de nouveaux yeux revinrent à cet homme, à la place des premiers. Un tel miracle groupa immédiatement autour de lui tous les assistants, et ils s'unirent à lui d'un seul cœur et d'une seule âme pour conjurer le Seigneur qu'il daignât, dans sa grande bonté et par les mérites du Thaumaturge, compléter cette œuvre sainte pour cet infortuné, en lui rendant aussi sa langue.

Lorsque le chœur eut entonné l'*Agnus Dei*, et qu'il eut terminé le chant par les mots : *dona nobis pacem !* Dieu dans sa bonté rendit à cet homme la langue et la parole, et celui-ci s'en servit sur le champ avec une indicible joie pour remercier le Seigneur et chanter les louanges du grand Thaumaturge saint Antoine.

Répons Miraculeux, voir page 127.

HYMNE O GLORIOSA

Saint Antoine la répétait souvent dans ses peines et dans ses joies ; en mourant, il la murmurait encore devant ses frères édifiés. C'est en prononçant les premieres paroles de cette prière qu'il fit venir N.-D. de Bon Secours à son aide et qu'il mérita d'être délivré des attaques du démon dans les grottes de Brive en 1226.

O Gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te creavit provide
Lactasti sacro ubere.

Quod Eva tristis abstulit
Tu reddis almo germine ;
Intrent ut astra flebiles,
Cœli fenestra facta es.

Tu regis alti Janua,
Et porta lucis fulgida :
Vitam datam per Virginem
Gentes redemptæ plaudite.

Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et Sancto Spiritu
In sempiterna sæcula.
Amen.

MÊME HYMNE EN FRANÇAIS

O Glorieuse Souveraine élevée au-dessus des Cieux, Vous avez nourri, du lait de votre sein béni, Celui qui vous a donné la vie.

Ce que le péché d'Eve nous avait enlevé, Vous nous le rendez par votre divin Fils : vous avez été établie la porte du Ciel afin que les infortunés enfants d'Adam puissent entrer dans la gloire.

Vous êtes la porte sainte par laquelle le Souverain Roi est venu à nous ; Vous êtes le brillant palais de la lumière éternelle. Nations rachetées de la mort, louez le Seigneur, qui nous a rendu la vie par le ministère d'une vierge.

Gloire à vous, Seigneur, qui êtes né de la Vierge ; gloire au Père et au Saint-Esprit dans les siècles éternels. Ainsi-soit-il.

ANTIENNE

COMPOSÉE PAR SAINT BONAVENTURE

EN L'HONNEUR DE

La Langue de saint Antoine

préservée de la corruption du tombeau.

O Langue bénie, qui toujours avez loué le Seigneur et porté les autres à Le louer, on voit maintenant combien vous êtes précieuse devant Dieu.

R. Prédicateur éminent, Bienheureux Antoine, priez pour nous.

V. Afin que, par votre intercession, nous goûtions les joies de la vie éternelle.

ORAISON

O Dieu tout-puissant, qui seul opérez des miracles et des merveilles, accordez-nous par les mérites et l'imitation des exemples du Bienheureux Antoine,

dont vous avez préservé la langue de la corruption du tombeau, de pouvoir vous bénir et vous louer à jamais. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

BREF OU LETTRE
DE
SAINT ANTOINE DE PADOUE

Ecce Cru † cem Domini,
Fugite partes adversæ !
Vicit leo de tribu Juda,
Radix David
Alleluia ! Alleluia !

Voici la Croix † du Seigneur, fuyez, ennemis de notre salut ! Le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David a vaincu.
Alleluia ! Alleluia !

100 jours d'indulgence, une fois le jour, applicable aux âmes du purgatoire. (Léon XIII, 21 mai 1892.)

On ajoute ordinairement au Bref les versets suivants avec l'Oraison :

V. Saint Antoine, qui chassez les démons, priez pour nous.

R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON

O mon Dieu, que la puissante intercession du Bienheureux Antoine, votre confesseur, réjouisse votre Eglise, en lui obtenant toujours de nouvelles faveurs spirituelles et la jouissance des joies éternelles, par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

Des embûches du démon, saint Antoine, délivrez-nous.

Repons miraculeux

Si Quaeris

OU PRIÈRE TRÈS EFFICACE

COMPOSÉE PAR SAINT BONAVENTURE

EN L'HONNEUR DE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Si quæris miracula,
Mors, error, calamitas,
Dæmon, lepra fugiunt,
Ægri surgunt sani,

Cedunt mare, vincula :
Membra resque perditas
Petunt et accipiunt
Juvenes et cani.

Pereunt pericula,
Cessat et necessitas.
Narrent hi qui sentiunt,
Dicant Paduani.

Cedunt mare, etc.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

Cedunt mare, etc.

V. Ora pro nobis, beate Antoni.

R. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS

Ecclesiam tuam, Deus, Beati Antonii, confessoris tui, commemoratio votiva lætificet, ut spiritualibus semper muniatur auxiliis et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

EN FRANÇAIS

Si vous voulez des miracles, écoutez ; la mort, l'erreur, les calamités, le démon, la lèpre sont mis en fuite. Les malades se lèvent guéris.

La mer s'apaise, les chaînes tombent des mains des captifs ; le jeune homme et le vieillard demandent l'usage de leurs membres et le recouvrement des choses perdues et l'obtiennent.

Les dangers disparaissent, la misère n'existe plus : qu'ils le racontent ceux qui ont éprouvé ses bienfaits, que les habitants de Padoue le redisent.

On répète : *La mer s'apaise*, etc.

Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint Esprit.

On répète : *La mer s'apaise*, etc.

V. Saint Antoine, priez pour nous.

R. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON

O mon Dieu, que la puissante intercession du Bienheureux Antoine, votre confesseur, réjouisse votre Eglise, en lui obtenant toujours de nouvelles faveurs spirituelles et la jouissance des joies éternelles, par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

100 jours d'indulgence chaque fois : indulgence plénière une fois le mois, aux conditions ordinaires.

(Pie IX, 25 janvier 1866.)

LITANIES

DE

Saint Antoine de Padoue

DONT LES GROTTES ET LA FONTAINE, FAMEUSES PAR LES MIRACLES ET LES GUÉRISONS QUI S'Y OPÈRENT, SONT PRÈS DE BRIVE EN LIMOUSIN

La récitation de ces Litanies, dit un document très ancien, obtient de Dieu, par la puissante intercession de ce glorieux Saint, aux âmes pécheresses, la grâce de la

conversion ; aux âmes justes, celle de la persévérance ; aux affligés, la consolation ; aux malades, la guérison ; dans les calamités publiques, l'assistance du ciel ; dans les temps orageux, l'éloignement de la foudre.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père du haut des Cieux, ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, conçue sans la tache originelle, priez pour nous.
Saint Antoine de Padoue,
Saint Antoine, gloire de l'Ordre Séraphique,
Saint Antoine, arche du Testament,
Saint Antoine, sanctuaire de la céleste Sagesse,
Saint Antoine, foulant aux pieds les vanités du monde,
Saint Antoine, vainqueur de la concupiscence,
Saint Antoine, ami de la pénitence,
Saint Antoine, miroir d'obéissance,
Saint Antoine, perle de pauvreté,

Saint Antoine, lis de la céleste pureté,
Saint Antoine, type d'humilité,
Saint Antoine, amateur passionné de la Croix,
Saint Antoine, martyr de désirs,
Saint Antoine, fournaise de charité,
Saint Antoine, zélateur de la justice,
Saint Antoine, apôtre zélé de l'Evangile,
Saint Antoine, lumière éclairant les pécheurs,
Saint Antoine, effroi des infidèles,
Saint Antoine, modèle des parfaits,
Saint Antoine, consolateur des affligés,
Saint Antoine, vengeur du crime,
Saint Antoine, défenseur de l'innocence,
Saint Antoine, libérateur des captifs,
Saint Antoine, guide du voyageur,
Saint Antoine, guérisseur des malades,
Saint Antoine, semeur de miracles,
Saint Antoine, qui rendez la parole aux muets,
Saint Antoine, qui donnez l'ouïe aux sourds,
Saint Antoine, qui rendez la vue aux aveugles,
Saint Antoine, qui redressez les boiteux,
Saint Antoine, qui chassez les démons,
Saint Antoine, qui ressuscitez les morts,
Saint Antoine, qui faites retrouver les choses perdues,
Saint Antoine, qui domptez la fureur des tyrans,
Des embûches du démon, saint Antoine, délivrez-nous.

Priez pour nous.

De la foudre et de l'orage, saint Antoine, délivrez-nous.

Par votre intercession, saint Antoine, protégez-nous.

Dans tout le cours de notre vie, saint Antoine, protégez-nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

ANTIENNE. Seigneur, vous avez glorifié votre serviteur ; à cause de lui *vous faites* de grandes choses ; que votre nom, Seigneur, en soit béni.

Saint Antoine, priez pour nous.

Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON. Mon Dieu, que la puissante intercession du bienheureux Antoine, votre Confesseur, réjouisse votre Eglise en lui obtenant toujours de nouvelles faveurs spirituelles et la jouissance des joies éternelles, par J.-C. N.-S. Ainsi soit-il. *(40 jours d'indulgence.)*

CHAPELET
DE
SAINT ANTOINE DE PADOUE
Franciscain

MÉTHODE POUR LE RÉCITER EN MÉDITANT SUR LES TREIZE DEMANDES DU *Si Quæris.*

A Padoue et tous les mardis à Brive, on récite ainsi le chapelet du puissant Thaumaturge :

I. — Saint Antoine, qui ressuscitez les morts, priez pour les chrétiens qui sont à l'agonie et pour nos chers défunts. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

II. — Saint Antoine, apôtre zélé de l'Evangile, prémunissez-nous contre les erreurs des ennemis de Dieu et priez pour le Pape et l'Eglise. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

III. — Saint Antoine, puissant sur le Cœur de Jésus, préservez-nous des calamités qui nous menacent à cause de nos péchés. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

IV. — Saint Antoine, qui chassez les démons, faites-nous triompher de leurs embûches. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

V. —Saint Antoine, lis de céleste pureté, purifiez-nous des souillures de l'âme et préservez notre corps de tout danger. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

VI. — Saint Antoine, guérisseur des malades, guérissez nos malades et conservez-nous la santé. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

VII. — Saint Antoine, guide des voyageurs, conduisez au port ceux qui sont exposés à se perdre et calmez les flots agités des passions qui bouleversent nos âmes. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

VIII. — Saint Antoine, libérateur des captifs, délivrez-nous de la captivité du mal. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

IX. — Saint Antoine, qui rendez aux jeunes gens et aux vieillards l'usage de leurs membres, conservez-nous l'usage parfait des sens du corps et des facultés de l'âme. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

X. — Saint Antoine, qui faites retrouver les choses perdues, faites-nous retrouver tout ce que nous avons perdu dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

XI. — Saint Antoine, protégé par Marie, éloignez les périls qui menacent notre corps et notre âme, — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

XII. — Saint Antoine, qui secourez toute indigence, secourez-nous dans nos besoins et donnez du pain et du travail à ceux qui en demandent. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

XIII. — Saint Antoine, nous proclamons avec reconnaissance votre puissance miraculeuse, et en vous remerciant nous vous supplions de nous protéger tous les jours de notre vie. — *Notre Père, Je vous salue, Marie, Gloire au Père, etc.*

Le chapelet de saint Antoine est formé d'une médaille et de 39 grains d'égale grosseur, reliés et séparés, de trois en trois, par de petites chaînes. Sur le 1er grain, on dit le *Pater*, sur le 2e l'*Ave*, sur le 3e le *Gloria*, et ainsi de suite. Le *Si Quæris* se dit sur la médaille à la fin. Les personnes qui portent sur elles ce chapelet, lorsqu'il a été indulgencié, gagnent les nombreuses indulgences, plénières et partielles, accordées pour les objets de piété enrichis des indulgences apostoliques. On peut aussi réciter ce chapelet en comptant sur ses doigts, ou autrement, les *Pater*, *Ave*, et *Gloria*.

On peut le demander à la maison Notre-Dame à Saint-Antoine, Brive.

ANTIENNE ENTONNÉE

PAR LE PAPE GRÉGOIRE IX LORS DE LA CANONISATION DU SAINT.

O Docteur excellent, lumière de la sainte Église, bienheureux Antoine, ami sincère de la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu.

Prière pour obtenir de retrouver les choses perdues.

Grand saint Antoine, Apôtre plein de bonté, qui avez reçu de Dieu le *pouvoir spécial* de faire retrouver les choses perdues, secourez-moi en ce moment, afin que, par votre assistance, je retrouve l'objet que je cherche. Obtenez-moi aussi une Foi agissante, une parfaite docilité aux inspirations de la grâce, le dégoût des vains plaisirs du monde et un désir ardent des joies ineffables de la bienheureuse éternité.

Ainsi soit il.

Aux Grottes de Brive, le seul lieu de Pèlerinage en France rappelant le passage de saint Antoine, chaque jour, la Sainte Messe est célébrée et des prières spéciales sont faites pour les personnes recommandées à la protection de N.-D. de Bon-Secours, et pour les Bienfaiteurs vivants et défunts. On peut se faire inscrire comme Bienfaiteur des amis et même des défunts.

Pour les recommandations et pour se faire inscrire dans le Confrérie de N.-D. de Bon-Secours, Reine des Anges, et de saint Antoine de Padoue, s'adresser au *Père Gardien des Grottes de saint Antoine de Padoue*, Brive (Corrèze).

ANTIENNE A SAINT ANTOINE

ATTRIBUÉE A SAINT BONAVENTURE

O illustre enfant de l'Espagne,
Terreur des infidèles,
Nouvelle lumière de l'Italie,
Noble dépôt
Confié à la ville de Padoue :
Bienheureux Antoine, obtenez-nous
Le secours de la grâce de Jésus-Christ,
Afin que nous ne laissions pas s'écouler inutilement
Le temps qui nous est accordé
Pour que nous puissions faire pénitence.

V. Illustre prédicateur, très heureux S. Antoine, priez pour nous,

R. Afin que, par votre intercession, nous arrivions au bonheur de la vie éternelle.

ORAISON

Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que votre peuple soit secouru par la pieuse et continuelle intercession de votre illustre Confesseur saint Antoine. Que sa protection nous rende dignes de votre grâce en ce monde, et des joies éternelles dans l'autre vie. Ainsi soit-il.

PRIÈRE DE SAINT ANTOINE

A LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le Saint avait coutume de recommander chaque jour, à la Vierge sans tache, la pureté de son âme. A cette intention, il récitait trois *Ave Maria*, précédés chacun d'une des trois invocations suivantes :

ARIE, Vierge avant le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

Ave Maria . . .

II. O Marie, Vierge dans le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

Ave Maria . . .

III. O Marie, Vierge après le divin enfantement, gardez mon corps et mon âme.

Ave Maria . . .

Ayant éprouvé l'efficacité de cette pratique, saint Antoine la conseillait à tous ceux qui s'adressaient à lui, comme un puissant moyen pour se conserver pur, au milieu des dangers du monde.

(Luigi Lenti, t. IV, p. 238.)

TREIZE SALUTATIONS

EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUE. (1)

I. — Glorieux saint Antoine, vous qui êtes né sous la protection de Marie et lui avez consacré dès l'âge de cinq ans le lis de votre virginité, vous qui avez mis le démon en fuite par la vertu du signe de la croix, que votre doigt imprima sur le marbre, obtenez-nous une tendre dévotion à cette bonne Mère et la force de triompher de toutes les attaques de l'ennemi infernal. — *Pater et Ave.*

II. — Glorieux saint, vous qui, pour fuir les dangers et les séductions du monde, dédaignant la noblesse, les richesses et les douceurs de la vie, êtes entré parmi les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, obtenez-nous un véritable mépris pour le monde. — *Pater et Ave.*

III. — Glorieux saint, vous qui, embrasé du désir de souffrir le martyre, êtes entré dans la religion du Séraphique saint François, obtenez-nous l'esprit de pénitence et de mortification. — *Pater et Ave.*

IV. — Glorieux saint, vous qui, guidé par un sentiment de profonde humilité, mettiez tout votre soin à vous cacher aux yeux du monde quand Dieu vous manifesta soudainement comme une arche de science et de sainteté, obtenez-nous de pratiquer une si belle vertu. — *Pater et Ave.*

---

(1) Cette prière et celles qui suivent sont extraites de différents auteurs.

V. — Glorieux saint, vous qui, choisi par Dieu pour répandre sa doctrine, avez reçu de lui le don des langues et la grâce des miracles les plus étonnants, obtenez-nous d'écouter volontiers et avec fruit les saints enseignements de la foi. — *Pater et Ave.*

VI. — Glorieux saint, vous qui, par votre ardent amour pour Dieu, avez mérité de recevoir entre vos bras le divin Enfant Jésus, obtenez-nous de le recevoir dans son Sacrement avec toutes les dispositions requises. — *Pater et Ave.*

VII. — Glorieux saint, vous qui, pour confondre les hérétiques avez prouvé la présence réelle de Jésus-Christ dans la très sainte Eucharistie en le faisant adorer par un vil animal, obtenez-nous d'adorer Jésus avec une foi vive dans ce divin Sacrement. — *Pater et Ave.*

VIII. — Glorieux saint, vous qui, sur le refus des hommes de venir entendre la parole sainte, avez, à la honte des hérétiques, appelé les poissons de la mer et leur avez prêché, obtenez nous la parfaite soumission de notre intelligence aux vérités divines. — *Pater et Ave.*

IX. — Glorieux saint, vous qui obtenez pour ceux qui vous sont dévots la délivrance des dangers, des souffrances, des maladies et même de la mort, obtenez-nous d'être délivrés des maux de l'âme et du corps, et surtout de la mort éternelle. — *Pater et Ave,*

X. — Glorieux saint, vous qui comme protecteur de l'innocence avez fait parler un enfant de quelques jours pour sauver l'honneur de sa mère gravement compromis, obtenez-nous d'être forts au millieu des persécutions du monde et de conserver intacte la pureté de notre âme. — *Pater et Ave.*

XI. — Glorieux saint, qui pendant que vous prêchiez à Padoue, vous êtes trouvé en même temps à Lisbonne par un étonnant prodige, afin d'arracher votre père à la calomnie et à la mort, obtenez-nous de pardonner du fond du cœur toutes les injures et d'aimer nos ennemis. — *Pater et Ave.*

XII. — Glorieux saint, vous qui, par vos prières, votre zèle et votre sagesse toute céleste, avez converti des milliers d'hérétiques et de pécheurs endurcis, obtenez-nous de nous convertir entièrement et de nous donner à Dieu pour toujours. — *Pater et Ave.*

XIII. — Glorieux saint, vous qui, à l'imitation du Rédempteur, avez consumé votre vie au salut des âmes, obtenez-nous de mériter à la fin de nos jours de voir Jésus comme vous l'avez vu en rendant le dernier soupir et de nous réjouir avec vous dans le ciel. — *Pater, Ave et Gloria.*

PRIERE TRÈS EFFICACE

Grand saint Antoine, je vous félicite de toutes les prérogatives dont Dieu vous a favorisé entre tous les saints. La mort est désarmée par votre puissance ; l'erreur est dissipée par vos lumières ; ceux que la malice des hommes s'efforce d'accabler, reçoivent par votre secours le soulagement tant désiré ; les lépreux, les malades et les estropiés obtiennent leur guérison par votre vertu ; les orages et les tempêtes de la mer sont apaisés à votre commandement ; les chaînes des captifs sont rompues par votre autorité ; les choses perdues se retrouvent par vos soins et reviennent à leurs possesseurs légitimes ; tous ceux qui vous invoquent avec confiance sont affranchis des maux qu'ils endurent et des périls qui les menacent ; enfin il n'est aucune nécessité sur laquelle votre pouvoir et votre bonté ne s'étendent. O S. Antoine, puissant inter-

cesseur, par toutes les grâces que le ciel vous a faites, je vous supplie de prendre un soin paternel de mon âme, de mon corps, de mes affaires et de ma vie tout entière, assuré que rien au monde ne pourra me nuire tant que je serai sous la conduite et la sauvegarde d'un tel patron et protecteur. Recommandez mes besoins et présentez mes misères au Père des miséricordes, au Dieu de toutes les consolations, afin que par vos mérites, il daigne me fortifier dans son service, me consoler dans mes afflictions, me délivrer de mes maux, ou tout au moins me donner la force de les supporter pour le plus grand bien de mon âme. — Je demande ces grâces pour moi et pour tous ceux qui sont dans les mêmes peines et dans les mêmes dangers. — O parfait imitateur de Jésus-Christ, qui avez reçu le privilège spécial de faire trouver les choses perdues, je vous supplie de me faire trouver telle chose N..... si telle est la volonté de Dieu ; obtenez-moi du moins le repos de mon esprit et la paix de ma concience dont la privation m'afflige plus sensiblement que la perte de toutes les choses du monde.... A ces faveurs joignez-en une autre : celle de me tenir ferme dans la possession de ces biens intérieurs et cachés, de façon qu'aucune force ennemie ne me les ravisse jamais, et ne me sépare de mon Dieu auquel sont honneur et actions de grâces, maintenant et toujours. Ainsi soit-il.

5 *Pater et Ave* en l'honneur des cinq Plaies. Après chaque *Pater et Ave*, l'invocation suivante : " Saint Antoine de Padoue, priez pour nous, pour l'Église, pour la Patrie, pour les pauvres. "

PETIT OFFICE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE (1)

A MATINES ET A LAUDES

Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres,
Et ma bouche publiera vos louanges.
v. Mon Dieu, venez à mon aide.
R. Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HYMNE

Lorsque des cinq Martyrs de l'Ordre Séraphique
Antoine vit le corps revenir triomphant,
Il sentit dans son cœur un désir tout brûlant ;
Enflammé par l'ardeur de son âme angélique,
Il va dans le même Ordre, il s'immole, il se donne
Pour conquérir, au ciel, une même couronne.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

(1) Par le R. P. Bernardin, capucin.

Ant. Admirable Héros de l'Espagne, terreur des infidèles, lumière éclatante de l'Italie, précieux dépôt de la ville de Padoue, grand saint Antoine, obtenez-nous la grâce de profiter du temps court de la vie que la bonté divine nous a accordée, afin que nous ne perdions pas ces heureux moments qu'elle nous donne pour faire pénitence de nos péchés.

V. Ames saintes, donnez des louanges à Dieu.

R. D'Antoine célébrez les vertus en tout lieu.

ORAISON

Mon Dieu, qui êtes, comme le publie la sainte Eglise, admirable dans vos saints, et qui nous donnez, par votre intercession, du secours dans nos misères, accordez-nous, par celle du glorieux saint Antoine, l'effet de nos justes demandes, afin que nous ne cessions jamais de bénir votre saint Nom. Ainsi soit-il.

A PRIME

Mon Dieu, venez à mon aide.

Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Il confond les erreurs, il combat tous les vices,
Il enflamme les cœurs ; par ses savants discours,
Des efforts de l'enfer il arrête le cours,
Et sauve les pécheurs des éternels supplices.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

Ant. Il convainc et éclaire par la lumière puissante de ses miracles les pécheurs et les hérétiques qui, par leurs scandales et leurs maximes perverses, déchirent l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ.

V. Ah ! grand Saint, venez à notre secours,
R. Vous, qui partout, êtes notre recours.

ORAISON

Mon Dieu, qui avez fait du miraculeux saint Antoine un compagnon de votre gloire et le héros de votre parole, par les lumières divines que vous lui avez communiquées, accordez-nous la grâce de profiter de ses saintes instructions et de pratiquer les vertus qu'il nous a enseignées par ses exemples. Ainsi soit-il.

A TIERCE

Mon Dieu, venez à mon aide.
Seigneur, hâtez-vous de me secourir,
Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Par la douceur du miel qui coule de sa bouche,
Il attendrit chacun et fait verser des pleurs ;
Il perce, il amollit, il pénètre les cœurs ;

Il touche, il adoucit l'esprit le plus farouche.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

Ant. Il était sans cesse altéré des eaux sacrées qui découlent de vous, ô mon divin Sauveur ! Il endurait une soif approchant de celle que votre amour vous a fait sentir sur la croix ; et ayant toujours les yeux de son âme attachés au ciel, il ne cherchait que les lumières célestes dont vous l'éclairiez.

v. Recevez, ô grand Saint ! nos vœux et nos pleurs,

R. Et, de l'amour divin, embrasez nos cœurs.

ORAISON

O Seigneur, infiniment doux et infiniment aimable, répandez, s'il vous plait, les torrents de votre charité sur nos cœurs secs et arides, et purifiez toutes les taches de nos péchés en vue des mérites du glorieux saint Antoine. Les cieux, tout incorruptibles et lumineux qu'ils sont, ne paraissent pas sans souillure à vos yeux : purifiez donc, je vous prie, nos cœurs, afin qu'ils vous soient agréables, et qu'élevant nos désirs vers vous, nous puissions goûter en esprit vos douceurs célestes, et nous perdre nous-mêmes heureusement en votre amour, sans nous mettre en peine de chercher aucune autre consolation qu'en vous seul. Ainsi soit-il.

A SEXTE

Mon Dieu, venez à mon aide.
Seigneur, hâtez-vous de me secourir.
Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Votre croix, dans son cœur, était si bien gravée,
Que partout, mon Sauveur, il en portait le poids ;
Des tourments, on l'a toujours vu faire le choix,
Pour avoir, avec vous, la même destinée.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

Ant. Que le ciel, la terre et la mer bénissent sans cesse le Seigneur, qui a donné aux mortels, par l'entremise de saint Antoine, de glorieuses assurances du bonheur qu'il leur prépare dans le ciel.

V. Livrez-vous aux transports d'une céleste joie,

R. Vous à qui, du Seigneur, Antoine apprit la voie.

ORAISON

Mon Dieu, qui avez effacé les taches de nos péchés par le sang adorable et précieux de votre Fils bien-aimé, accordez-nous, en vue de ses mérites, par l'intercession de saint Antoine, de vivre en toute pureté de cœur et d'user des biens temporels, de manière à ne jamais laisser éteindre en nous le désir ardent que nous devons avoir de vous posséder dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

A NONE

Mon Dieu, venez à mon aide.
Seigneur, hâtez-vous de me secourir.
Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Infatigable apôtre et vainqueur de l'enfer,
Comme l'astre du jour se couchant dans sa gloire,
Il ne semble mourir que pour mieux triompher
Et marcher chaque jour de victoire en victoire.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

Ant. O heureuse ! trois fois heureuse ville de Padoue, qui possédez un si grand trésor, dont le dépôt et la place avaient été marqués auparavant par une vision surprenante et merveilleuse !

v. Notre Saint, maintenant, vit heureux dans sa gloire.

R. N'ayons rien d'aussi doux que sa sainte mémoire.

ORAISON

Faites, je vous prie, ô mon Dieu, une riche profusion de vos grâces sur votre sainte Eglise, lorsqu'elle vous en supplie très humblement, par l'entremise du glorieux saint Antoine, afin que, n'ayant jamais manqué de secours spirituels pour combattre et vaincre ses ennemis en ce monde, elle puisse recevoir en l'autre les couronnes de l'immortalité, et jouir de la béatitude suprême qui lui est préparée. Ainsi soit-il.

A VÊPRES

Mon Dieu, venez à mon aide.
Seigneur, hâtez-vous de me secourir.
Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Si son corps est réduit en un peu de poussière,
Sa langue qui sans cesse a béni le Seigneur,
Par une signalée et bien rare faveur,
Demeure incorruptible et reste tout entière.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

Ant. Sainte et bienheureuse langue, qui avez annoncé les merveilles du Seigneur à toutes les créatures, qui l'avez si souvent béni, et qui avez porté tant de fois les autres à chanter ses louanges, soyez bénie à jamais ; la rare merveille par laquelle il vous conserve et vous rend inviolable aux atteintes de la corruption, est un témoignage authentique des miracles que vous avez opérés, et le soin que Dieu prend de vous est une preuve bien évidente de vos grands mérites.

V. Que d'Antoine partout le nom soit précieux,
R. Puisqu'il est maintenant dans le ciel glorieux.

ORAISON

Dieu de miséricorde et de bonté, exaucez nos prières et accordez-nous, par l'intercession et par les mérites de saint Antoine, le don admirable du Saint-Esprit que

vous avez promis à tous ceux qui vous le demanderaient ; afin qu'ayant suivi les inspirations de cet Esprit d'amour et demeurant unis avec lui, nous n'en soyons jamais séparés dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

A COMPLIES

Convertissez-nous, Seigneur Dieu, notre Sauveur,
Et détournez de nous votre colère.
Mon Dieu, venez à mon aide.
Seigneur, hâtez-vous de me secourir.
Gloire soit au Père, etc.

HYMNE

Obtenez donc, grand saint, la pieuse demande
Qu'au pied de vos autels nous faisons au Seigneur
Priant à deux genoux, et tout brûlants d'ardeur,
Et prouvez-nous qu'au ciel votre puissance est grande.

Mon Dieu, vous que partout on loue,
Qui toujours êtes merveilleux,
Agréez du Saint de Padoue,
Pour nous, la prière et les vœux.

v. Priez, ô glorieux saint Antoine, pour nous,
R. Afin qu'un jour, heureux nous soyons avec vous.

ORAISON

Très doux et très clément Jésus, qui avez rendu votre confesseur saint Antoine illustre par les miracles continuels qu'il a opérés, faites que nous recevions efficacement, par son intercession, ce que nous vous demandons avec foi, par ses mérites, vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PIEUSE UNION

EN

L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

I. But de la Pieuse Union

1° Remercier Dieu pour les bienfaits et la gloire accordés à saint Antoine.

2° Invoquer saint Antoine pour tous ceux qui éprouvent des besoins spirituels ou temporels : (A) les païens, les incrédules, les juifs, les hérétiques et les schismatiques ; (B) les pécheurs ; (C) pour la persévérance de tous les Frères et Sœurs des trois Ordres de saint François ; (D) les pauvres ; (E) tous les affligés.

II. Obligations

Réciter trois *Gloria* chaque jour en l'honneur de la très sainte Trinité.

Réciter tous les jours le *Si quæris*, ou, si on ne le sait pas, un *Pater*, *Ave* et *Gloria*.

Donner une aumône aux pauvres pour chaque faveur obtenue par la protection de saint Antoine.

Envoyer au Directeur de la Pieuse Union, la relation des faveurs obtenues par l'intercession du Saint ; autant que possible, faire signer ces relations par son confesseur ou quelqu'autre personne digne de foi. S'ap-

procher des Sacrements le jour de la fête de saint Antoine, 13 juin, ou bien pendant l'octave.

III. Conditions d'admission

Envoyer son adresse au Directeur du couvent de Saint-Antoine, 124, via Mérulana, à Rome (1).

S'engager à accomplir fidèlement les obligations.

IV. Avantages

Participation à une messe dite chaque mardi à l'église Saint-Antoine aux intentions des bienfaiteurs de cette église.

Participation à toutes les prières et bonnes œuvres qui sont faites chaque jour dans tout l'Ordre.

V. Indulgences plénières

1. Le jour de l'inscription ou le dimanche suivant.

2. Le jour de la fête de saint Antoine de Padoue, le 13 juin.

3. Le jour de la translation des reliques du Saint, le 15 février.

4. Une fois par an, à chaque mardi de l'exercice des *treize mardis* consécutifs en l'honneur de saint Antoine. Conditions : (A) Réception des Sacrements ; (B) Visiter une église publique et y prier aux intentions du Souverain Pontife.

---

(1) On peut s'adresser aussi aux Pères Franciscains, 1222 rue Dorchester, Montréal.

5. A l'article de la mort, aux conditions ordinaires.

INDULGENCES PARTIELLES

1. Sept ans sept quarantaines, chaque jour de la neuvaine préparatoire à la fête.

2. Cent jours, une fois par jour, pour la récitation de trois *Gloria* en l'honneur de la très sainte Trinité.

3. Cent jours, une fois par jour, pour la récitation de quelque prière pour obtenir les fins de la Pieuse Union.

Toutes ces Indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

INDULGENCES

ATTACHÉES AUX PRATIQUES DE DÉVOTION EN L'HONNEUR DE SAINT ANTOINE (1)

I. — *Indulgences Plénières.*

1° Indulgence plénière pour chaque fidèle qui s'étant confessé et ayant communié, visitera une église ou chapelle publique de l'un des trois Ordres de saint François, et y priera selon les intentions du Souverain Pontife, au jour de la fête de saint Antoine de Padoue, 13 juin. (Sixte V, 28 septembre 1585.) La même Indulgence est attachée à la visite de l'église de Saint-Bonaventure, à Lyon, pour le même jour et aux mêmes conditions. (Pie IX, 28 septembre 1869.) On peut faire la visite dès la veille, à partir des premières Vêpres. Les Tertiaires de Saint-François, ainsi que les cordigères, qui seraient empêchés de visiter une église de l'Ordre, peuvent gagner cette Indulgence en visitant une église ou chapelle publique quelconque.

2° Indulgence plénière pour chaque fidèle qui ayant récité tous les jours, pendant un mois, le répons miraculeux *Si quæris miracula*. . avec le verset et l'oraison, se confessera, communiera et visitera une église ou chapelle publique quelconque, y priant aux intentions du Souverain Pontife. (Pie IX, 25 janvier 1866.)

(1) Extrait du *Petit Manuel de dévotion à S. Antoine de Padoue,* par le R. P. Henri de Grèzes, des Frères Mineurs Capucins.

3° Lorsque les pieux exercices des treize mardis de saint Antoine sont canoniquement établis dans une église, *il y a indulgence plénière* pour quiconque aura dévotement assisté au moins à sept de ces exercices.

II. — *Indulgences Partielles.*

1° *Indulgence de cent jours*, pour chaque fidèle, à chaque fois qu'il récite pieusement le répons miraculeux *Si quæris*.... avec le verset et l'oraison. (Pie IX, 25 janvier 1866.)

2° Lorsque les pieux exercices des *treize mardis* de saint Antoine sont canoniquement établis dans une église, il y a *indulgence de sept ans et sept quarantaines* pour quiconque assiste pieusement à l'un de ces exercices.

Ces indulgences sont authentiques.

L. Pagnon. V. G. C.

Cantique a saint Antoine

REFRAIN

O doux Patron, O saint Antoine,
Sur tes enfants jette les yeux.
Guide parfait, miroir du moine,
Fais-nous entrer dans tes beaux cieux.

Ainsi que S. François maître de la nature,
Tu charmas les poissons, unis pour t'écouter ;
Puis sous l'ardent écho de ta voix douce et pure
Leurs nageoires ils ouvraient et faisaient palpiter.

A ton commandement, confondant l'hérétique,
L'animal sans raison courbe tête et genoux ;
Il adore l'hostie, et par un fait unique
Dédaigne l'aliment, qu'il repousse en courroux.

Le démon en fureur dans les grottes de Brive
Veut étrangler le Saint, mais la Vierge apparaît
Met en fuite Satan et dans l'enfer le rive,
Laissant au front d'Antoine un ineffable attrait.

Toi que jamais en vain pour trouver on n'implore,
Reste fidèle, ô Saint, à la tradition,
Par un nouveau prodige en nos cœurs fais éclore
L'inébranlable foi dans ta protection.

Antoine, donne-moi le trésor de ta vie,
Celui qui dans tes bras sourit à ton amour ;
Dis-lui de reposer dans mon âme ravie,
Et de m'unir à Lui, la nuit comme le jour.

UNE ENFANT DE ST FRANÇOIS

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

APPROBATION.

AVANT PROPOS.

CHAP. I.— Naissance de St Antoine.— Ses premières années.— Son entrée chez les chanoines Réguliers.— Sa vie religieuse . . . 1

CHAP. II.— St Antoine entre dans l'Ordre de saint-François d'Assise.— Son départ pour l'Afrique.— Il tombe malade.— Son retour.— Il se trouve au chapître général de son Ordre à Assise ; inconnu de tous.— L'hermitage de monte Paolo.— Premier sermon à Forli.— Il révèle son talent. 11

CHAP. III.— Saint Antoine ; ses qualités apostoliques.— Ses premières Missions.— Il enseigne la théologie à Bologne.— Il prêche le carême à Verceil.— La résurrection d'un mort.— Son départ pour la France.— Montpellier : il y enseigne la théologie.— Larcin du Psautier.— Bilocation.— Toulouse.— Miracle de la mule.— Apparition de la Sainte Vierge. 21

CHAP. IV—. Saint Antoine est nommé Gardien au Puy.— Deux Prophéties.— Il fonde le couvent de Brive.— Divers prodiges.— Bourges : il prêche en plein air : miracle de la pluie.— Arles : il prêche au chapître : apparition de saint François. 37

CHAP. V.— Saint Antoine est nommé Gardien à Limoges.— Il y délivre un jeune novice d'une tentation.— Court séjour à Brive ; il y opère un prodige.— Son retour à Limoges: nouvelle bilocation.— Les victoires sur les démons.— Sa tendresse pour les petits enfants ; deux grands prodiges.— L'enfant Jésus repose dans ses bras.— Mort de saint-François.— Départ du Saint pour l'Italie. — Miracle du vin répandu et du vase brisé. 50

CHAP. VI.— Saint Antoine à Rome : le don des langues.— Assise : il assiste au chapître ; il est nommé Provincial de Bologne.— Rimini ; il prêche aux poissons.— Les hérétiques veulent l'empoisonner : il prend le poison sans en être incommodé.— Ses diverses missions.— Fondation du couvent de Gémone ; il ressuscite un mort. 67

CHAP. VII.— Saint Antoine à Padoue.— Fruits merveilleux de ses prédications.— Autres

merveilles.— Saint Antoine et le cruel Ezzelino.— Les autres missions.— L'usurier de Florence.— Il assiste au Chapitre général d'Assise, où il quitte la charge de Provincial pour rentrer dans la vie privée.— Fin de sa carrière apostolique. 79

CHAP. VIII.— Saint Antoine connaît, par révélation, que sa fin est prochaine.— Son bref séjour à l'hermitage de Campietro.— Le gigantesque noyer et les trois cellules.— Sa dernière maladie.— Sa mort.— Ses funérailles. 96

CHAP. IX.— Processions solennelles au tombeau du Saint.— Nombreux miracles.— Sa Canonisation. 101

Dévotion des 13 Mardis. 118

Premier Mardi.— Saint Antoine : tout aimable dès son enfance. 128

Deuxième Mardi.— Saint Antoine : Lis de céleste pureté 128

Troisième Mardi.— Saint Antoine : sa grande simplicité. 133

Quatrième Mardi.— Saint Antoine : sa profonde humilité 138

Cinquième Mardi.— Saint Antoine : son héroïque patience. 144

Sixième Mardi.— Saint Antoine : son amour envers Dieu 152
Septième Mardi.— Saint Antoine: sa charité pour le prochain 159
Huitième Mardi.— Saint Antoine : son amour de la croix. 165
Neuvième Mardi.— Saint Antoine : son amour de la pauvreté 174
Dixième Mardi.— Saint Antoine : et la sainte Eucharistie 179
Onzième Mardi.— Saint Antoine : sa dévotion envers la sainte Vierge. 186
Douzième Mardi.— Saint Antoine : sa mort.. . . 194
Treizième Mardi.— Saint Antoine de Padoue : dans la gloire 200
Hymne O gloriosa 207
Antienne composée par saint Bonaventure en l'honneur de La Langue de saint Antoine. 208
Bref ou Lettre de saint Antoine 209
Répons miraculeux . . . , ... 210
Litanies de saint Antoine 211
Chapelet de saint Antoine de Padoue 216
Antienne du pape Grégoire IX 218
Prières diverses en l'honneur de saint Antoine. . 219
Petit office de saint Antoine de Padoue 227

Pieuse union en l'honneur de saint Antoine . . . 235
Indulgences attachées aux pratiques de dévotion en l'honneur de saint Antoine. . , . . 238
Cantique à saint Antoine 240

BX 4700 .A6 F74 1896 SMC
Frederic,
Saint Antoine de Padoue : sa
vie 47232944